En Chemin

Notes d'un périple avec mon vélo

Marie Demont

Éditions Orchidées
Auroville, 2007

J'aime mieux me souvenir et poser quelques jalons là où la vie et l'écriture – qui n'en est qu'un reflet- cheminent bras dessus bras dessous.
Nicolas Bouvier.

Lire c'est bien, mais il faut aller voir.
Ella Maillart.

Le tout début | 16-19 Juillet 2005
Nos premiers jours à Istanbul

À l'ombre des grands acacias, le dévers engazonné accueille brinquebalants tables basses et tabourets de bois pour un verre de thé brûlant. Au belvédère brillent à l'unisson : la Corne d'Or, le Bosphore et la mer de Marmara. Brume de la pleine journée, ballet des monstres cargos, plissement des yeux... Nous sommes arrivées en Turquie.

Samedi 16 Juillet - Istanbul

Hier Samedi, ce fut nos vélos les principaux héros de la journée. Retirer les pédales, dévisser le guidon, emballer le tout dans un carton qui les protège dans l'avion, tout cela est une première fois, avec notre amateurisme de jeunes premières qui nous amuse tant devant l'ambitieuse aventure que nous avons montée. Dans la voiture qui nous accompagne à l'aéroport, sur

fond sonore des actualités du Tour de France qui monopolise l'attention des français en vacances, nous disons au revoir à Paris Canicule.

Tard dans la nuit, nous atterrissons à Istanbul, un taxi à secousses nous conduit vers la vieille ville. De grosses silhouettes immobiles et pleins phares ponctuent la toile sombre de la mer Marmara. Les petites ruelles pavées du vieil Istanbul s'éclairent enfin de l'enseigne attendue : *Istanbul Hostel*, notre logis. Au clair de la lune rousse, nos rêves s'emmêlent des dernières images laissées à Paris, de l'amitié partagée sur le gazon d'un 14 Juillet, de l'élan désormais qui nous pousse vers l'Est.

Dimanche 17 Juillet – Istanbul

Quelques jours à Istanbul pour s'acclimater, avions-nous prévu, quelques jours ici pour nous faire fourmiller le bout des pieds, mais le vrai voyage c'est après.

Ce sont des journées de touristes tandis que nous nous sentons étrangères à cette effervescence commerciale ou culturelle, loin de cette nécessité de tout faire, tout voir. La tête dans les vélos qui patientent dans notre *guest house*, nos pieds nous mènent tout de même vers les hauts lieux de la ville.

Nous sommes Dimanche, et depuis le gouvernement d'Atatürk, le pays vit à l'heure laïque. Ainsi

malgré l'islam qui proclame Vendredi jour de prière, nous sommes en week-end. Toutes les familles sortent au parc, et se délassent à même le sol. Voici l'Est ou la civilisation du tapis, du sol, des coussins. Loin sont nos tables et nos chaises. Après un dîner animé d'un concert soufi, un son totalement planant, et de quelques tours de derviches en plein air, nous rentrons à l'auberge pour mettre à nu nos vélos. Ils sont entiers et en pleine forme.

Lundi 18 Juillet – Istanbul

Réveil matinal par le muezzin de la Mosquée Bleue. Nous avons pris nos marques et, après le petit-déjeuner au régime crétois servi sous la treille de la cour, nous partons à la découverte de la ville.

Le Bazar égyptien et le Grand Bazar nous voient baguenauder. Épices, henné en poudre verte, thés aromatisés, fruits… Nous sommes attirés par tous nos sens, pourtant nous ne mettrons pas un gramme de plus dans nos sacoches. Elles font tout juste dix kilos, la moitié du poids de nos vélos, c'est assez pour nos mollets ! Après des déambulations incertaines dans ce marché d'Orient où tout est présenté avec grand soin, classé dans des secteurs spécifiques et animé par les serveurs de thé qui courent approvisionner chaque étal, nous grimpons vers la Mosquée de Suleyman. Le grand parc qui borde le monument accueille notre pique-nique partagé avec Ozan, sa maman et quelques chatons, tous

plus ébahis les uns que les autres. Voile couvrant nos cheveux, chaussettes à découvert, nous entrons dans la mosquée. Grande sensation d'espace lumineux.

Nos premiers pas cheminent, puis bientôt ce sont nos premiers tours de roues. Ces mécaniques froides et sans âme, se font peu à peu animales, compagnes de route, fidèles dans l'aventure. Nous n'avons pas voulu de bicyclettes fières et fanfaronnes, bardées de technologies occidentales. Plus modestes, ayant à peine l'air de routières, nous les avons choisies par économie. Et bien vite, c'est par leur discrétion et leur silence qu'elles nous plaisent.

Nous rejoignons les bords de la Corne d'Or en fin de journée. Poissons grillés dégustés sur deux tabourets face aux mosquées dans le soleil couchant. Silhouettes des minarets qui animent l'horizon et ciel rougeoyant, une vraie carte postale. Sourires et quelques mots échangés avec des turcs. On est bien.

Mardi 19 Juillet – Istanbul

Le programme d'aujourd'hui consiste à quitter le vieux Stambul des monuments historiques pour aborder une vision plus moderne de la ville : les quartiers de Taksim et Galata. En pédalant puisqu'il faut s'y mettre un jour !

La conduite turque est faite de klaxons, d'accélérations et de pollution : un régal pour les

bicycles ! Istanbul est une ville immense, installée entre plusieurs bras de mer et sur des reliefs vite épuisants pour nos muscles : ici on n'aborde pas la pente en biaisant, c'est direct, tout droit ! Istikal Caddesi est la rue principale, avec en vitrine toutes les grandes marques occidentales. Loin sont les minarets, les femmes voilées de noir et l'air oriental de l'autre rive.

Nous revenons vers notre quartier de Sultanhamet, non sans avoir de nouveau escalader les pentes de cette ville tentaculaire. Un verre de thé et quelques grains de raisins sont partagés avec Octavius et ses amis kurdes, tous vendeurs de tapis. Ils sont ravis d'échanger avec nous à propos des villages du Kurdistan où nous allons passer. Une bombe attribuée aux kurdes a explosé hier, faisant cinq morts dont trois touristes anglais. Sur un air sombre, ils nous disent que la guerre va reprendre. Nous, nous sommes loin des informations, c'est donc sans appréhension que nous abordons ce voyage.

Istanbul - Ankara en six jours | 20-25 Juillet 2005
Nos premiers tours de roues turques

Mercredi 20 Juillet – d'Istanbul à Iznik – 64 km

Voilà, il est là, notre vrai matin de départ. Objectif soixante kilomètres vers Yalova puis l'Anatolie centrale. Les vélos sont chargés pour de vrai, c'est la première fois. Ferry à travers la mer de Marmara, où un petit bout de femme Armel me fait la causette tout sourire.

Peu de sourires en revanche au sein de l'équipée, c'est plutôt du silence. Éblouissement des regards sur l'étendue maritime, vertige aussi des pensées devant la grandeur du périple. Nous deux, parisiennes à vélo, n'avons comme expérience cycliste qu'une excursion Paris-Fontainebleau qui nous a absorbée soixante-dix kilomètres d'énergie. Ici, notre intention est bien de tracer tout droit à travers le pays, nous enfonçant toujours plus

vers l'Est, avec comme objectif commun le lac de Van, sur la carte une belle étendue bleue piégée entre les hauts sommets kurdes, dans mille cinq cent kilomètres.

Asie à l'abordage ! Tout le monde débarque, vélos et demoiselles. Nous ajustons nos compteurs kilométriques, véritables récompenses lorsque dans la fatigue, ils nous indiquent que celle-ci n'est pas vaine.

Cette première journée est dure, d'autant que je garde un petit souvenir intestinal du festin d'hier soir. Pendant deux des heures les plus chaudes, nous grimpons une pente régulière, calibrée pour nos voisins les camions cracheurs de noir et les *pick-up* sonneurs. Pas de répit, ni plat, ni descente, il faut passer le col pour pouvoir relever la tête du goudron. La souffrance des premiers kilomètres apporte le doute, mais aussi peu à peu l'endurance. Heureusement Julie est là, petite luciole rouge qui pointe à l'horizon pour redonner force et courage.

Soleil, côte, crampes au ventre... Mais une joie enivrante de pédaler libre. Ivresse enfin de descendre, de goûter le vent, d'entrer dans des paysages de vergers : pêchers, pruniers, figuiers, pommiers... Et ce grand lac bleu outremer près duquel nous finissons la journée. À l'abri sous les pommiers, dans un vert jeune et fertile, nous nous posons enfin. Festin de petites reines, qui aurait pu se conclure du thé offert par le vieux paysan rencontré dans son champ. Nous lui préférons la sieste à l'ombre de ses arbres, récoltant avec gratitude son sourire comme tous ceux que nous trouvons le long de cette

journée : klaxons, mains levées, coucou des gamins... Fraternité humaine !

Le dernier frère humain que nous rencontrons aujourd'hui s'appelle Mourhat : étudiant en théâtre, féru de Spinoza, originaire du Kurdistan, avec qui nous partageons une belle soirée. Carte du pays étendue sur l'asphalte à même la route qui désormais nous appartient un peu. Nous devisons tranquillement.

Jeudi 21 Juillet – d'Iznik à Geyve - 57 km

La journée d'aujourd'hui fut sans doute belle par ses paysages traversés, ses coups de pédales développés, ses espoirs devant les reliefs montagneux qui s'élargissent en vaste vallée. Mais la rencontre du soir fut tellement remarquable qu'elle supplante les péripéties diurnes.

Geyve notre destination est un village non répertorié dans notre guide et ne possède aucun hôtel. Quelle stratégie adopter alors qu'il est six heures du soir et que nos mollets ne tiendront pas longtemps encore ? Celle de la *Petrol Station* ! Nous garons nos destriers devant la station service et demandons où dormir. Attroupement, recherche de la personne qui parle anglais dans le village. Notre traducteur est Emre, jeune garçon aux yeux bleus, au sourire éclatant qui reste auprès de nous tout au long de la soirée. Sezar est le patron de la station toute neuve, c'est sa maman qui se propose de nous accueillir pour la nuit. Peau blanche et yeux bleus, Ismigül ne parle pas un mot d'anglais. Cependant notre

présence la ravie et elle sera la star devant ses amies aux champs le lendemain lorsqu'elle racontera notre soirée partagée, nos incroyables sacs de couchage et notre appareil photo où chacun peut se voir.

Après une attente interminable et une disponibilité à toute épreuve, nous sommes accueillies chez elle et son mari Mustafa, famille riche du village grâce à la station mais aussi grâce aux cent cinquante hectares de vergers qu'elle possède. Musulman pratiquant, l'hospitalité que nous réserve Mustafa est un devoir religieux. La maison qui héberge à chaque étage une partie de la famille est accueillante, tout est recouvert de moquette. Nous dînons par terre sur le tapis de la cuisine. Moment délicieux de rencontre avec les hommes et les femmes de cette grande famille. Autour d'un grand plateau de métal, chacun s'agenouille et pioche avec ses mains un des multiples mets qui nous sont offerts.

Vendredi 22 Juillet – de Geyve à Göynük – 64 km

Ils nous ont prévenus hier soir : la montée jusqu'à Taraklı va être harassante ! Par contre nous n'avons pas compris si elle durerait trois ou trente kilomètres…

Devant l'exploit que nous allons réaliser, Maman Ismigül nous prépare un pantagruélique petit-déjeuner : patates grillées, fromage de chèvre baratté par ses soins, oeufs et tomates, olives noires, et du pain comme à

chaque repas en Turquie. Grandes embrassades : Mustafa repart à sa pompe, Ismigül aux champs et nous... à nos vélos chéris, baptisés depuis peu Pégazou et Choudoï.

C'était trente kilomètres ! Soleil déjà haut, petit plateau, vitesse un, et l'impression de faire du sur-place... Je m'éreinte pendant dix kilomètres pour finir une côte de trop à pied. Julie est déjà loin devant, ne voulant s'arrêter qu'au sommet. Je suis seule face à la faiblesse que mon corps m'impose lorsqu'un vieil homme aux rides bronzées, sorti de nulle part, vient me donner la cadence et le courage pour dépasser ma fatigue. Nous ne partageons aucun mot en commun mais quelques gestes avec les mains, une confiance dans le regard et des sourires font naître une communion dans cette marche silencieuse. Un peu plus tard, à chaque fois que je passe le petit plateau vitesse un, malgré l'épuisement, je sens une force pousser mon vélo à l'arrière ! Sentiment de ne pas être seule.

Paysage de montagne, étage des conifères avec de délicieuses odeurs de pommes de pins mêlées à celles des foins qui sont en train d'être coupés. Il y a beaucoup de gens dans les champs, la plupart des travaux agricoles se font encore à la main. Fin de cette galère de montée avec la joie d'une descente dans le vent ! Le corps oublie vite ses douleurs, alors ne reste que cette évidence simple que nous vivons. Nous vivons hors de notre quotidien, mais pas hors du monde, au contraire, complètement en phase

avec cet été qui s'avance dans la campagne turque, en phase avec les cigognes qui nichent sur les mosquées, en phase avec les *Merhabas* échangés sans cesse avec ces inconnus, connus trois secondes, le temps de se croiser à vélo.

Un *tchaï* partagé avec un professeur de mécanique et un transporteur routier qui nous égrène des noms de villes françaises, nous réconcilie avec le village de Taraklı, par ailleurs très austère. Pause de trois heures puis comme hier le vent se lève pour nous affronter de face dans les derniers kilomètres. Qu'importe la souffrance puisqu'on l'efface dès que la course s'arrête.

Samedi 23 Juillet – de Göynuk à Nallihan - 74,6 km

La civilisation retrouvée un temps avec la télévision nous renvoie un flot d'images inquiétantes sur le monde comme il va (ou plutôt comme il ne va pas) : attentats à Londres, sur la côte turque, à la frontière avec l'Irak… Nos proches, rapprochés par cette mondialisation brutale doivent s'inquiéter, tandis que nous deux, le nez dans le guidon, nous vivons au rythme de la région. À la Une ici : le soleil, qui chauffe entre trente et quarante degrés, mon estomac qui danse la gigue, l'orge qu'il faut moissonner, les petits concombres mis en vente sur le bord de la route.

Il faut filer, une longue journée nous attend et nous la commençons déjà tard. Filer n'est pas exactement le terme que nous employons face à l'interminable montée qui nous coupe le souffle. Mais il faut toujours espérer la descente au-delà de l'horizon fermé. Elle arrive tôt ou tard ! Un peu tard aujourd'hui, laissant au cerveau le temps de se déconnecter du corps et de voguer de rêves en rêveries.

Qui dit journée longue dit pause tardive : il est plus de quatorze heures lorsque nous passons le guidon dans l'unique rue du village d'Ullulan. Maisons en bois sur un étage, à l'aspect misérable, tout le monde dort sauf deux garçons : Hassan et Högul qui réveillent leur oncle, épicier du village. Alors que nous rechaussons nos pédales, les garçons nous rattrapent avec des verres de soda frais à la main : nous aimons la Turquie ? nous préférons la Turquie ou la France ? Une touche d'arrogance nationale pointe derrière l'hospitalité débordante. Pause rapide pour finir l'après-midi en tout schuss ! Nallihan est là en fin de journée, bourgade triste comme son unique hôtel.

Dimanche 24 Juillet – de Nallihan à Ayas - 106 km

Très longue journée pour ce repos dominical : cent kilomètres au compteur à l'arrivée. Le paysage change totalement, derrière nous la verdure, l'égrènement

des hameaux, les pauses fontaines où l'eau abonde, nous entrons dans des lieux grandioses mais secs. La terre ici nous parle de sa création, couches géologiques apparentes, couleurs des minéraux qui émergent : rouge sang, vert émeraude, gris de Payne. Chaque élément devient land art : les ballots de foin rectangles jouent avec la dure lumière sèche, le pointillé des poteaux électriques soulignent un passage dans ce désert ou cet arbre seul qui lutte en haut de la colline, silhouette trapue qui résiste. Pas d'eau par ici, moins de vie donc, mais une région idéale pour les moutons. Ces petites têtes moutonnent dans la terre blanche et caillouteuse, gardées par un pâtre et un chien : images intemporelles de naïves pastorales.

Toute l'eau qui manque à ces contrées est concentrée en un barrage que nous croisons plus loin. Par l'aménagement du territoire voulu par Atatürk, c'est cet ouvrage qui a décidé de l'abandon de certains villages traversés et de l'essor récent de notre dernière halte Nallihan. L'après-midi est éprouvante et la jolie pause que nous offre une charmante princesse à la robe violette est à inscrire au titre de doux souvenir. La jolie fleur s'appelle Asmaël et m'invite à remplir ma gourde à sa réserve d'eau fraîche. Petite maison de rien où elle vit avec sa mère Ann, en bois, bas de plafond, et toujours le sol couvert de tapis. Sourires. On repart désaltérées vers Ayas. Deux hommes rencontrés au bar du village nous offrent le thé et s'offrent de nous pousser les vélos dans la dernière montée jusqu'à l'hôtel de la station service.

Lundi 25 Juillet – d'Ayas à Ankara - 62 km

Quand les journées sont longues en vélos, les haltes sont courtes. Fatiguée, je ne prends plus le temps d'écrire, de dessiner ou de prendre des photos. Il faut dire que nous accélérons, soixante kilomètres, c'était l'étape d'une journée, tandis qu'aujourd'hui c'est dans la matinée que nous les parcourons.

Grande montée dans la poussière des camions sur une route qui est en train d'être refaite, puis interminable entrée dans la capitale : trente kilomètres de banlieue où poussent des immeubles *gecenkondu,* construits en une nuit, des boîtes commerciales anonymes, et surtout un trafic qui s'intensifie au point de nous rappeler qu'un vélo n'a pas le droit de citer sur ces autoroutes hurlantes et étouffantes. Où est le plaisir d'être sur nos deux-roues ? Pas de réponse. Nous atterrissons en début d'après-midi dans un petit hôtel au confort spartiate, mais idéalement situé où nous récupérons plusieurs heures de sommeil.

Prenant peu à peu nos marques, ravitaillement, orientation, renseignement auprès du personnel, nous décidons de nous accorder le luxe d'un hammam. Pas de manière ici, on est toutes nu ! La pudeur n'a pas cours, alors qu'à cinq mètres dans la rue, les mêmes femmes se cachent derrière foulards et voiles. Aïcha la patronne nous prend en main, vigoureusement, et nous nous laissons faire : aspersion du corps, sauna, friction au gant de crin, rinçage, massage au savon moussant, aspersion… Le corps glisse sur le lit de marbre, il est rattrapé in extremis par la masseuse, nous sommes des savonnettes géantes ! Soin du corps, puis du haut de la citadelle, soin de l'âme en écoutant s'élever de tous les minarets de la ville la prière du soir au soleil couchant.

Ankara - Cappadoce | 26–30 Juillet 2005
Trois jours de ville et trois jours d'efforts

Mardi 26 Juillet - Ankara

Beaucoup de démarches fixées pour la journée : transmission du carnet de bord via Internet, visa iranien à récupérer et Ambassade de France pour connaître la température à l'Est. Tout va se réaliser au long des heures chaudes de la journée avec la dimension temporelle que nous avons du mal à contrôler : trois heures sur Internet, une heure pour attendre que le thé brûlant du petit déjeuner refroidisse, deux heures pour atteindre l'autre bout de la ville en sandales.

En fin de journée, nous avons rendez-vous avec le soleil sur les hauteurs de la citadelle. La ville se met à scintiller dans les lueurs couchantes. À côté de nous, une grande tablée familiale entonne entre deux plats des chants repris par les trois musiciens du restaurant :

guitare, tambourin, violon. Une belle atmosphère pour vivre sereinement une fin de journée à Ankara.

Mercredi 27 Juillet - Ankara

Ankara, encore Ankara, même si l'envie de changer d'horizon d'ici ce soir nous titille. Pour moi, l'objectif est de me requinquer autant par un réveil tardif que par une nourriture choisie, et puis aussi par un petit passage chez le docteur. Celui-ci après quelques tâtonnements sur mon ventre et une addition salée m'avoue ne rien y connaître. L'argent laissé dans cette consultation fera office de médecine, je me déclare guérie !

En visitant le musée des civilisations anatoliennes, nous découvrons toutes les cultures qui se sont influencées mutuellement pour créer la nation turque. Dans une vitrine de l'art hittite, sont représentées plusieurs statuettes de la Déesse Mère, datant d'une époque où la société était matriarcale, et soudain j'y vois les corps des femmes rencontrées hier au hammam. Des chairs, des ventres, des plis, des seins. Sculptures étonnamment modernes et vivantes. Corps féminins qui aujourd'hui se rencontrent voilées et même enfermées sous des épaisseurs de silence et de reniement.

Jeudi 28 Juillet – d'Ankara à Bala – 73,50 km

À la porte de l'ambassade iranienne retentit ce matin un grand *youkoulélé* à l'obtention patiente de mon visa, enfin ! Nous reprenons la route, l'air, le mouvement.

Cette aventure de cyclistes se teinte parfois d'un parfum de vie de routiers. Avant-bras bronzés comme des chauffeurs de poids lourds, kilomètres d'autoroute avalés pour sortir d'Ankara, vitesses qu'on rétrograde dans les côtes jusqu'à être de vrais escargots relégués sur la bande d'arrêt d'urgence, et pauses déjeuners passées dans les *lokanta* : auberge de bords de route où l'on nous propose un plat unique. Ce midi, une troupe de routiers nous ayant croisé plus tôt tandis que nous peinions sur nos pédales, nous offrent thés et *ayran* : yaourt aigre et caillé.

Nous reprenons la route qui nous mène vers de sèches collines où l'orge et le blé poussent. Seules fantaisies à ce paysage aride : les vallons qui recueillent l'eau des pluies et les rivières de saules et de peupliers. Le soleil commence à baisser et la sauvagerie de cette route prend un peu de mon corps fatigué : mauvaise humeur, injures au vent, aux camions qui ne s'écartent pas toujours, impatience devant ma fatigue.

Sauvagerie relayée ensuite par la rencontre avec les chiens qui gardent les troupeaux : énormes molosses blancs à la gueule terrifiante ! Les deux premiers m'ont poursuivi sur la route en aboyant, le troisième ayant flairé Julie s'est campé devant moi sur le chemin pour m'interdire le passage, tandis que le quatrième est sorti de chez lui en hurlant et m'a pourchassé alors que je perdais

de la vitesse dans une montée. Obligée de mettre pied à terre, me voici à vociférer, la peur me faisant bientôt aboyer plus fort que lui ! L'après-coup est à la mesure de ma frayeur : jambes coupées, coeur qui s'emballe, halètements d'asthmatique et même crise de larmes pour le dernier affrontement. Décidemment après soixante-dix kilomètres déroulés en une après-midi, la tension créée par ces féroces bêtes est dure.

Bala enfin là, nous accueille par la rencontre bienvenue avec Mohammed Ali et Güsan, gendarmes du feu. Un peu d'eau sur le visage, deux thés sucrés pour alimenter la discussion et on part vers le centre du village où existe un hôtel nous affirment-ils. En fait d'hôtel, c'est un lieu sordide où l'eau est coupée. Petite dînette dans cette chambre à huit lires et dodos agités.

Vendredi 29 Juillet – de Bâla à Kamam – 74 km

Lorsqu'en France, nous entendons la météo marine, terriens que nous sommes, nous n'y comprenons goutte. De même celui qui n'a pas chevauché une bicyclette quelque temps ne comprendra pas le terme « vent de face » et tout ce qu'il sous-entend de rage en face de cet élément qui rallonge le temps, efface les joies des descentes et éreinte cuisses et genoux. Nous apprenons. Nous apprenons que le vent dans le nez, les

oreilles sifflantes et le corps crispé sur les pédales, cela use aussi l'esprit.

Journée morose, doutes et démoralisation. Seul le partage avec l'équipe de l'usine Tadim nous redonne un peu de souffle. Ils transforment les tournesols que l'on voit croître par ici, en graines salées que chacun grignote en Turquie. Quelques mots, quelques *tchaï* et on s'en retourne à notre galère. Kamam ne sera visible qu'en fin de journée, vers dix-neuf heures alors que derrière nous le soleil se couche. Depuis l'hôtel où nous nous installons, la vue est magnifique et les montagnes traversées aujourd'hui nous montrent enfin les beautés qu'elles recèlent sous le rougeoiement de cette fin de journée. L'étoile du berger, astre roux, est déjà accroché dans la nuit.

Samedi 30 Juillet – de Kamam à Muçur – 81 km

Après une brève rencontre à l'hôtel avec un chasseur de papillons hollandais qui parcourt les montagnes turques depuis des années, nous commençons la journée à la recherche d'un petit-déjeuner. Dans le village que nous traversons, plusieurs pauses nous rendent le sourire : brioches toutes fraîches dénichées chez le pâtissier et thés bienvenus chez Hossein où déjà les anciens à la retraite ont pris place autour des parties de dominos.

Les paysages traversés ressemblent à la Toscane en plus rêche, avec des collines jusqu'au bout des horizons. Blondeur de la paille encore sur pied, brossée dans un sens ou dans un autre par les tracteurs, et camaïeu des terres ocres lorsque déjà le champ est retourné pour la prochaine semence. Les roues tournent… Les muscles des cuisses se forment peu à peu, et nos corps s'adaptent à la machine. Après une longue piste de poussière et de cailloux, nous retrouvons une grosse route, deux fois deux voies, qui rejoint Kayseri. Avec le plaisir des montées et des descentes, négociées avec davantage de souplesse, nous retrouvons un bon rythme de croisière.

On dépasse Kirsehir, halte possible du soir, pour finir la journée à Muçur la ville voisine. Un policier nous accueille dès nos premiers pas et nous guide vers un petit hôtel : de quoi dormir, se laver et poser nos vélos, c'est le minimum vital qu'il nous faut. Nous allons dîner de fruits dans le parc de la ville. Nejla est là, assise à côté de nous profitant du frais avec ses enfants et sa voisine Habibe. Foulards strictement noués et airs bien sages, cela n'empêche pas leur curiosité, et après quelques tâtonnements, la conversation s'engage.

Elle se poursuit rapidement chez Nejla autour d'un *tchaï*. Dès que nous pénétrons dans l'appartement, les femmes se dévoilent et nous embrassent avec grande démonstration. Nous sommes entre femmes, les maris sont partis, les souris dansent ! Difficile de se comprendre mais nous arrivons à percevoir après presque

trois heures passées ensemble ce qui fait leur vie : des études à l'université jusqu'à leur mariage assez tôt, à vingt ans, un mari qu'elles attendent, l'un est docteur, l'autre professeur de sports, et une intimité féminine dans laquelle elles se réfugient dès qu'elles peuvent. Même si nous sommes étrangères, parce que nous sommes des femmes, elles se sentent à l'aise. Habibe donne le sein à son enfant d'un an, et Nejla nous parle de ses kilos de grossesse qu'elle voudrait perdre. Au milieu de la conversation, Habibe sort un tapis de prière pour le placer au milieu de nous et réciter ses obligations religieuses. Récitation entrecoupée de clins d'œil et de rires avec son fils. Quelques incompréhensions sans doute de part et d'autre mais à vivre ces moments nous approchons un peu plus des vérités de chacun, loin des préjugés.

Dimanche 31 Juillet – de Muçur à Nevsehir – 75 km

Nos amies d'hier soir nous ont invité ce matin pour le petit-déjeuner, car nous voulions conserver en photo ces visages si accueillants. Beau moment partagé autour du désormais habituel grand plat posé à même le sol regorgeant de mets : rayons de miel, fromage, petits rouleaux frits, gâteau au chocolat, olives, tomates, concombres… Rassasiées, nous sommes même très lourdes lorsqu'il faut donner les premiers coups de pédales. La rencontre avec ces femmes de notre âge nous rappelle en contraste la liberté dont nous disposons, d'avoir simplement envie de prendre deux vélos et de parcourir un petit bout du monde.

Moins de vent qu'hier mais plus de chaleur, et surtout une route en construction qui nous envoie plein

de poussière. Les moments bicyclettes ne nous procurent pas beaucoup de joie. C'est le but vers lequel nous tendons, la Cappadoce, qui nous fait rouler aujourd'hui. Halte du soir à Nevsehir. Grosse bourgade accrochée à une falaise sombre, les silhouettes élancées des minarets lancent l'appel à la prière dans le soir qui s'empare des lieux. Ici, la prière monte claire et harmonieuse, loin des sons nasillards et cacophoniques qui s'échappent habituellement. Bientôt, les nuages qui se sont amoncelés sur nos têtes éclatent en un bel orage d'été. Grosses gouttes, éclairs impressionnants et grondements aux échos rapprochés.

Lundi 1er Août – Aller retour de Nevsehir à Kamakli – 44 km

Nous sommes arrivées en Cappadoce, synonyme dans notre rythme de voyage de lever tardif et de quelques pauses. Nous rejoignons à vingt kilomètres d'ici la ville souterraine de Kamakli.

Sans les sacoches de dix kilos accrochées à nos vélos, pédaler est un vrai plaisir, surtout sur une route qui paraît descendre qu'on la prenne dans un sens ou dans un autre ! Un bonheur qui ne saurait exister sans s'agrémenter de quelques anecdotes piquantes. Aujourd'hui, ce sont trois petits rançonneurs tapis en haut d'une côte. Nous interpellant en pleine course, le plus grand nous tripote les fesses avec un rire mauvais. Nous ressentons pour la première fois notre vulnérabilité

en tant que deux femmes à vélo. Échange d'agressivité mais on passe vite à autre chose, sinon l'humeur peut virer au gris noir.

Nous découvrons une des nombreuses villes souterraines construites dans la région tout en retrouvant le circuit touristique inévitable. Préparées et prêtes à jouer le jeu, nous sommes tout de même un peu déçues de la visite. Elle vaut pourtant par la rencontre d'un jeune norvégien. Paal nous interpelle par son accoutrement pour le moins explicite : tenue de motard au long cours. C'est autour d'un *tchaï* que nous échangeons nos premiers mots. Marionnettiste à Oslo, il décide à trente-quatre ans de rejoindre la Chine à moto. Le paysage est délavé par la dernière pluie tombée lorsque nous rentrons vers Nevsehir pour partager le dîner avec la Norvège, sirotant de la bière turque. Moments de mutuelle compréhension et très vite nous partageons avec Paal des paroles intimes sur ce que sont nos vies et nos rêves. Mehmet le vieux serveur très classieux reste tout abasourdi de cette complicité née entre trois étrangers.

Mardi 2 Août – de Nevsehir à Urgup - 23,60 km

Nous quittons notre ami d'un soir, lui avec sa moto et nous sur nos vélos, laissant le destin se charger peut-être de nous réunir à nouveau en Iran. Sacoches et cuisses lourdes de la bière absorbée hier soir, nous partons découvrir les paysages lunaires de Cappadoce.

Depuis les hauteurs du rocher d'Uchisar, nous savourons le panorama du plateau érodé de façon inégale par la pluie et par le vent. Il y a des cheminées de fées, des ruissellements de sable blanc, des rocs sombres dressés, et de multiples pitons creusés par les hommes pour devenir habitations, greniers, pigeonniers ou églises. C'est ici qu'ont émergées les premières communautés de chrétiens d'Orient. Les paysages sont tellement insensés de beauté et de magie que j'imagine sans mal la petite assemblée pieuse y voir là une démonstration de la grandeur de Dieu.

Hussein, vendeur sur ces hauteurs, nous offre le thé, tout en nous faisant partager son bonheur de vivre là et sa joie simple au soir, lorsque le silence se fait entendre de ce paysage à nouveau rendu à lui-même. Sous sa treille pleine de grappes vertes, nous pouvons déjà ressentir la paix qu'il éprouve face à cette grandeur.

Le soleil va se coucher dans un ciel encombré de nuages, tout rougeoie et change de nuances selon la position de l'astre. Nous nous arrêtons une dernière fois sur une hauteur pour admirer les cheminées de fées face à nous. C'est là qu'une tribu de femmes et d'enfants menée par Sarah, mama incroyable, nous assaille de rires et de cris émerveillés. Nous les laissons là malgré le plaisir que nous aurions eu à partager plus ensemble, mais la nuit est tombée. Le village d'Urgup nous héberge dans une jolie pension dont le propriétaire nous invite à passer un bout de soirée à boire du raki dans son salon privé. Après le

quart d'heure de politesse, nous filons nous coucher. Boire ou rouler, il faut choisir.

Mercredi 3 Août – d'Urgup à Kayseri - 89,80 km

Ce matin, au premier panneau annonçant notre destination Kayseri, nos destriers piaffent et ruent vers la montagne sans même un regard pour la carte : lourde erreur qui va nous coûter le gage de vingt-cinq kilomètres supplémentaires !

La première partie de cette journée est magnifique, les collines d'ocre sombre se parent d'un camaïeu de bleu et de mauve. Nous longeons le creux d'un vallon que les hommes ont peu à peu aménagés en terrasses multiples, habilement irriguées et regorgeant d'abricotiers mûrs. C'est un festin à chaque halte de la matinée, explosion sous la langue de ces délices chauds et juteux, l'E.P.O. de ce Tour de Turquie !

La route est longue et elle monte. Désormais nous sommes dans le roux des champs de blé et d'avoine qui occupent les hauteurs de ce relief. Entre deux monts pelés, le seigneur des lieux : Erciyes Dagi (près de quatre mille mètres d'altitude) nous fait quelques clins d'oeil dans la montée, avant de s'étaler de toute sa largeur devant des étendues blanches de sel séché. L'ensemble est vraiment majestueux, je pédale de plaisir dans ce paysage grandiose. Avec d'autant plus de plaisir que nous avons le droit à plus de dix kilomètres de jolie descente... Savoure,

savoure me chuchote l'asphalte, car lui, il sait. Il sait que la ligne droite qui rejoint Kayseri n'est pas seulement arpentée de gros camions à la noire fumée, mais aussi de ce filou de vent qui multiplie par dix nos efforts sur les pédales. Cuisses qui se tendent, genoux qui travaillent et yeux qui souffrent. Il s'agit bien d'une aventure corporelle que nous entreprenons.

Souvent notre corps est mis à l'épreuve, mais ce dénuement physique apporte aussi du goût au but atteint le soir, une joie décuplée face aux petits gestes d'aide ou de salut rencontrés sur le chemin.

Seulement, il faut savoir doser. Car en fin de journée, le dénuement rend parfois impossible le contact avec les autres. C'est ce qui se passe ce soir après quatre-vingt-dix kilomètres, dont soixante à lutter contre le vent, lorsque nous arrivons à Kayseri. Impossible pour nous d'être disponibles pour les diverses interpellations. Nous présentons des mines énervées et fatiguées. La gare routière croisée sur la route va nous offrir l'échappée rêvée : en une nuit nous pouvons rejoindre Kahta, proche du site du Nemrut Dagi, vers l'Est, toujours vers l'Est. Longue attente dans ces lieux glauques que sont toutes les gares routières du monde.

Jeudi 4 Août – de Kayseri à Kahta - 560 km en bus !

L'état dans lequel nous émergeons à Kahta vers huit heures du matin est proche du coma. Alors, quand

les rabatteurs se font insistants à l'arrivée du bus, nous sommes toujours un peu fermées. Fermées sur nos soucis de vélos : ont-ils bien voyagé dans la soute ? et le garde-boue comment le relever ? la selle est tordue ? Tout semble ok, maintenant trouvons un endroit au calme pour se remettre de la nuit difficile.

Tous les touristes qui s'approchent d'ici doivent finir dans notre hôtel, tel un troupeau de moutons rabattus par de très efficaces chiens de bergers. C'est après quatre belles heures de sommeil que nous voilà d'attaque pour un tour dans les montagnes que nous voyons se profiler autour de Kahta.

L'ambiance dans le *dolmus* est certes plus touristique que tout ce que l'on a pu vivre ces derniers jours, et les haltes sont minutées, mais les lieux visités sont incroyables ! Imaginez une série de montagnes pelées aux monceaux de pierrailles assoupis sous les quarante degrés ambiants, et puis tour à tour : des vestiges romains, d'Alexandre le Grand ou d'autres dynasties perses. Quatre colonnes autour d'un tumulus de cailloux clairs, un pont bâti par Septime Sévère, de gigantesques statues aux inscriptions grecques, des tunnels creusés dans la montagne pour rejoindre un temple souterrain, un improbable château bâti sur un éperon rocheux dominant l'ensemble de la vallée et enfin l'ascension vers le Nemrut Dagi.

Là-haut sur un tumulus de pierres blanches surmontant le relief existant ont été installées deux terrasses : l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, d'où une dizaine de statues divines scrutent l'horizon. Le ciel est menaçant et sombre, la lumière de fin de journée rasante, et les gigantesques têtes de Zeus, Hermès, Antiochos et Commagène prennent vie dans une sorte de rite païen pour saluer la mort du soleil. Celui-ci ne se laisse pas faire, le tonnerre éclate et roule tout autour du site, la foudre multiplie ses éclairs, des rideaux de pluie rayent le ciel, et l'astre rouge ne se décide pas à se coucher. Au-delà des images incroyables que nous recueillons avec nos yeux, c'est la force des éléments alliée aux mystères de ce site mythique qui me cloue sur place. L'air est électrique et cette énergie se transmet peu à peu à mon corps.

Retour dans ce bus qui semble une arche de Noé cosmopolite, à la lueur des phares et au bruit du frein moteur.

Vendredi 5 Août – de Kahta à Siverek – 60 km + 30 en camion

Après une journée loin d'elles, nous retrouvons avec plaisir nos bicyclettes. Le paysage qui défile est celui traversé hier au rythme du *dolmus*, mais aujourd'hui nous pouvons ressentir la chaleur peser sur nos têtes, le relief qui rend le chemin parfois ardu, et observer au plus proche les champs de tabac dont nous retrouvons les feuilles séchées et entassées sur les camions qui nous

doublent. Les montagnes qui nous entourent sont magnifiques et la journée promet d'être belle. Elle est éclairée de deux rencontres avec les Kurdes. La première est provoquée par le manque de fontaines dans la région. Quêtant un peu d'eau, nous trouvons une famille réunie autour du travail du blé : rincer les grains pour les cuire dans une grande marmite et ensuite les concasser pour en faire du boulgour. Quatre filles et leur père nous accueillent avec de grands sourires bruns et une énorme curiosité. L'aïeul ridé nous ouvre des amandes fraîches et nous remplit nos gourdes. Nous repartons de cette halte avec quatre petits concombres et le plaisir d'avoir rencontré un frère sur notre chemin.

Peu après, le dérailleur de Julie montrant des signes de faiblesse, nous décidons de nous arrêter à une station-service à l'orée d'un village. Là, quatre hommes aux visages sombres et bourrus vont étudier l'engin et s'escrimer à le réparer. Après une demi-heure, ils déclarent forfait mais nous dirigent vers un garagiste à la halte du soir. Déçus de ne pas pouvoir nous aider, ils nous proposent de partager le repas du midi avec la dizaine d'hommes présents. Nous mangeons la même chose qu'eux, mais sur une table à part. Depuis que nous sommes en pays kurde, la différenciation entre les hommes et les femmes est davantage marquée et ces dernières sont de moins en moins visibles. Les hommes sont tous habillés de l'habit traditionnel : un pantalon au fond tombant, pour s'asseoir à l'aise sur les talons, une

chemise aux manches longues, un gilet d'habit et parfois même une veste, et un foulard mauve sur la tête. Sur le visage un air sombre, ni sourire ni regard pour les femmes que nous sommes, mais des yeux souvent magnifiques de profondeur. Un geste revient souvent : la main sur le front en guise de remerciement et de bonne chance.

Au déjeuner, nous dévorons un délicieux repas : ratatouille relevée accompagnée de boulgour au poulet, le tout servi avec un pain non levé et un *ayran* bien aigre. Dévisagées par de petits coups d'œil furtifs, nous sentons que nous sommes le sujet de la conversation de la table voisine mais aucun d'eux ne viendra poser de questions indiscrètes.

La suite du chemin nous conduit à travers des collines cultivées, vers le ferry-boat qui nous fait traverser le lac du barrage Atatürk. Grande modification du territoire, déplacement de population, destruction de villages et de tout un passé culturel, l'aménagement du territoire ne fait pas dans la dentelle. Ici, ce sont deux fleuves mythiques, le Tigre et l'Euphrate, que l'on fait patienter dans la région pour produire de l'électricité et irriguer les champs de tabac et de coton.

L'arrivée en descente tout *schuss* sur le lac est extra ! Sur l'autre bord, il nous faut trouver une solution pour rejoindre l'étape du jour, trop longue. Sur la route vide, Hussein, chauffeur de camion providentiel, enfin s'arrête pour nous charger dans son camion-benne et

couvrir les derniers trente kilomètres. Trente kilomètres soit vingt minutes avec un moteur, tout se relativise !

Samedi 6 Août – de Siverek à Diyarbakir – 91 km

Quelle est la façon la plus courte de relier deux points sur un terrain plat ? La ligne droite, exercice pratique pour aujourd'hui.

Et tout autour de nous défile un désert de pierres, parfois oppressant par son absence de vie humaine, animale ou végétale. La végétation est brûlée et à plusieurs endroits l'odeur des charognes empoisonne nos sens. Parmi camions et voitures, rares, nous sommes les seules à pointer le nez hors du hublot. C'est bien ce que décrit notre guide avec lyrisme « le velours usé de la steppe anatolienne. » Dans ce voyage monotone, l'esprit doit s'échapper. Mes rêveries de quelques minutes s'enchaînent sans cohérence, et sans repos pour l'esprit. Je ne m'amuse pas. Trois stations services ponctuent cette grande ligne droite, ce sont trois pauses plus ou moins prolongées en fonction du moment de la journée. La première très sympathique nous fait rencontrer Samir, vingt-huit ans, patron du lieu, kurde malicieux qui nous raconte un peu de sa vie par ici. Pas encore marié, il nous dit qu'ici la richesse d'un homme est évaluée au nombre de ses femmes. La pratique de la bigamie, même si elle a été interdite par le gouvernement, est toujours en vigueur dans ces terres. La deuxième pause ne vaudra que par le

thé et le concombre offert mais les visages restent fermés. La troisième halte nous permet de nous acheter de quoi boire à la santé de notre millième kilomètre, fêté un peu plus loin. Avec un soda et quelques biscuits au sésame, au milieu de nulle part, nous réalisons incrédules que nos jambes ont parcouru mille bornes depuis Istanbul. Suffisant peut-être, et pourtant, lorsque sur la carte nous regardons la position où nous nous trouvons, c'est toujours le chemin qu'il me reste à parcourir qui me fait rêver.

Alors que nous avions décidé de ne pas trop en demander à nos corps pour la journée, nous dépassons la halte prévue pour rejoindre la ville toute proche : hammam et connexion Internet miroitent au loin ! Encerclée d'une banlieue sans charme où se multiplient les grands immeubles recouverts de carrelages, Diyarbakir possède aussi un centre plus ancien. C'est au pied de grandes murailles de basalte noir que nous trouvons notre hôtel deux étoiles.

Progression dans le Kurdistan | 7-19 Août 2005

Dimanche 7 Août – Diyarbakir

La journée est au rythme d'ici, celui de la nonchalance sous la chaleur qui écrase la ville à cette époque, proche de quarante-cinq degrés. La chambre climatisée devient un abri bien confortable que nous avons du mal à quitter. Après quelques pas dehors, Julie, bleue, blanche puis verte va se recoucher avec une aspirine, luttant contre l'arrivée d'une migraine carabinée dont elle a le secret. Une cure de sommeil que je partage avec elle jusqu'au milieu de la journée va nous redynamiser pour enfin partir à la découverte de la ville. Nous commençons par découvrir Ulu Camii, la mosquée principale dont la structure ne présente ni coupole ni minaret. Nos foulards oubliés, nous nous contenterons d'un coup d'œil jeté dans la fraîcheur ombrée de son intérieur sans vraiment apercevoir quelque chose. Tandis que nous dégustons quelques pâtisseries devant l'édifice nous retrouvons Lorenzo, italien croisé plus tôt. Professeur âgé d'une quarantaine d'années, il vit près de Venise et s'est découvert une passion pour la Turquie. Il a appris la langue et certaines habitudes locales comme celle de laisser couler le temps à boire du thé avec ses amis. C'est ainsi que nous passons la fin de la journée

avec plusieurs de ses amis : Fouat le marchand d'argent ou Mellour compagnon poète, à visiter un caravansérail aux pierres blanches et noires, d'anciennes maisons faites de basalte, aux propriétés thermiques nécessaires avant l'époque de la climatisation, ainsi que les murailles dont les créneaux noirs forment une austère enceinte à la vieille ville. Quelques pelouses voient déambuler toute la population des faubourgs sans jardin.

Diyarbakir concentre une population très nombreuse issue des différents exodes ruraux imposés par la guerre entre turcs et kurdes, les aménagements géants d'Atatürk, et tout simplement la difficulté de vivre à la campagne. Il y a beaucoup d'enfants, que l'on trouve exerçant des petits métiers : vendeurs de thé, cireurs de chaussures, vendeurs de graines, de mouchoir. Nous finissons cette journée au même rythme qu'elle a commencé : nonchalance, nonchalance.

Lundi 8 Août – de Diyarbakir à Darköprü – 70 km

Deux poires juteuses à souhait sont le premier soleil de cette journée. Elles nous sont offertes à la sortie de la ville tandis que nous franchissons le Tigre. Ce fleuve mythique n'est ici qu'un petit pissou envahi de roseaux et de vaches maigrelettes. Les yeux se plissent sous l'effet de la chaleur. Les litres d'eau sont vite avalés pour aussitôt s'évaporer sur notre peau transpirante. Nous sommes

ruisselantes et nos chemises s'ornent de grandes traces de sel.

Autour de nous, nous pourrions nous croire en Beauce, champs de blés moissonnés. Ajoutez seulement quelques « détails », l'altimétrie de ce plateau et la température. De même que les derniers jours, à chacune de nos pauses, le thé nous est offert, bu sur des petits tabourets de bois. Les conversations deviennent plus tenues car peu de gens parlent anglais. Ici, leur langue maternelle est le kurde. Ils apprennent le turc à l'école pour la vie civile. En égrenant le nom des villes traversées cumulées à des nombres de kilomètres ou de jours exprimés avec nos paumes ouvertes, nous arrivons à tenir dix minutes, le temps que le *tchaï* refroidisse, puis nous retournons à notre route brûlante.

Il est midi, nous comptions sur le village d'Orgürgp pour nous ravitailler. C'est un mauvais choix, il n'y a que quelques galettes de bouse qui sèchent aux abords de la route, et un homme qui vient s'enquérir de nos mines dépitées. Professeur d'anglais qui ne comprend tout au mieux qu'une dizaine de mots de cette langue, il déchiffre toutefois que nous voulons manger. Nous avons l'impression de mendier auprès des plus pauvres, et lorsqu'un garçon nous amène du pain rassis, deux tomates et deux concombres que nous grignotons à l'ombre du premier mur, nous nous sentons un peu misérables. Pas un des hommes et garçons qui nous observent ne nous invitent à l'intérieur d'une de leurs

maisons. Et lorsque le groupe de fillettes et de jeunes filles vient à la découverte de ce que nous sommes, elles sont vite chassées par les garçons. Étrange ambiance dans ce village où les membres de chaque sexe s'observent sans se mélanger. Le soleil est au plus haut, mais nous filons car décidément, les fesses dans le purin, nous ne sommes pas bien installées !

Après plusieurs kilomètres parcourus sur la ligne droite de la route, nous nous accordons une pause à la première station rencontrée, havre promettant toilettes, eau et partage avec quelques-uns. Voici que nous rencontrons alors l'armée turque. Deux tanks sont postés à l'extérieur tandis que le capitaine nous offre une tasse de thé au salon. La kalachnikov est sortie mais la conversation est tout à fait civilisée. Étrange atmosphère : je me sens en pays occupé. Nos questions resteront très naïves et évasives, il ne s'agit pas de faire les malines avec notre histoire de vélos !

Les deux chars nous croisent plus loin sur la route et nous serrons les fesses quand ils nous doublent. Puis, c'est la succession des kilomètres et après soixante-dix nous décidons de nous arrêter. Silvan est trop loin pour aujourd'hui. C'est auprès d'une *Petrol station* que nous montrons notre désarroi de ne savoir où dormir ce soir. Une fois encore, l'accueil est étonnant : après nous avoir répondu qu'il n'y a aucun hôtel par ici, ils nous ouvrent spontanément la porte de leur maison. Lorsque nous entrons dans l'intimité de la famille, un essaim de

femmes et d'enfants nous souhaite la bienvenue. Moments de flottement lorsque nos vocabulaires ne s'ajustent pas, mais le contact avec les enfants est facile. Il en sort des dizaines et pourtant nous n'avons rencontré que la grand-mère et deux femmes. Ne pouvant démêler leurs liens de parentés, nous partageons dans le chahut des petits, le dîner à même le sol. Danse des plateaux, les pastèques, le melon, le thé, et le dialogue s'égrène autour d'un dictionnaire.

Nous rejoignons le toit où toute la famille dort au frais, sous des myriades d'étoiles. Nous installons une natte au pied du lit de la grand-mère, et notre foulard en guise de drap. Après avoir lancé un chant au croisant de lune, nous cherchons notre sommeil, tandis que la grand-mère dans le sien nous marmonne des histoires kurdes.

Mardi 9 Août – de Darkopru à Kozluk - 69 km

La journée débute dans cette ambiance familiale réconfortante, pourtant nous ne savons rien de la réalité qui se déroule dehors : aperçu d'un pistolet à la ceinture du père qui a veillé toute la nuit, puis nous trouvons un des tanks de l'armée posté à la station. Qu'est-ce qu'il se passe vraiment dans cette région kurde ? Impossible pour nous de comprendre et d'ailleurs cela nous passe un peu au-dessus du guidon. Ce voyage à vélo nous rappelle sans cesse au concret, au quotidien, à l'essentiel finalement. Au café, nous nous renseignons sur l'existence d'un hôtel,

affirmatif à la halte du soir nous assurent-ils. L'esprit s'apaise et nos corps acceptent l'effort du jour par la promesse de l'arrivée.

Le planning est ajusté, la pause du midi rallongée, car nous avons déjà parcouru les deux tiers prévus pour aujourd'hui. Si notre lieu de déjeuner n'est pas très agréable, il vaut pour le ballet des bus venus d'Iran. De ceux-ci, se déversent des flopées de femmes habillées entièrement de noir. Les regards sont durs, les sourires inexistants et les tchadors les couvrent des pieds à la tête. Avec notre allure et nos vélos, nous devons représenter le comble de la liberté et de l'indépendance pour une femme !

Les corps reprennent leur labeur sur le vélo, tandis que les esprits s'échappent... et passe la route. Aux abords de Bekairhan, alors que l'on demande où se trouve l'hôtel rêvé, la famille en bloc n'a que « *yok !* » à la bouche accompagné d'un « tss » menton et yeux levés, ce qui signifie non, pas d'hôtel ! Nous repartons vers la prochaine ville : vingt-quatre kilomètres à grande vitesse car le soleil se couche.

Les ennuis se cumulent sur cette portion de route : d'abord trois hommes dans une voiture essayent de nous coincer, puis un chien féroce, puis trois mômes s'accrochent à mon vélo, puis des enfants nous envoient des cailloux... De quoi survolter nos mollets pour arriver enfin à Kozluk. Mais « *hôtel yok* » ici aussi ! Face à notre insistance et notre épuisement, ils acceptent de nous

héberger sur le toit de la *lokanta* attenant à la station. Keifken prend soin de nous autant qu'il peut, avec les quelques mots que nous échangeons. C'est tout de même un sourire à partager avec un turc ce soir. Notre nuit sur le toit et notre simili toilette aux *bayan* du lieu seraient des souvenirs glauques si l'humour de la situation n'était pas partagé avec l'amie Julie.

Mercredi 10 Août – de Kozluk à Baykan – 32 km

Nos objectifs quotidiens, notre mise en mouvement et notre but final, c'est seulement cela qui nous différencie des vagabonds. Après cette nuit sans se laver et sans grande intimité, nous pourrions voir notre moral trébucher, mais on nous promet pour ce soir un hôtel. Alors l'espoir fait pédaler !

Nous quittons un paysage de grandes collines plutôt aérées pour nous diriger vers un défilé rocheux que gardent de hautes montagnes. L'étape de la journée n'est pas longue car nous voulons être sûres de nous installer dans un quelque part. De plus, sur notre carte nous n'avons pas d'informations précises sur le dénivelé à parcourir. C'est à l'aveuglette que nous déduisons les montées ou les descentes. Il fait chaud et les nuages qui pointent leur nez ne font que renforcer cette atmosphère moite. Nous ne sommes que sueur.

Le défilé nous offre une route étroite, assez fréquentée à l'ascension régulière. Mes mollets ont plus

d'endurance et mon cœur ne s'emballe plus comme au premier jour. L'effort apporte aussi satisfaction, la fameuse adrénaline. Dans cet étroit goulet qui mène depuis Diyarbakir jusqu'aux grandes villes de l'Est, l'armée turque veille. Nous passons devant les casemates perchées sur des pitons où une sentinelle surveille derrière son fusil. Et deux petites françaises qui passent le nez au vent et la fleur au bout du guidon !

Baykan est un village rue installé dans la montagne. Nos yeux n'en croient pas ce qu'ils voient : à peine avons-nous débouchées sur la grande rue, une façade verte indique « *otel.* »À nous le grand luxe de la halte à la mi-journée ! Nous déchantons vite devant cet endroit minable, se révélant être le seul arrêt possible. L'air chauffe de plus en plus, et les nuages noirs là-haut bloquent toute l'humidité ambiante. Les jambes lourdes, nous errons dans ce village sans femmes sans autre but que celui de retrouver au plus tard notre logis. Les hommes traînent de parlottes en parlottes autour d'un jeu de cartes, domino ou backgammons, et les vaches maigrelettes clochardisent autour des poubelles. Un peu lancée au hasard comme une boutade, la question de l'existence d'un café Internet trouve une réponse favorable, et c'est ainsi que nous trouvons un objectif à la fin de cette journée : quatre petits mails m'y attendent, ils ont la saveur d'un carré de chocolat dégusté dans le désert ! La virtualité est belle quand la réalité ne l'est pas.

Alors que nous nous installons sur le toit de l'hôtel pour dormir, les deux gamins qui font office de gardiens de nuit se font bousculer par des jeunes qui s'invitent sur notre terrasse. Nous décidons de regagner notre chambre étouffante, mais ils viennent plus tard nous interpeller derrière la porte. Julie veille angoissée. Pas un brin d'air, nous suffoquons jusqu'au matin.

Jeudi 11 Août – de Baykan à Bitlis - 52 km

Ce matin, le vendeur de thé nous propose une des grappes mauves qui pend à sa treille, pour agrémenter notre petit-déjeuner. Malgré la multitude de fruits que nous avons dans nos sacs, nous acceptons. Ce n'est pas un simple fruit, c'est un sourire et un don tout simple dont nous avons tant besoin après la nuit difficile. La vie est plus belle après ces grains de raisins !

Le défilé montagneux que nous avons abordé hier continue tout au long de cette matinée. Magnifiques paysages qui nous font multiplier les pauses photos et le plaisir de pédaler sur cette jolie route. La roche autour de nous possède des veines rouges, vertes ou noires.

À mi-journée la route devient un chantier où plusieurs ouvriers s'activent dans un grand projet d'élargissement. Les camions nous serrent en effet d'un peu trop près lorsqu'ils nous doublent. Nous mangeons alors gravillons et poussière. Quand ce ne sont pas les enfants qui nous jettent des cailloux ! Ces gestes répétés

me mettent hors de moi : comment peut-on jeter des pierres à des étrangères qui passent ? Au café suivant où nous nous ravitaillons en eau, je suis pleine encore de cette colère qui me fait vitupérer en français auprès des quelques serveurs qui se trouvent là. Mes mimiques doivent être suffisamment éloquentes car malgré la différence de langage, ils me comprennent mais ne savent que me répondre. Je me calme et nous reprenons ensemble avec Julie le plaisir de filer à quatre roues sur le chemin.

Auprès des baraques de chantier qui bordent la route, nous nous inquiétons d'un endroit pour manger ce midi. Mustafa, le cuistot du chantier nous invite alors dans notre langue à partager la pitance des travailleurs. C'est un merveilleux repas : riz et aubergine farcie, arrosé d'*ayran*, que nous dégustons au milieu d'une dizaine de kurdes sombres de peau mais aux regards et aux sourires intenses. Nous quittons l'ami francophone Mustafa, le coeur léger.

La route superbe continue à louvoyer entre les montagnes, certains sommets autour de nous atteignant près de trois mille mètres. Notre guide nous annonçait des gorges profondes pour l'arrivée à la prochaine ville : Bitlis. En fait nous les avons déjà franchies, et tranquillement les muscles réchauffés, nous abordons notre halte du soir. Un hôtel incongru, niché au quatrième étage d'un grand bâtiment administratif vide,

nous accueille pour la nuit et nous parait désormais offrir du grand luxe : douche et sommeil serein.

Vendredi 12 Août – de Bitlis à Tatvan - 31 km

Deux tasses de thé avec des tartines de Nutella pour le petit-déjeuner que nous dévorons à la maison de thé la plus proche et nous voila prêtes à reprendre les vélos. Nous sommes les seules femmes dehors, et déjà à cette heure un nombre impressionnant d'hommes bavards sont sur les tabourets à siroter la boisson chaude.

La trentaine de kilomètres parcourue ce matin n'est qu'une longue montée pour atteindre l'altitude du lac de Van. Sur le chemin, nous apercevons un des trois *hans* que la carte annonçait, ruines évoquant le passage des anciennes caravanes. Au loin, apparaissent les silhouettes hautes des volcans, ceux qui gardent l'accès au lac.

Et enfin, nous l'apercevons, le lac : étendue miroitante qui nous a guidées depuis plus de mille deux cent kilomètres, grande tache bleue qui se place tout à l'Est des cartes. Nous sommes à ses rives... difficile de le réaliser pour nous deux !

Arrivées tôt à Tatvan, nous en profitons pour soutirer quelques informations, directement à la source, à propos du ferry-boat qui relie cette ville à Van. Deux bateaux sont à quais, cependant, personne ne peut nous indiquer un autre horaire que celui du prochain départ.

Situation burlesque où cent fois les gars nous répondent « quatorze heures *next boat* », sans pouvoir préciser autre chose. Toutes les deux nous essayons par toutes les ruses possibles de connaître l'horaire du lendemain : en parlant lentement, en parlant plus fort, en dessinant, en mimant. Un vrai sketch d'où nous sortons vainqueurs par KO : quinze heures demain !

Avant cette croisière, nous avons donc le temps de poser les bicyclettes à Tatvan et de prévoir deux excursions au village d'Allhat et au voisin dominateur le volcan aux cinq lacs.

Un *dolmus,* bondé alors que personne n'ose s'asseoir à côté de nous, nous emmène à quarante kilomètres de là, au village d'Allhat. La route longe les rives du lac, et ces grandes montagnes qui le bordent en changent sa lumière à chaque angle de vue. Je tombe sous le charme de ce grand plan d'eau d'altitude. Si la journée n'avait pas été si avancée, je me serais bien vue parcourir ces kilomètres en pédalant ! À pied, nous traversons le village pour trouver les tombes renommées d'Hussein Timour et d'Aka. Monuments d'ocre rouge à base octogonale, recouverts d'un dôme conique, ils me font penser à des images d'Ella Maillart lorsqu'elle parcourait l'Iran. La Perse n'est pas loin. Le petit site est étrange, très loin de ce que nous avons vu et visité depuis plusieurs semaines. Nous continuons notre promenade vers l'immense cimetière seldjoukide à l'entrée du village, profitant de la belle lumière estivale qui se déverse sur ces

ambiances rurales : vaches qui paissent à l'ombre d'un tas de foin, groupe de femmes au milieu des fleurs des jardins, vacher qui se repose près des peupliers.

Le cimetière est un immense champ de graminées où se profilent jusqu'à l'horizon les silhouettes sombres et verticales des stèles funéraires. Une foule de pierres dressées, immobiles dans l'air, attend que le temps les grignote une à une. Déjà le lichen s'empare des épitaphes calligraphiées, et les chardons bleus engloutissent les décors tombés au sol. Dans ce lieu figé se promènent en toute sérénité des colonies de tortues qui font crisser les herbes sèches. En repassant dans ce lieu à la fin de la journée, une nappe de poussière ou de brume s'élève du sol et brouille le regard de mystère, amplifiant l'effet mystique du site dans les couleurs du coucher de soleil.

Samedi 13 Août – de Tatvan à Van – ferryboat + 13 km vélo

Farouk nous remet aux mains du conducteur Mehmet, rude bonhomme avec trois dents en haut et trois dents en bas, qui nous fait un spectacle sur le thème : comment conduire sans les mains, sans les yeux, sans les pieds… La montée est rude jusqu'au cratère du volcan éteint, ma motivation de cycliste amateur est quelque peu refroidie, vive le moteur ! À l'altitude trois mille et après une piste en mauvais état, nous voyons d'un côté le lac de Van et son étendue sans fin, de l'autre le grand lac bleu sombre qui s'installe au centre du cratère.

Trois autres lacs l'accompagnent et nous les découvrons au fur et à mesure. Grands pans de basaltes sombres qui se terminent dans des eaux limpides, un peu de végétation par endroit qui adoucit le contact entre les éléments, et l'ombre des nuages qui passe sur le relief… C'est beau, tout simplement. L'envie de communier avec cet espace me fait plonger dans le lac bleu. Avant cette eau fraîche, une lave brûlante bouillait ici. Grand bol d'air pour respirer, fermer les yeux et se sentir vivre.

Puis nous dévalons la montagne, refusant les nombreux thés que nous offre notre chauffeur espérant partir par le prochain ferry. La providence veille sur nous car c'est à quelques secondes près que nous passons nos vélos sur le pont du bateau avant qu'il ne s'éloigne du quai. C'est maintenant sur les flots que nous rejoignons notre dernière destination. La croisière durera cinq heures. L'équipage est aux petits soins pour nous, pastèque, thé, prunes, pourtant pas un de ces hommes n'esquisse un sourire.

Débarquement à Van, de l'autre côté du lac, de l'autre côté de la Turquie. Nous voici sur le point que la carte nous montrait toujours plus à l'Est. Ce soir, on roule vers cette ultime étape.

Dimanche 14 Août – de Van à Akdamar - 41,50 km

Aujourd'hui Dimanche, jour chômé, il est difficile de suivre les dates et les jours d'un calendrier qui

ne s'adapte pas à notre temps de voyage. Ainsi déconnectée, Julie s'en va à la recherche du pain du petit déjeuner sans se douter qu'elle va mettre une demi-heure à le dénicher. C'est donc un peu tardivement que nous partons, les sacoches au vent, vers l'île d'Akdamar, image de carte postale qui nous a fait rêver en France. Une petite église arménienne perdue sur une île d'amandiers quelque part au large du lac de Van. La route est facile car elle longe les rives du lac, c'est du tout plat ! Les foulées sont longues, régime maximum, nous arrivons à destination très rapidement, chacune plongée dans nos pensées. La séparation prochaine est dans nos têtes, et déjà nous ne pouvons nous empêcher de nous projeter vers l'après. Se projeter, justement c'est ce que nous avons essayé d'éviter tout au long du chemin. Vivre au présent, faire confiance à la Providence et croire que demain nous apportera toujours du bon.

Après s'être installées sur le bord du lac, nous prenons une petite embarcation vers Akdamar. L'île grossit peu à peu et nous dévoile sur la dernière centaine de mètres sa petite église lovée au-dessus de la crique. Il y a beaucoup de monde autour du débarcadère qui nage ou qui profite du repos dominical. La chapelle est en chantier. Tenues à distance, nous apercevons quand même les sculptures de sa façade qui nous font des clins d'œil : Adam qui en pince pour Eve, les apôtres qui désignent le coupable, Jonas dans son arbre. Autour de l'église, des stèles funéraires parsèment le site, faisant face à la mer.

Nul doute que ce lieu doit être fabuleux pour dernière demeure.

Nous fuyons les gens bruyants qui cassent sur les pierres les amandes vertes récoltées sur place, lorsque au détour d'un sentier, nous rencontrons Rosa et ses frères groupés autour d'un cousin qui joue du balafon. Ils chantent doucement et nous nous installons au milieu d'eux pour partager cet instant très doux. C'est la première fois que nous rencontrons des jeunes de notre âge, rassemblés entre amis, les filles travaillant et n'étant pas mariées. Ils sont docteurs, ingénieurs ou vétérinaires, vivant à Van. C'est une des rares fois où nous ne faisons pas figure d'extra-terrestres lorsque nous parlons de notre métier, de notre situation. C'est seulement lorsque nous évoquons les kilomètres parcourus à bicyclette depuis Istanbul, que les yeux s'arrondissent.

Ils continuent à notre demande leurs chants qui évoquent la libération des kurdes, et esquissent des pas de danse avec la maman qui s'approche. Très beau moment où nous ne sommes plus dans les mots hésitants d'anglais ou les explications sans fin, mais dans l'écoute. L'après-midi s'étire et vient le moment magique où le paysage reçoit les lueurs rouges du soir. Nous quittons nos amis pour grimper au sommet de l'île où personne ne s'aventure. La vue de là-haut est magnifique, et la beauté du monde m'envahit. Ces heures-là se gravent au fond du coeur pour devenir des friandises en temps de disette.

Le retour en ferry est tout aussi magique car les hommes qui sont à l'avant du bateau, sentent sans doute la quiétude du moment et entament des chants kurdes avec leurs voix pleines d'ombre et de finesse. Nous, toutes petites et silencieuses, nous vibrons tandis que les eaux captent les dernières lumières.

Lundi 15 Août – d'Akdamar à Van - 58 km

C'est ma fête aujourd'hui, je peux donc décider de la route pour rentrer à Van. Pourquoi ne pas prendre celle-là plutôt qui ne comptabilise qu'une dizaine de kilomètres de plus ? L'itinéraire choisi paraît idéal, et traversant la campagne d'où s'élèvent parfois les nuages légers des céréales récoltées, nous devisons tranquillement sur nos vies, l'une à côté de l'autre. Tandis que nous nous offrons une pause pour nous rafraîchir, l'une de nous se retourne et voit des enfants courir vers nous. Les enfants sont synonymes pour nous de cailloux reçus. Vite on repart écourtant l'arrêt. Enfourchant à toute vitesse nos destriers pour mettre le plus de distance possible avec ces petits sauvages, je sens soudain que mon vélo ne répond plus. Ma roue est à plat, première crevaison de Pégazou ! Les enfants loin d'être des petits voyous se révèlent des mécanos très professionnels. C'est un plein de sourires que nous échangeons en nous quittant.

Suite et fin de la journée par cette montée hallucinante dont nous voyons dès le début les lacets

monter progressivement vers le sommet. En plein cagnard, nous peinons dur. L'arrivée sur Van se mérite, mais une fois au sommet, nous avons une fois encore le souffle coupé de rires, heureuses d'en être venues à bout malgré nos carrures de jeunes premières. Qui dit montée, dit descente, on rejoint Van le nez dans le vent. Derniers vrais kilomètres de route qui terminent notre périple à deux.

Mardi 16 Août - Van - 14,5 km

Nous vivons cette dernière journée ensemble entre flâneries et marchandages. C'est seulement vers cinq heures du soir que nous consacrons une visite au château aperçu depuis le lac. Complètement excentré par rapport à la nouvelle ville, il marque l'emplacement de la capitale du royaume ourartéen, civilisation presque inconnue qui se place à l'embranchement des cultures orientales et occidentales.

Nous escaladons la forteresse pour nous poser sur la crête rocheuse, toute baignée de lumière crépusculaire. Le lac est face à nous, c'est une très belle heure que nous partageons là-haut.

Mercredi 17 Août - Van - 26 km

Après le 16, c'est le 17. Immanquablement le départ de Julie est là devant nous. Attablées devant un thé, nous regardons sans parole le bus qui va la ramener

en vingt-six heures à notre point de départ. Les gestes du quotidien font écouler les dernières minutes communes et très vite elle s'installe dans le car, me laissant tournoyer quelques instants autour de celui-ci avant qu'il ne s'échappe vers son retour.

Les yeux humides, je serre fort Pégazou, fidèle compagnon qu'il me reste et l'enfourche pour continuer vers mes lendemains à moi. Je profite du soir pour retourner au château, savourer le spectacle du soleil qui se couche dans le lac et apaiser mon âme. Ces huit kilomètres parcourus à vélo m'offre l'échappée oxygénante dont j'ai besoin : effort physique, aération des pensées et liberté grisante !

Jeudi 18 Août – de Van à Dogubayazit - 150 km en bus

J'ai ouvert l'oeil ce matin bien trop tôt à mon goût, je réclame une Opération Nationale de Dégrippage des Volets Métalliques, et je fais traîner le plaisir d'être dans une grande chambre, car désormais mon espace du soir sera plus étroit. Alors que je descends mes sacs, quelle n'est pas ma surprise de rencontrer un deuxième vélo à côté du mien et de croiser son propriétaire quelques secondes plus tard. Cycliste hollandais, Robin est sur les routes depuis trois mois, et roule vers Calcutta. Jeunot de vingt ans, il a engagé ce périple pour réfléchir à ce qu'il voulait faire dans la vie, une sorte d'initiation vers la vie adulte. Nous prenons un thé ensemble, et

finalement discutons plus de deux heures sur nos petits tabourets, devant plusieurs cartes grandes ouvertes.

Nous décidons de nous retrouver à Dogubayazit qu'il rejoint en deux jours à vélo, tandis que de mon côté, je prends des vacances et atteins la même ville en quelques heures par *dolmus*. Le paysage qui défile à grande vitesse présente une étrange atmosphère. D'un côté de la route, des champs noirs de lave figée où aucune végétation ne pousse, de l'autre des steppes parsemées de moutons en troupeaux et de villages où chaque toit de maison abrite un tas de foin et un tas de galettes de bouses séchées.

Enfin le maître et seigneur apparaît : le Mont Ararat est là, montrant ses neiges éternelles du haut de ses cinq mille mètres. Il s'impose à tous, notamment à la petite ville qui s'est installée à ses pieds vers laquelle nous arrivons. Sefik, patron de l'hôtel à Van, m'a glissé une adresse vers laquelle je me dirige. Je n'aurais ni trouvé ni choisi cet hôtel : panneau quelconque et escalier austère qui grimpe directement au premier étage, mais j'y trouve un très bon accueil, petit prix, tout est propre et accueillant. Depuis mon lit, je suis face au Mont Ararat et j'assiste sans me lasser au spectacle des variations de lumières sur ses flancs. Il est magnifique, majestueux et rassurant.

Après un petit tour dans les rues, je déniche un guide pour l'Iran, des journaux anglais et un roman français. Une fois le guide acheté à prix d'or, j'emprunte

le reste pour passer une soirée. Affamée de lecture je dévore le bouquin tandis que Seigneur Ararat s'est éteint devant moi.

Vendredi 19 Août – de Dogubayazit à Isaac Pacha Sarai – 15 km

Vers le Nord, Ararat me toise noblement, vers le Sud j'aperçois le nid d'aigle d'Isaac Pacha construit à mi-pente. Je n'hésite pas longtemps, reprend mon vélo et grimpe vers le sérail isolé. Autre image de carte postale rêvée qu'il me plaît de fouler.

Les parois sont sèches et leurs gris miroitent d'émeraude, de parme et de rubis lorsque les rayons du soleil viennent les caresser. Au sol, ce même gris s'effrite, se fait poussière et s'envole en bourrasque. La montée n'est pas douce, et le vent souvent me repousse. Arrivée devant le palais, ce même vent s'engouffre dans les salles offertes, le hammam à la coupole percée et la cour à l'apparat obsolète. Le décor est magnifique et se fond dans les aiguilles et falaises rocheuses, tandis que l'aigle au cri perçant est le seul acteur de la pièce, là-haut dans l'azur. Je suis transportée dans une dimension.

C'est Robin qui me fait retrouver la réalité, notre réalité en tout cas. Histoires de vélo et de routes que nous partageons depuis ce belvédère de bout du monde. Échange unique, comme seules peuvent l'être ces rencontres éphémères sur le chemin.

Je passe demain la frontière de l'Iran, sans savoir ce que me réserve ce pays mal connu, ni les contacts que je pourrais garder avec l'extérieur.

En terre iranienne | 20 Août – 1er Septembre 2005
Mes dix premiers jours en Iran

Samedi 20 Août – de Dogubayazit à Maku – 63 km

Face à ce grand point d'interrogation qu'est le pays voisin, je suis pourtant sereine ce matin dans la lumière blanche de l'aube qui m'offre du frais pour pédaler. Au pied du volcan, la piste est plate, large et silencieuse. J'ai l'impression de m'engager vers les limites du monde connu, vers la *Terra Incognita*, le gouffre qui délimitait le plateau terrestre d'après les anciens.

Dix minutes me suffisent pour passer d'un pays à l'autre avec un douanier turc aux petits oignons et du côté iranien rien qui puisse me faire penser à un pays privé de liberté. Ma casquette seule suffit comme *islamic cover*. Je déroule mes premiers tours de roue en Iran : je jubile et file sur les premiers kilomètres de descente la bouche fendue d'un grand sourire plein de ce nouvel air, et la tête

couverte pour un long mois ! Mes soixante kilomètres d'aujourd'hui sont tout plat et j'arrive très tôt à Maku, n'ayant pas trouvé d'ombre pour me reposer en chemin. Il faut changer de monnaie, de repères, de bonjour : ici c'est *salam*, de regards envers les hommes mais aussi les femmes qui ne sont pas très souriantes. Mal à l'aise, je provoque peut-être des réactions de méfiance.

Je passe la soirée seule à dessiner, lorsque trois garçons conduits par Ahmed m'invitent à boire du whisky dans une des chambres de l'hôtel. Cet air d'illégalité me plaît, et me venge un peu du foulard déjà qui m'échauffe les oreilles. Ici, l'alcool est interdit, et la promiscuité fille et garçons sévèrement réprimée. Cet apéro de bienvenue accompagnée de la conversation clandestine me réchauffe pour les prochains jours !

Dimanche 21 Août – de Maku à Téhéran

Un rapide échange de mails et une décision prise avec la légèreté et l'intuition qui m'ont guidée jusque-là, orientent mon séjour iranien. Je pars en bus rejoindre Téhéran où se trouve encore Paal, l'ami norvégien rencontré en Turquie.

Mon voyage désormais se fait sans mon destrier Pégazou que j'expédie tout seul en bus vers Kermân. Contre celui-ci j'échange une moto BMW et un chauffeur particulier. Nous allons traverser le pays ensemble et je saisis cette opportunité de continuer cette

aventure le nez au vent. Mon équipement désormais me fait ressembler à un bibendum, la tête couverte non seulement d'un foulard mais aussi d'un invraisemblable casque de motarde.

Lundi 22 Août – Téhéran
Rencontre avec BM

Je l'ai entraperçu en terre turque, lassée, chargée, pleine de puissance retenue, et déjà elle m'intriguait.

Première présentation dans cette rue de Téhéran, elle se trouve devant moi, mise à nu, dans toute sa grandeur. Je sens qu'elle veut m'impressionner. Je le suis, je ne le cache pas, devant son corps fier et l'argent rutilant sur ses flancs. La bête me fixe, me juge... Va-t-elle me laisser grimper ? Une histoire déjà s'est tissée, et je viens la perturber avec mes cinquante kilos qu'il va falloir supporter. J'essaie de me faire oublier et me fais toute menue pour me poser sur son dos.

Mes fesses calées entre les bagages et mes pieds sagement posés, je veux apprivoiser ma nouvelle compagne de route en douceur. Mais elle vibre, gronde, rugit et me laisse à peine le temps de la saisir à pleine main pour une envolée terrible à travers la ville ! Je ne vais pas me laisser désarçonner.

De ses parents germains, elle a la robustesse et cette certitude de pouvoir tout traverser, mais en elle se sont glissées des envies de nomade et de féline. Lorsque sa roue furette dans des déserts de sable, de sel séché, de rochers, la voilà qui bondit, sauvage, et qui danse comme une gitane empesée. Elle piaffe et son corps frémit : l'appel du désert la tient. Seul son maître et chevalier la retient, car elle a du chemin encore à vivre avant cette

liberté. Un chemin de chameau, portant tout sur son dos, endurant les distances avec si peu de carburant. En son coeur de métal, douze litres pour étancher sa soif et l'animal nous transporte sur des centaines de kilomètres, en bonne bête disciplinée.

« Je peux le faire, je le fais » nous dit-elle, avec une once de fierté. J'en suis là, croyant m'être fait accepter, lorsque presque à l'arrêt, elle se cabre et tempête : me voilà à terre en quelques secondes, sans savoir que faire. Que n'ais-je compris son envie de brouter l'herbe du bas côté ? J'apprends à n'être rien, un poids que je dois balancer au fil des lacets.

J'apprends à cajoler la bête, à lui tapoter gentiment le flanc après une difficile montée, à gratouiller tendrement derrière son oreille. Il faut l'apprivoiser. Et finalement, nous sommes trois à avaler, à grandes goulées, l'air persan : la moiteur du golfe, la sécheresse des déserts et les parfums des montagnes.

De son oeil unique toujours éclairé d'une petite flamme de malice, je crois voir le plaisir de me faire partager cette grande chevauchée.

Mardi 23 Août – de Téhéran à la mer Caspienne

Je laisse derrière moi ma bicyclette et quelques regrets, ceux de la lenteur, de la simplicité et de l'effort récompensé. Avec ce casque trop grand pour moi que je dois tenir pour ne pas qu'il s'envole, et la veste que je

porte en cas de chute, je dois m'adapter aussi au nouveau rythme du voyage, celui du moteur !

Ce dernier a du mérite aujourd'hui car nous escaladons les monts Alborz qui bordent Téhéran au Nord. Une fois la ville tonitruante derrière nous, nous entamons la route qui serpente dans les résineux. L'air est sec et la roche est rouge sur ce flanc escarpé, tandis que nous abordons le sommet qui nous est volé par un tunnel obligatoire. Passage à travers le roc, l'obscurité et une autre réalité, car lorsque nous découvrons l'autre côté, brume et nuages nous accueillent. J'en profite pour endosser mon rôle de cameraman, en plus de celui de copilote, heureuse d'être à nouveau active malgré ma position statique. J'apprends à observer malgré la rapidité du défilement, et à capter quelques images de ce pays si nouveau. Une végétation luxuriante rend irréelles les rives de la mer Caspienne. Sommes-nous encore en Iran ?

Mercredi 24 Août – de la mer Caspienne à Damghan
Des motards dans la jungle

Le ciel est bas ce matin, comme nos fronts. Cieux sombres, nuages lourds et immobiles. L'humeur pleine de ce gris, est au silence maussade. La proximité de l'eau russe de la mer Caspienne nous insuffle peut-être ces airs renfrognés et statiques. Dans la grande salle bleue, décrépie, un néon agressif n'en finit pas de s'échauffer. Aux fourneaux, s'échine un vieux binoclard. Les hommes

de ce petit matin, taiseux, la quarantaine solitaire, viennent dévorer des oeufs sur le plat, grésillants d'huile. Nos silences de nomades se fondent dans le décor.

Mais Malik est là, vieux magicien au regard malicieux, *dreadlocks* grisonnants sur un front de lettré. Malik nous repère. Il y a longtemps qu'il n'a pas autant parlé, il se rattrape. Nous n'attendions que lui pour allumer la journée, la parole est ouverte, la lumière se fait, l'appétit se réveille. Il s'agite, emplit l'espace, ouvre la carte sur deux tables, et s'empresse d'y noter tous les lieux qu'il faut visiter. Le plus alléchant est cette incroyable jungle accrochée aux flancs Nord des monts Alborz. C'est sur notre route, nous recoiffons nos casques et enfourchons BM pour trouver dans la journée ce lieu mystérieux.

Plusieurs chemins nous conduisent dans des impasses. C'est alors que deux énergumènes à moto nous doublent, jouant avec BM et la provoquant de leurs jeunesses insolentes. Madame Son Altesse, même chargée, a gardé un petit diable sous sa carlingue et n'hésite pas à le divertir de temps en temps. Vrombissements, louvoiements, ralentissements. Ce petit jeu entre les trois engins nous emmène sur une merveilleuse route aux lacets serrés qui s'enfonce vers les profondeurs de la montagne.

Feuillage dense, troncs emmêlés de lianes, paillettes de lumière scintillante et depuis le sol cette odeur chaude et profonde de l'humus qui vient de se baigner. Jungle ! Jungle ! Nous y sommes. Dans les

profondeurs dégoulinantes de verts, je m'attends à chaque instant à voir apparaître un tigre ou un léopard. Mais, après plusieurs rodéos dans la boue luisante et grasse, c'est un salon de thé de la plus fine civilité qui nous attend au sommet de la colline.

Les arbres toujours nous entourent, gardant le secret de la place. Nous y fumons le calumet de la paix avec nos pisteurs chahuteurs tandis que cinq voyous nous rejoignent. L'odeur de la forêt se mélange parfois à celles d'autres paradis perdus, et les yeux de certains préfèrent le flou au parfum d'interdits. Parfum de danger aussi pour nos motards iraniens qui n'ont qu'une envie, celle de libérer leur fougue dans des explosions joyeuses. Nous redescendons la pente dans une cacophonie pétaradante. Chacun de ces sauvageons multiplie les acrobaties, et Paal calme malgré lui les ardeurs de BM.

Samedi 27 Août – de Damghan à Yazd
Traversée du désert

L'Iran sur une carte, c'est une vaste étendue jaune sable qui s'étale, un paysage de déserts qui se répète à l'infini. En réalité, la Perse recèle marais, plaines, montagnes coupantes ou collines herbeuses, et à la frontière du pays afghan deux grands déserts : le Dasht-e-Lut et le Dasht-e-Quavir. C'est ce dernier dont nous nous sommes mis en tête de traverser aujourd'hui, avec un

rêve d'enfant : dormir sous la voûte céleste, dans cette nuée galactique.

Avant l'heure de la poésie, c'est celle du concret. Hammam pour la moto qui étincelle et croule bientôt sous les provisions que nous emportons : des fruits, beaucoup de fruits et une bouilloire qui baptisera dans le désert les premiers cafés de l'équipée. Puis, nous partons. Rapidement, Damghan disparaît derrière nous tandis que la piste, droite, file dans l'hostile. Le désert, loin d'être homogène nous offre de perpétuelles surprises renouvelant couleurs, surfaces, lumières, textures, reliefs et chaleur de l'air.

La piste ondule d'abord doucement dans des paysages encore habités. De grosses places fortes gardent ces espaces : carrés de murs en torchis que quatre donjons attachent au sol. Puis, sans prévenir, en douce, les terres deviennent plus arides, la température monte, le souffle est chaud et le chemin maintenant n'est qu'un long ruban de lumière qui s'en va droit devant, semblant s'enfoncer dans la montagne bleue qui s'érige, implacable, à l'horizon. Le temps s'épuise à l'atteindre, mais quand enfin, nous touchons le roc, voilà que la voie ravale sa fierté et tente de se faufiler à travers les reliefs sans se faire remarquer. Remarquer de qui, de quoi ? Il n'y a rien, que de l'air qui souffle sur nos casques et l'ardeur du soleil qui fait plier nos fronts.

Franchissant le col de la montagne bleue, un grand vide nous appelle : la mer ! La mer jaune, la mer

grise, la mer désespérante de lassitude. De chaque côté de la route, où que le regard porte, c'est le néant. BM n'en peut plus de piaffer et veut mordre le sable. Je les laisse jouer aux enfants fous et pose mes pieds à terre. Je marche sur la mer ! Un puissant bourdonnement emplit mes oreilles tandis que mon corps tout entier ressent les vibrations de la chaleur. Le sol, aux craquelures de Sahel, transpire d'énergie, et le ciel ouvert entièrement lui répond. Mes jambes se tiennent sur l'un tandis que mes bras s'accrochent à l'autre, je suis le lien. Et à la joie de cette découverte, je me mets à courir !

Lorsque nous repartons, BM n'est plus seule, quelques bêtes de somme broutent ça et là des touffes de vent : nous entrons en pays de chameaux. Voici le village de Jandaq, nous sommes au centre du désert. Nous nous accordons une pause pour nous ravitailler tous les trois : benzine pour l'une, déjeuner délicieux pour les autres, humains, avec un yogourt au lait de chamelle. Mes yeux se ferment de trop d'immensité absorbée ces dernières heures, et ce n'est qu'au réveil que nous apprenons un nouveau mot farsi : *chuttor*, chameau. Nous suivons les quelques villageois qui nous guident vers leurs refuges. Museaux qui se plissent en une moue dédaigneuse, grands yeux de filles maquillées, ils semblent flageoler sur leurs frêles jambes et pourtant, ces chameaux sont la force qui résiste à la violence du désert. C'est la garderie, la crèche pour les petits que nous visitons et leur nourrice s'appelle Ismaël. Vieux felouque au bonnet

rapiécé, il amène à ses bêtes un ballot de *chutt* fraîche, cette herbe grasse qui parsème le désert d'une insaisissable aquarelle verte.

Pris en amitié par quelques hommes désoeuvrés, nous montons ensuite sur les toits du village de terre sèche, où parmi les tours de vent aux gracieuses structures s'enroule un vol de colombes fidèles. Les couleurs se mettent à chatoyer, les palmiers révèlent le rouge de leurs dattes, les murs vivent un instant : l'astre qui toute la journée nous impose sa loi va tourner de l'oeil. C'est pour bientôt et nous enfourchons notre monture pour aller dormir nulle part, au désert. Le disque rougeoyant est déjà au-delà des monts lorsque nous installons le campement au dos d'un *quanât* : puits d'aération d'un long canal d'eau souterraine. De campement, je veux dire toile de tente au sol et café qui frémit en chantant. Le corps lentement se détend de cette tension qu'il a endurée toute la journée, loi du désert pour résister à sa dureté.

Cette nuit, nous vivrons deux nuits : l'une d'un noir profond sur lequel luit une myriade d'étoiles dont la plupart se décrochent sous nos yeux, et l'autre mystérieuse et vague sous l'éclairage de la lune, pleine. Au petit matin pastel, je m'offre le luxe d'une douche fraîche au *quanât*, et vite nous repartons affronter une nouvelle fois ce paysage envoûtant.

Lundi 29 Août – de Yazd à Esfahan
Une ferme au milieu de nulle part

Point route au matin autour de la carte. Relier le point A au point B, aujourd'hui l'itinéraire doit rejoindre Yazd à Esfahan. Je suis la copilote, c'est mon travail. En hypothèse numéro un, nous trouvons ce trait jaune épais qui ne me plaît pas, tandis qu'en hypothèse deux, ce petit filet rouge qui hésite même sur le plan à s'affirmer me tente assez. Il faut faire un savant mélange entre sciences exactes pour le tracé, le calcul des kilomètres, le repérage des haltes possibles, mais aussi une certaine dose d'intuition et un brin de poésie lorsque ce sont les noms des pays qui me font choisir la route : Ardakan, Aqda, Qual'eh, Varzanieh. Cela chante en moi, c'est décidé, nous passons par là. L'aventure promet d'être belle car nous allons traverser le Batlaq-e-Gavkum, étendue désertique qui par temps heureux se transforme en lac salé.

Le temps d'aujourd'hui est heureux aussi, mais ce sera du sable et du sec. Après avoir avalé quelques kilomètres d'asphalte, il nous faut parcourir trois cent kilomètres aujourd'hui, nous voici à Aqda. Nous traversons le village aux cases d'ocre jaune, mais nous ne trouvons aucune indication vers où se diriger, seulement ce panneau illisible où s'emmêle l'écriture arabique. Je me fie au soleil qui court plein Ouest, vers ces collines de terre brûlée qui mélange le brun aux ombres violacées. Le sol ressemble à une peau de léopard, tâches aux nuances sombres sur une toile de sable mouvante.

Une multitude de collines douces nous accompagnent sur le chemin, ne découvrant le paysage qu'au fur et à mesure. La route, dont le goudron s'est arrêté depuis le dernier village, apeuré sans doute par l'immensité salée, est devenue piste. Dans ce sable instable chahute la roue de BM. Moi, copilote, je savoure du regard mais ne fais pas la fière : je n'ai aucune idée d'où nous sommes, du prochain point d'eau ou du ravitaillement essence. Déjà le sol s'est fait sel, et la moto progresse sur une fine croûte blanche. Nous sommes au coeur du lac et autour de nous tout est plat. À l'horizon soudain, j'aperçois une ligne haute tension, signal de présence éventuelle d'une route qui l'accompagne. Mais à ses pieds nous ne découvrons rien ! Plus loin, nous rencontrons une unique voie de chemin de fer, incongrue dans tout ce sable, mais elle s'éloigne très vite.

Nous sommes nulle part au monde. Le mince filet rouge de la carte va-t-il s'évanouir dans le sable ? Non, nous continuons la route qui ondule doucement au rythme du relief et qui découvre soudain un ensemble bâti : une tourelle au décor de briques, quelques cubes de maisons et trois longs bâtiments au plafond arrondi et bas. Nous sommes à la ferme de Nulle Part. D'une intuition, nous nous arrêtons et dans le grand silence de cette cour, un homme endormi vient à nous. Il parle anglais et nous accueille d'un thé délicieux que nous prolongeons plus de deux heures. Mourad vient aider deux fois par semaine ses parents qui vivent là toute

l'année, nourrissant les trois mille poulets qui grandissent dans les longs bâtiments aperçus.

L'accueil est d'autant plus chaleureux qu'il parait irréel dans ce désert, et la rencontre se fait plus incroyable encore lorsque l'aïeul nous emmène dans son *bagh*, jardin ou paradis ! Enclos de buissons épineux, cet extraordinaire espace nous offre une multitude de petites tomates au jus chaud et sucre, des figues dont la chair grasse éclate sur les lèvres, des pistaches que l'on cueille sur l'arbre, des fruits, des légumes, des céréales. Lorsqu'on lève le nez de cette abondance, c'est pour voir si proche la sécheresse et l'aride qui la cernent. Enivrés de l'odeur et du goût des grenades, nous laissons filer le soleil vers l'Ouest, restant à l'ombre fraîche. Un autre animal s'est laissé lui aussi enivrer, le renard roux, mais lui n'a pu survivre à son vol. Son flair, trompé par trop de parfums juteux n'a pas relevé le piège qui le laisse désormais raide et ensanglanté. La mort vient d'entrer dans ce lieu verdoyant et prodigue. Mais bientôt, c'est la vie qui nous attire, avec l'eau d'un *quanât* qui jaillit depuis les profondeurs de la terre en bassin miroitant.

La mort, la vie, le désert et le jardin. Et ces deux vieux courbés qui tiennent chaque jour leur place ordinaire.

Mardi 30 Août – Le Grand Bazar d'Ispahan

Toute l'âme orientale d'Ispahan se concentre dans son Grand Bazar. D'abord le grand rectangle de l'Imam Square se découpe à vif dans la lumière brute, puis viennent ses façades. Décors de cinéma, celles-ci renferment parfois des joyaux : le palais d'Aliquam, la mosquée des quarante femmes ou la Grande Mosquée turquoise, mais parfois aussi c'est un mur richement décoré, derrière lequel s'installe un simple terrain vague.

Sur la façade Nord, au centre d'un fourmillement de galeries hétéroclites se dresse une porte de titans : celle des Moghols dont les guerres sont finement représentées sur son porche. Les ornements ont pris l'ombre du temps et les lourds battants ne se refermeront jamais plus, mais ces signes de l'âge renforcent le parfum suranné qui s'échappe depuis l'intérieur : celui du Grand Bazar.

Parfum d'encens, de rose séchée, d'épices safran. Lumière de cathédrale et de vieux caravansérail. Ronflement des marchands, bavardages des femmes et sourd martèlement du fer au loin. Le temps s'étale, il n'est pas pressé, quatorze heures, les heures chaudes ne sont pas propices au chaland. Les tâches rondes de soleil qui giclent du centre des plafonds voûtés, progressent doucement au sol. Les heures tournent et l'effervescence reprend. Voici plus de bruit, plus de mouvements, plus de couleurs : des ors, des pourpres, des carmins, du vieil argent et les noires silhouettes fantômes des persanes entchadorées.

Il y a les grandes allées où circulent les gens pressés, et puis des coins reculés où s'amoncellent aux trésors des mille et une nuits. Un professeur de littérature arabe débusque pour moi la cour privée du roi Abbas à la douce atmosphère créée par les tours de vent délicates et le bassin vert d'eau. Le résigné Ali plonge avec nous dans les fumées d'une *tchaïkhaneh*, maison de thé, où parmi un capharnaüm de vaisselles, des filles aux yeux trop maquillés fument le narghilé. Le vieil artisan Mohamad, sosie de Louis de Funès, nous dévoile l'art de teindre les étoffes indiennes avec des secrets d'herbes et de pierres. L'oncle d'Ali, le passionnant Ahmad nous conte au milieu de ses tapis étendus, des histoires d'amours nomades.

Je vois un bonze torse nu recoudre des chaussures, je vois dans l'arrière-cour un tapis trempé se faire battre, je vois dans un sous-sol obscur une lourde meule qu'autrefois faisaient tourner les chameaux de la caravane.

Et puis, saturée de senteurs orientales, j'escalade un étroit escalier de pierre qui m'amène jusqu'au toit où parmi les sons ronds que font les bulles des pipes à eau et face au grand vide de l'Imam Square, je savoure des dentelles de caramel.

Jeudi 1er Septembre– d'Ispahan à Khafr
Nuit sur un rocher zoroastrien

Après trop de jours d'immobilité, il nous faut partir, nous arracher à l'envoûtante Ispahan et nous confronter à cette chaîne sacrée du Zagros. Deuxième massif montagneux que compte le pays, ces montagnes-ci s'orientent du Nord au Sud interdisant au plateau iranien sa poursuite vers les champs de pétrole qui s'étendent jusqu'à la frontière irakienne.

Nous, nous y plongeons à la perpendiculaire, osant défier les reliefs de plus de six mille mètres mais devinant sans nous l'avouer que nous finirons la journée dans ses profondeurs et non sur ses sommets.

La route est belle, comme promis. Les silhouettes rocheuses se lèvent devant nous, et chaque plan a sa couleur : au premier c'est le vert pâle qui l'emporte, puis l'ocre, le brun, le mauve et au loin le bleu nuit perdu dans la lumière trouble du grand jour. Tout en haut, c'est même du blanc qui s'étale en touches discrètes : l'éternité des neiges peut-être...

Mais comme au théâtre, les plans se succèdent et le décor s'efface progressivement devant la frêle route sinueuse qui nous emporte dans le vent. Nous gagnons du terrain, mais la majesté de ces montagnes si hautes nous renvoie à l'humilité de petites fourmis. La magie opère dès lors que l'on quitte la grande route. Voici que nous entrons dans les terres des nomades : de la poussière

et des cailloux. Ils mangent du vent et sous leurs turbans ont des yeux noirs de brigands. Ici, les terrains sont si pauvres qu'il faut passer pour survivre, voyager au fil du troupeau de fines chèvres noires et se poser l'espace de quelques nuits au gré du relief, rassembler les bêlants, retrouver les errants, dormir sous la tente de grosse toile brune traditionnelle. Et puis, le lendemain, reprendre la marche vers plus loin.

Parfois un homme aux petites lunettes cerclées vient sur ses chemins, acheter ces tapis travaillés avec le coeur. Puis le petit homme disperse ces richesses du voyage, et ce sont d'autres voyageurs qui les acquièrent. Hier, Paal a acheté un tapis à cet homme, l'oncle d'Ali. Et aujourd'hui, nous offrons à ce bout de rêve nomade une dernière visite au pays.

Pays de pierres, de rocs qui savent devenir verger et jardin lorsqu'un cours d'eau venu du plus haut des Zagros l'arrose. L'homme, le paysan pas le nomade, celui qui tient ses terres depuis des milliers d'années, a façonné le paysage, composant avec l'eau, la faisant ruisseler, rigoler jusqu'à chacun des pieds de pommiers qui engloutissent de vert normand le fond des vallées.

Nous n'avons plus de souffle, il est coupé devant toute cette Beauté. Perdus depuis plus d'une heure, il faut savoir accepter ce que le chemin nous dicte. Ce soir, il nous amène à Khafr, village trop loin de tout pour qu'on puisse le découvrir tout seul : un sort a du nous être jeté pour que nous puissions y accéder.

Place muette de soleil et d'un tapis de pierres taillées. Assis à l'ombre, les vieux ont la culotte bouffante, la veste rapiécée et le léger bonnet de l'islam. La femme, elle, traverse le silence : superposition de longues jupes amples et colorées, buste fier, foulards et châles si nombreux qu'on confond les nuances, et entre des yeux de braise cernes de khôl, un bijou d'émeraude retient son voile. C'est une sorcière, une vraie magicienne, comme toutes les femmes de ce village ! Elle me prend la main et d'autorité m'entraîne dans son antre. Au rez-de-montagne : les bêtes, et à l'étage par un escalier de bois, je suis sur la terrasse du chalet accueillie par ses deux filles aussi fraîches que les pommes rouges qu'elles me font déguster. Paal, lui, a rencontré tous les ancêtres mâles du village qui n'ont qu'une solution au problème de notre arrivée : le Docteur !

Le Docteur, personnalité du village, est cet homme jeune au pas dynamique, aux gestes efficaces et à l'anglais citadin. Il ne vient pas d'ici mais de Téhéran. Deux semaines par mois il participe au programme de développement médical des villages les plus reculés. Amoureux de ce village et de ces montagnes, il nous parle de monuments zoroastriens, de temple du feu, de sacrifices ancestraux, de cette population qui date de deux millénaires, des rites de magie qui subsistent encore, de la montagne aux quarante fontaines, et de la Pierre plate sur laquelle il nous propose de passer la nuit.

L'accès est difficile, nous tombons deux fois en moto, et finissons à pied dans la nuit. À travers les vergers escarpés, un bout de roc arraché à la montagne a arrêté sa course sur son flanc, parfaitement plat. Il surgit à près de trois mètres. Un seul accès sur ses parois lisses et nous voilà, à quatre humains nous rassurant autour de flammes chaleureuses. Dans le noir, quelques chants éparpillés, des renards qui hurlent, un feu sur la colline en face et la lune qui éclaire notre festin. C'est le docteur encore qui nous nomme les reliefs ou les étoiles. Lorsque Vénus d'un bond disparaît derrière la plus haute silhouette, il redescend avec son acolyte vers le village.

Nous, nous restons sur le rocher, heureux de l'existence de ce tapis indigène qui nous protège du froid qui tombe. Mes rêves s'entremêlent aux rites sacrés qui ont dû se dérouler sur cette étrange pierre. Au matin, foin de sorcellerie, c'est le soleil et sa clarté qui réveille toute la vallée. L'ombre merveilleuse et magique fait place à la pureté de l'aube. Fraîcheur de la source qui nous abreuve, clin d'oeil à Zagros qui nous a veillé, puis nous dévalons vers les lieux habités, camouflant sous des gestes ordinaires la magie vécue cette nuit.

Au sud de la Perse | 2-7 Septembre 2005
Deuxième quinzaine en Iran

Vendredi 2 Septembre– Un Vendredi en Iran

J'ouvre un oeil, le ciel est noir. Puis l'autre. Accrochés là-haut encore quelques astres, mais pourquoi donc me suis-je réveillée si tôt ? C'est ce bourdonnant et lancinant «Allah» qui résonne dans la nuit. Oui, dieu est grand, dieu est unique, il n'y a de dieu que Dieu… Mais pourquoi faut-il le crier à cinq heures du matin ? Parce qu'on est Vendredi en terre iranienne !

Vendredi, l'appel du muezzin retentit du matin jusqu'au soir. Il est relayé par les fidèles musulmans qui chantent, inlassablement, dans les haut-parleurs installés partout dans les villes et les villages. La foi se chante ici.

Je me lève puisqu'il le faut. Rien à voir avec les grasses matinées que je m'accorde en France, les Dimanches jours du Seigneur. J'espère quand même

m'offrir un petit-déjeuner pantagruélique, l'un des grands moments de ces journées fériées. Des toasts, un oeuf à la coque, du yogourt, des fruits, allons voir ce que je peux trouver dans la rue. Elle est déserte, pas un passant, de rares voitures, et les volets métalliques des magasins sont systématiquement clos ! Rien ne transparaît de cette longue façade muette de fer. Hier encore, elle retentissait de cris et de couleurs. Je rêvais d'un *tchaï* quelque part, il ne me reste plus qu'à me contenter de biscuits et d'un jus de fruits en boîte.

Je ne désespère pas. Cette journée sans travail doit forcément être vécue quelque part dans la ville. À la mosquée, l'activité bat son plein. Mais je n'y ai pas accès : les étrangers sont vite repérés et évincés. Si quand bien même j'étais étranger musulman, comment le prouver ? Ma carte d'identité ne mentionne pas ma religion comme elle le fait pour chaque iranien. Dans les familles aussi, les gens se retrouvent. Mais, moi, voyageuse, j'ai choisi de ne pas avoir de toit pendant ces quelques mois.

Alors, où m'installer pour échanger et rencontrer ? J'erre quelque temps jusqu'à ce que mes pas me dirigent vers un parc. C'est ici que se vit la journée du Vendredi ! J'installe mon tapis sur la pelouse comme chacun fait, et mes pieds à l'air, je vais bientôt pouvoir savourer une journée de repos à l'iranienne. D'abord le thé chante, je me brûle la langue, puis les enfants rient, et alors la guitare elle aussi se met à rire. Dans le parc, des attractions : une moto vrombit sur un circuit de cirque,

une autre se prend pour un hamster dans un cylindre en bois. Le Vendredi se vit dans les rires et dans cette façon si simple de vivre au jardin persan.

Dimanche 4 Septembre – de Chiraz à Lar

Nous quittons Chiraz après trois jours de repos, des fourmis plein la tête. Nous sommes devenus nomades. Nous partons en direction du golfe persique, tout en faisant un petit détour par la cité de Persépolis. Sous un ciel bleu de pureté, l'étrange site nous montre les ruines de ce qu'il était. Cette ville servait de décor grandiose lors du premier mois de l'année pour recevoir la récolte des impôts et des hommages du peuple au grand roi perse Darius.

Colonnes et portes de pierres encore debout ne sont que le pâle reflet de la magnificence d'avant, qui est davantage traduite par la finesse des dessins gravés. Conifères, grenadiers, lotus et céréales cultivées par des ânes et des bœufs, c'est ainsi que mon imagination peut transformer ce grand désert en paysage vivant.

Une certaine tension avec Paal, due à nos impatiences mutuelles, nous fait repartir en silence et à grande vitesse. C'est tout droit vers Bandar Abbas que nous filons. La tombée de la nuit nous arrête dans la ville de Lar. Une nuée de motos et de motards de tous âges nous entourent, créant des embouteillages dans la ville, et nous escortent d'hôtels en hôtels.

Les hébergements pas chers ne veulent pas d'étrangers et c'est finalement accompagné de notre terrible essaim vrombissant, que l'armée nous désigne d'office le seul hôtel de luxe qui existe par ici. On

obtempère. J'ai l'étrange impression d'être arrivée dans un autre pays : l'air est moite, chaude, les faciès montrent des traits grossiers et la sollicitude de tous devient vite très envahissante !

Lundi 5 Septembre – de Lar à Bandar Abbas

Même impression le lendemain, avec une atmosphère davantage étouffante : tous nos actes sont englués dans cette moiteur, nos têtes aussi et le contact avec les gens en est rendu plus pénible. Au cours du chemin, nous nous accordons une grande pause à l'ombre d'un tamaris : l'eau grésille dans la bouilloire, l'odeur du café chatouille nos sens et nous remplit d'une petite joie simple.

Nous rejoignons le Golfe, enfin ! La couleur de l'eau fait rêver, un turquoise transparent, mais l'air est suffocant. Nous repartons aussi vite vers Bandar Abbas.

Mardi 6 Septembre – de Bandar Abbas à Kermân

Chaque matin nous redisposons les valises et chargeons la moto, rituel incontournable de chaque départ qui demande plus d'une demi-heure pour bien équilibrer la charge.

L'air du golfe persique nous asphyxie, nos corps suent à grosses gouttes dès les premières heures du jour, et nos cerveaux souffrent d'évapotranspiration. Vite, partir d'ici ! Pourquoi des hommes se sont-ils installés dans la région ? Nous les avons croisés, bruns de peau, aux djellabas blanches de check arabes, et aux femmes cloisonnées derrière des masques noirs et pointus, énigmes inaccessibles. Nous quittons ces plages pour

rejoindre Kermân, aux portes du désert. Le contraste promet d'être surprenant.

Le soleil chauffe, nos esprits se réveillent au contact du vent, notre bonne humeur se ravive par cette drogue douce que devient pour nous le mouvement. Nous laissons la côte pour retrouver le sol dur, les rochers et les montagnes. Blocs noirs basculés par des forces incroyables jusqu'à présenter des strates à trente degrés, ils doivent désormais résister aux forces plus discrètes du vent et de l'eau, ce qui crée des montagnes de dentelles sombres que nous traversons à plein régime.

À la fin de ce parcours dans les reliefs, nous voulons bifurquer vers le sable et l'ocre que nous apercevons plein Nord. C'est sans compter sur la police et ses zélés serviteurs qui tiennent un couple de touristes sous la dent et qui veulent en grignoter un petit bout. Le sergent a l'air de s'ennuyer, il lui faut trouver quelque chose. Je réponds un peu rapidement que bien sûr, nous sommes mariés, comme nous avons l'habitude de le dire ici. Mais les sourcils se lèvent alors : pourquoi venons-nous de deux pays différents ? pourquoi n'avons-nous pas le même nom ? pourquoi ne sommes-nous pas entrés à la même date dans le pays ? Tout cela leur paraît suspect et nous devons attendre le Commandant en chef.

La tension monte, il nous est impossible de communiquer avec Paal autrement que par les yeux pour nous accorder sur une version commune. Le coeur cogne un peu plus fort, mais après avoir partagé nos cigarettes,

apprécié leur thé et multiplié les sourires obséquieux, nous pouvons finalement partir.

Au bout d'une grande ligne droite, nous traversons une oasis. Après avoir passé sa couronne, immense palmeraie inondée, nous roulons vers le centre qui n'a rien d'une halte à l'ancienne comme le mot « oasis » me le faisait rêver. Ici, c'est une incroyable frénésie de gens, de cris, de mobylettes, de victuailles exposées au bord de la route. Concentration intense de vies alors que depuis

plus de cinquante kilomètres, nous n'avons croisé que quelques ânes.

Nous sortons de ce lieu par une route inondée, une piste caillouteuse dont on ne sait trop où elle nous mène. Paradoxe dans ce désert, l'eau nous freinera peut-être. Non, c'est la police à nouveau qui nous rattrape, sirènes hurlantes, pour nous signifier de façon polie mais autoritaire, que nous devons continuer sur la grande route.

Après avoir remercié gracieusement notre escorte, nous continuons la journée vers les montagnes qui se dessinent à l'horizon. Une patte d'oie, le choix entre deux trajets qui nous conduisent tous deux à Kermân, je choisis le plus étroit et le plus long. C'est le meilleur choix car nous découvrons alors une merveilleuse route en lacets. L'air est rempli des parfums de montagnes, menthe, jasmin et sauge. Les gens nous sourient sur le bord de la route et l'eau coule en fluides cascades le long des vergers. Nous arrivons dans un paradis au milieu de montagnes vertes et bleues. Nous avons des crampes à force de sourire à plein vent. Je ressens une grande libération d'avoir quitté le golfe et de pouvoir enfin respirer à pleins poumons. Grande joie très saine, venant du simple fait d'être là, et d'imprimer, l'espace de quelques secondes, la vie de ceux que l'on croise comme ces derniers impriment la nôtre.

Tandis que nous arrivons sur le haut plateau défendu par ces reliefs, la pluie déferle sur nous. Ce sont

des averses de grosses gouttes froides, cinglantes par moments, fraîches, glacées, parfumées. Crise de bonne humeur pour ce sacré norvégien, qui s'arrête au milieu de rien et va embrasser ce vieil homme en panne avec ses chèvres à l'arrière de son pick-up. L'ancêtre se déride, ses fils aussi, et moi je ris tant que je peux. À nous cinq, nos joies rivalisent avec le tonnerre qui gronde et la foudre qui tombe à deux pas. Humains, nous sommes frères !

La grêle, des torrents de boue sur la route, des lumières de fin du monde, puis tout s'apaise. Nous traversons des villages au milieu de nulle part, protégés par l'ombre dense des noyers. La sérénité apportée par cette pluie, qui semble avoir lavé paysage et population, nous saisit. Vénus apparaît, nous soufflant toujours l'envie d'aller voir plus loin. Dans la nuit tombée, Paal roule vers Kermân, sa copilote la tête dans les étoiles et dans le petit croissant de lune rousse.

Mercredi 7 Septembre – Kermân

Kermân signifie à la fois la fin de notre périple à deux mais surtout mes retrouvailles avec Pégazou, mon vélo. Il est là bien sage, remisé dans une réserve de l'hôtel, et quand je le vois, je ne peux m'empêcher de lancer de grands *Youkoulélés* ! Je le répare, douche et bichonne tout au long de cette chaude journée.

Si la moto nous a libérés de certaines contraintes et nous a permis de traverser de grandes étendues

désertiques en toute liberté, je suis vraiment heureuse de reprendre le rythme du voyage à vélo. Le défilement est plus lent, le contact avec la population moins impressionnant. On est davantage traité de fada que de héros, ce qui me va.

Bam et la fin du voyage moto | 8-10 Septembre 2005
Derniers jours en compagnie du Viking et de BM

Jeudi 8 Septembre – de Kermân à Bam

Nous avions prévu de nous séparer à Kermân, chacun de nous ayant retrouvé son destrier, mais nous décidons de faire une dernière petite excursion ensemble à Bam. Je laisse mon vélo et mes bagages au très serviable Ahad, pour voyager légère sur la moto. Quelques kilos en moins et déjà les impressions ne sont pas les mêmes.

Avant le tremblement de terre, la région était très fréquentée, ce qui explique le bon état de la route, mais aussi son atmosphère si monotone : revêtement impeccable, tracé tout droit, nivellement harmonieux. N'y trouvant pas assez de surprises, nous bifurquons vers les montagnes. Voilà de l'aventure ! Au milieu de ce paysage désertique et au pied d'un massif montagneux dont le

sommet culmine à plus de quatre mille mètres, un petit village s'est installé là. Trouée verte dans l'austère pays. L'eau rigole le long des ruelles pour arroser jardins et vergers. Elle sert à la vaisselle, à la lessive ou tout simplement à rafraîchir les conversations. Nous remontons à la source dans un défilé rocheux où nous menaçons plus d'une fois de tomber. Par un ingénieux système de canaux, l'eau des montagnes est captée. Pure et glacée, elle nous revigore. Nous savourons la fraîcheur et la magie de ce petit coin découvert.

Au milieu des larges espaces semi-désertiques et après de longs kilomètres arides, voici la cité de Bam. De loin, c'est une ville étendue, installée au milieu d'une immense palmeraie luxuriante. Le pouvoir de l'eau s'exprime là aussi. C'est grâce à la présence d'une importante nappe d'eau souterraine que la ville s'est développée, enrichie et devenue une importante articulation sur le chemin des caravanes.

Mais lorsque la moto s'approche et se faufile dans les rues, c'est un grand silence de désolation qui nous accueille. La catastrophe qui les a touché il y a maintenant presque deux ans, semble s'être déroulée hier : fers de constructions tordus, amas de briques, quartiers entiers à terre. Les blessures sont encore grandes ouvertes. Le vrombissement de BM se fait plus discret, à l'unisson des gens que nous rencontrons, moins expansifs et exubérants que ceux que nous avons pu croiser jusqu'alors. La *guest-house* qui nous accueille est située

dans un quartier sinistré : des tentes d'urgence pour la population et des containers aménagés pour abriter les échoppes, le tout dans un chaos de poussière et de débris.

Akbar vieil homme énigmatique, nous reçoit d'un grand sourire, d'un plat de dattes succulentes, d'un oeil pétillant et d'une tasse de *tchaï* bien sûr ! L'enthousiasme qu'il affiche se voile parfois lorsqu'il évoque le tremblement de terre, les deux secondes à l'aube qui ont tué un tiers du village, détruit des quartiers entiers et la vieille citadelle, seule ressource touristique du lieu. Nous comprenons peu à peu l'ampleur inconcevable du drame qui s'est joué une nuit de décembre 2003.

Nous sortant de cette atmosphère, la petite-fille d'Akbar ne cesse de babiller et de faire des bêtises malicieuses. Son rire d'enfant efface peu à peu les images de notre visite : la ville à terre, la ville qui se reconstruit si peu, et le cimetière qui est devenu immense, accueillant des familles entières décimées.

Vendredi 9 Septembre – Bam

Parce que nous sommes Vendredi, et que tout est fermé partout, nous décidons tous les deux de rester une journée de plus ici. De la mosquée, s'échappent sans discontinuer mélopées et onomatopées lancinantes. Je m'adapte à la nonchalance du jour et plonge pour quelques heures dans la bibliothèque d'Akbar.

En fin de journée, nous nous dirigeons vers la citadelle, grandement détruite par le tremblement de terre. Le soleil se couche, les briques de terre se dorent, la ville à nos pieds s'éveille, et notre échange s'enrichit de nos progrès en anglais, en écoute et en patience. Nous avons su nous apprivoiser !

Samedi 10 Septembre – de Bam à Kerman

Il est l'heure de clore le chapitre moto. J'ai un dernier frisson d'adrénaline lorsque après nous être perdus, nous traversons à toutes trombes la ville pour rejoindre le bus qui me ramène à Kermân. Le foulard s'envole, les yeux se plissent... J'aime la vitesse !

Adieux avec cet « insupportable » norvégien, que nous écourtons pour ne pas laisser trop de place à l'émotion. L'instant d'après, je commence une nouvelle page d'aventures.

Je reviens à Kermân, car j'avais réservé trois nuits depuis la France, formalité obligatoire pour obtenir mon visa. Hôtel luxueux, qui me fait retrouver les circuits touristiques plus conventionnels, mais aussi m'apporte une douche normale, un lit confortable, une télévision en anglais, de l'air frais, un service de laverie, des petits-déjeuners abondant. Mon corps commence à fatiguer, et ma tête aussi : je me repose, jusqu'à demain !

Bye Bye Iran ! | 11-14 Septembre 2005
Mes derniers jours persans

Dimanche 11 Septembre – Kermân

Rencontrés à l'hôtel, Harry sympathique quadragénaire britannique et Matthias, drôle d'oiseau germanique m'embarquent pour un tour avec Darius, chauffeur particulier tout sourire.

En début de circuit, nous explorons les jardins perses des alentours. Ce sont de vrais paradis dans cette région désertique. Cascades d'eau, patio ombré, cyprès et roses, le contraste de ces univers avec leur environnement est saisissant.

Plus tard, nous découvrons un hameau en montagne, dont la luzerne est fauchée par un vieil homme au visage buriné par la vie. Plus loin, c'est un village du désert au caravansérail immense laissé au plaisir du vent. Lieux qui me transportent.

La journée se termine au milieu du désert, marchant dans le sable et le roc des Kaluts : falaises creusées par le vent et par l'eau qui créent des citadelles naturelles. Le vent et l'eau encore.

Lundi 12 Septembre – de Kermân à Zahedan - Pakistan

Je passe ma dernière journée dans le bazar de Kermân, pour y acheter de l'utile, impossible d'acheter du futile car je suis encore à vélo pour trois mois.

Le lendemain, je prends le bus pour Zahedan calant mon vélo dans les soutes. J'y rencontre Rose, Neda et leur mère avec qui j'échange tout le long du voyage. Retrouver des femmes et leurs babillages tellement féminins m'apporte beaucoup de plaisir ! J'arrive dans un hôtel encore plus luxueux que la veille, dont l'accès Internet est son seul atout. Ma vie de voyage se place entre parenthèse pendant deux jours, le temps d'obtenir mon visa de transit. Opération de charme et de patience pour amadouer les humeurs du consul qui tient à son prestige de délivrer ou non le droit de passage, mais finalement victoire, je l'obtiens !

Traversée du Pakistan | 15-20 Septembre 2005
Visa de transit : sept jours

Jeudi 15 Septembre – de Zahedan à Quetta - Pakistan

« Allah Akbar ! » À cinq heures du matin, l'appel à la prière est bienvenu car il palie les déficiences de mon réveil. Je saute du lit. L'impatience que j'éprouve depuis quelques jours est à son apogée, et me rappelle celle que j'ai éprouvée lors de mon passage de la frontière entre la Turquie et l'Iran. Le pays voisin m'attire irrésistiblement avec son lot de nouveautés et de mystères à découvrir.

Après avoir payé hors de prix ces deux jours de grand luxe, j'enfourche mon vélo et *Good Morning* Pakistan ! Cinq kilomètres plus loin, je l'installe dans un taxi jaune et lui fais découvrir les montagnes fabuleuses qui séparent les deux pays. Dans la lumière blanche et floue du petit jour, le Mont Taftan, volcan de quatre mille mètres me transmet les adieux de tous les amis

iraniens rencontrés ce dernier mois. Des écharpes de brumes sont encore assoupies entre les reliefs. L'instant est à couper le souffle, j'inspire.

Une heure après, je passe les douanes sans souci. Sur les registres je trouve le nom des mes prédécesseurs : Paal, des amis hollandais et deux suisses à vélo que je retrouverai à Lahore. J'y laisse aussi ma trace, pour ceux qui suivent.

Je donne quelques coups de pédales jusqu'au prochain village, le temps de comprendre que les klaxons répétés ne sont pas pour mon vélo mais parce qu'ici, on roule à gauche ! Je règle ma montre, ajoutant une demi-heure, j'échange mes derniers rials contre des roupies, et suis prête à parcourir le pays en sept jours, délais imposé par mon visa de transit.

Cette fois-ci, la frontière sépare vraiment deux peuples, deux cultures, deux civilisations : la différence est palpable. C'est ici la frontière entre l'Europe et l'Asie. De ce côté-ci, les hommes rient, crachent, mentent, tout est beaucoup plus sale qu'en Iran, mais tout a plus d'odeurs et de couleurs aussi, à l'exemple de ces incroyables camions croulant sous les décorations.

Je trouve un bus qui part à midi pour la ville de Quetta, et patiente au milieu de ces hommes aux grands yeux cernés de khôl. Haschich et opium me sont proposés en même temps que j'achète mon ticket. Je me contente de biscuits pour carburant pendant ces quinze heures de transport. Nous décollons, Pégazou sur le toit.

Le bus régulier Taftan-Quetta dans lequel je me trouve est un fou furieux. Klaxon retentissant, pied bloqué sur l'accélérateur, le chauffeur mène un train d'enfer sur la route qui n'est qu'une étroite piste. Nous traversons à ce rythme mille sept cent kilomètres de désert avec au Nord les montagnes afghanes truffées de talibans et au Sud des dunes de sable cachant les redoutables baloutches. La zone est réputée dangereuse mais ce ne sont que des bergers miséreux et accueillants que nous croisons au fil des arrêts. Pause *tchaï*, pause *chapatis*, pause prière, pause crevaison. La route s'allonge et la nuit tombe.

Vendredi 16 Septembre – Quetta

Tombée du lit ce matin, je pars flâner. Dans les rues se bousculent des rickshaws, des vélos, des pétards, des camions multicolores, des vendeurs ambulants vendant des *naans* et des *samosas*. De la boue et des détritus sous mes pieds, des couleurs flamboyantes dans les vitrines, sur les vêtements. Je me sens en Inde. Des odeurs les meilleures comme les pires se côtoient, des épices, de la cannelle, des gaz d'échappement, des parfums de cuisine pleine de graisse, j'aime ! J'aime cette foule bigarrée, cette jungle de véhicules qui s'entrechoque de klaxons, cette multitude qui est dans la rue dès le matin. L'espace de la rue ici est toujours un spectacle.

Petit déjeuner pris dans la rue où je découvre le *dur pathi,* thé au lait très sucré dont ils sont tous très fiers.

À mi-journée, je m'installe à l'ombre paisible du grand jardin de l'hôtel pour rédiger mes journées iraniennes. Gazon impeccable, bougainvillées fuchsias, et chaises de jardins : rien ne manque à l'ambiance coloniale.

Plus tard, je rejoins Muhammad rencontré ce matin derrière le comptoir des chemins de fer. Originaire d'Islamabad mais travaillant à Quetta, il se libère aujourd'hui pour me faire visiter la ville. Comme chacun ici, il parle un bon anglais et me donne les premières clefs pour comprendre le pays. Les nuages gris et lourds se sont amoncelés dans le ciel, mais l'orage n'éclate pas. L'atmosphère pèse dans le soir qui tombe, je quitte mon ami qui devient un peu trop envahissant et je termine la soirée dans l'ombre du jardin parfumé.

Samedi 17 Septembre – de Quetta à Lahore

Le programme des prochaines heures est simple : poser ses fesses sur la banquette du train et prendre patience. Je me cale aux côtés d'un couple de chrétiens pakistanais, face à une théorie d'hommes en blanc, vêtus de la *sharwal kamiz,* uniforme de tout musulman pakistanais.

Le train traverse d'abord une incroyable partie de montagnes roses dont la roche compacte a du être tranchée à vif pour faire passer le convoi. Pas de lumière

dans le wagon, et à chaque tunnel, c'est un noir dense qu'entrecoupent les fugitives visions de vallées vertigineuses et de reliefs rougeoyants. Sensations fortes ! Puis on remonte la vallée de l'Indus, où s'étendent à perte de vue rizières, champs de coton et de maïs. Parsemés, les arbres s'isolent : manguier, châtaignier, eucalyptus et leurs parfums s'engouffrent en masse dans le wagon aéré. Puis, ce sont les multiples arrêts, où un gamin toujours lance son indémodable cri « *Tchaï* ! », abrégé par le sifflet de la loco qui signale le départ.

Dimanche 18 Septembre - Lahore

L'unique couchette se libère au matin et je somnole doucement jusqu'au milieu de la journée. Durant la matinée, le ciel s'est couvert de brun grisâtre et laisse éclater ce qui ressemble à une pluie de fin de mousson. Tout au long de cette ligne de train construite par les anglais, s'installent maintenant de nombreuses villes et villages. Les femmes en couleur portent leurs affaires sur la tête, les hommes sèment le riz, les gamins dépenaillés agitent leurs mains au passage du train, tous les humains défèquent sans pudeur et des boeufs au poil noir se traînent dans la boue. Paysages indiens.

Il est presque quatorze heures lorsqu'on aborde les quais de Lahore. Les cahots cessent enfin, atterrissage.

À la *guest house* où je débarque plus tard, je retrouve une colonie de francophones et de cyclistes qui

me rend soudain bavarde. Je rencontre aussi Choukoufrey, jeune femme journaliste en Iran. C'est elle qui m'embarque pour la soirée dans un cimetière musulman où une fête soufie est célébrée. Ambiance magique et merveilleuse. Des bougies posées sur du henné éclairent la procession des filles entre les tombes, les femmes dansent devant le tombeau du saint que nous commémorons, parfois jusqu'à la transe, l'orchestre est conduit par la fantaisie d'une trompette. Je partage un plat de riz commun avec les Pakistanaises, et enfin un chant pur de musique soufi s'élève dans la nuit sous la pleine lune. Chaque parcelle de cette soirée est un rêve.

Lundi 19 Septembre - Lahore

Après cette nuit haute en images et rencontres, je me lève tôt et pars vers le Fort Rouge, la vieille ville et ses bazars.

Lahore est une ville attachante, bourdonnante sans l'excès indien, avec un parfum très particulier. Je ne saurais l'expliquer, mais j'aime cet endroit. Le Fort est posé sur un promontoire qui

domine la ville, place ouverte immense. La pierre est rouge, les jardins sont verts, le ciel est bleu. Grands pans monochromes qui ne se mélangent pas. Les rapaces tournoient dans le ciel, le soleil déclare sa puissance, et nous trois, avec le couple de canadiens, nous sourions aux gens qui passent : des écolières en uniforme, une famille de chrétiens, plusieurs indiens en vacances. Je suis bien !

Après ces grands instants de paix, quelque part au-dessus du fourmillement de la ville, nous y plongeons justement pour rejoindre les quartiers Sud. Ruelles étroites aux toitures de bric et de broc, odeurs pestilentielles, ruisseau d'eau colorée par les teintures, sol glissant, échoppes bigarrées, friandises grésillant à chaque coin de rue, tissus éclatants… Le corps reçoit de nombreux stimuli. Ravie mais saturée, je retrouve l'hôtel en fin de journée.

Mardi 20 Septembre - Lahore

Le réveil est tôt, mais le mauvais sommeil de la nuit m'incite à somnoler. Il fait déjà chaud. Parce qu'il n'y a qu'un seul passage entre l'Inde et le Pakistan, la ville de Lahore est stratégique sur la route des voyageurs, on échange alors des informations, de la monnaie de l'autre côté ou des courriers oubliés.

Partie visiter le zoo de Lahore, je reviens sur mes pas bien vite. Seule femme blanche ayant oublié de se voiler, je suis l'animal le plus dévisagé de l'endroit. Retour

rapide par le bus, femmes devant, séparées par une cloison des hommes à l'arrière. Je retrouve l'hôtel et Paal pour la soirée. Nous dînons ensemble d'un dernier poulet avant l'Inde végétarienne. Avec notre voisin nous risquons la dispute à propos des indiens « ennemis irréductibles très dangereux » d'après lui. Pays frère, mais frère ennemi. L'histoire est complexe et loin d'être apaisée. Nous rejoignons ensuite sur le toit terrasse de l'hôtel un concert de musique soufie, cinq musiciens accompagnent un griot plein de grelots qui chante et danse. Le rythme s'installe au milieu de nous, chacun commence à danser sous le ciel étoilé de Lahore.

Rejoindre l'Ashram ! | 21-26 Septembre 2005

Mercredi 21 Septembre – de Lahore à Amritsar – Inde - 32 km

La frontière m'appelle ! Je me lève tôt et expédie le départ pour Whaga. C'est l'heure du bain des buffles : yeux plissés, oreilles qui battent les mouches, mâchonnement répétés. Ils profitent du moment présent. Depuis les fenêtres du bus, les scènes se succèdent : marché aux pommes, récolte des gerbes de riz, jeunes étudiantes voilées de noir au visage couvert entièrement. Et la frontière arrive. Tampon de sortie, déclaration des bagages, enregistrement, tampon d'entrée... Une heure pour franchir cinq cent mètres me semble un peu long mais je reste patiente.

Voici l'Inde que j'aborde sur les pédales. Ni carte, ni eau, ni nourriture, je savoure la vie à vélo. Je me dégourdis enfin la tête et les jambes ! Première approche

du pays avec ce sentiment de liberté, de temps pour les rencontres, pour les sourires. Explosion de couleurs contenues dans les turbans des Sikhs, *saris* ou *penjabis* des femmes : jaune safran, rose fuchsia, bleu nuit, rouge carmin, turquoise soutenu. Un paysage plat, vert tendre et vif m'emmène vers Amritsar à trente-deux kilomètres.

Tout droit, dans un air chaud et moite, renforcé d'un nuage gris de pollution à l'approche de la ville et sous un soleil au zénith, je rejoins le Golden Temple. Arrivée dans le dortoir réservé aux pèlerins étrangers, je laisse dégouliner ma sueur. J'ai dépensé beaucoup d'énergie et me repose une demi-heure espérant que mon mal de crâne s'apaisera.

Le soleil se couche à l'horizon lorsque je retrouve le temple. Pieds nus qu'on lave avant d'entrer dans l'enceinte, le Temple d'Or est posé sur une île au centre d'un grand bassin d'eau sombre où les fidèles font leurs ablutions. La foule tourne autour, dans un mouvement permanent. Paix, souffle, lumière, je reste un moment en méditant. Ce premier contact avec l'Inde est merveilleux et simple.

Lundi 26 Septembre – arrivée à Anand Niketan Ashram

N'ayant comme indice qu'une adresse griffonnée à la hâte, je me perds pendant quatre jours avant de trouver le chemin de l'ashram. Ponctuée de quelques mésaventures, ces journées d'errance tempèrent un peu

mon enthousiasme exotique pour l'Inde. Pays aux couleurs magiques et envoûtantes, c'est aussi un pays violent dans les rapports humains, plein de contrastes, de différences, d'excès qui se mélangent, se chevauchent ou se contredisent.

Il est sept heures du matin, le soleil éclaire doucement la jungle, des nappes d'humidité s'échappent du sol. L'atmosphère est incroyablement belle et paisible. Je retrouve une heure plus tard cette quiétude à l'ashram. Comme je m'en doutais, personne n'est au courant de ma venue ni des mails échangés. Peu importe, je sais que l'essentiel est de partager le quotidien et la vie en communauté. Seul l'éveil de mon regard fera la différence dans tout ce que j'apprendrais ici.

C'est au bord de la rivière Hinna qu'Harivallabh Parrikh, jeune disciple de Gandhi s'est installé avec sa famille il y a cinquante-sept ans. Au milieu de l'abondante végétation, il y a construit sa maison afin de soutenir les populations tribales exploitées par les castes supérieures. Aujourd'hui autour de celle-ci et de la cour ouverte attenante, véritable coeur vibrant de paisible énergie, on trouve plusieurs bâtiments qui accueillent plus d'une centaine d'enfants, une coopérative agricole, une imprimerie et une laiterie.

Je pose mes affaires dans ma chambre, quatre murs, premier espace stable depuis deux mois de nomadisme. Très vite, les filles m'entourent de sourires, de joies et de questions. Chacune m'adopte à sa façon :

Rangeeta et son affection pressante, Sonal et ses yeux malicieux, Patli pleine de joie, Reeka que sa jambe infirme a rendu plus mûre que les autres et toutes les petites qui pépient sans cesse de leurs petites voix aiguës.

Je trouve en fin de journée de quoi occuper mes bras dans la cuisine de l'école, où j'aide à la fabrication des *chapatis* : mélange de la farine et de l'eau, pétrissage de la pâte et cuisson des petites galettes au feu de bois. Une équipe de dix enfants se relaie chaque jour pour le repas, sous l'oeil régulateur de deux cuisinières salariées. Après deux heures passées dans cet univers enfumé, je poursuis mon perfectionnement culinaire avec Nouri Ben (*ben* signifie sœur, *bhaï :* frère), adorable cuisinière au sacré caractère ! Selon les principes de Gandhi, les menus ici sont strictement végétariens et tout est particulièrement épicé. Mon estomac doit s'adapter.

Puis dix-neuf heures sonnent le temps de la communauté. Tous les enfants, travailleurs et professeurs sont rassemblés dans la cour de Bhaïji, on prie et on chante tous ensemble. Dal Pat Bhaï me présente, et chacun peut me poser les questions qu'il souhaite à égalité. Fin de cette journée sur un chant que j'adopte immédiatement. « *Nous sommes tous les oiseaux d'un même arbre, la journée nous sommes dispersés, mais au soir nous nous retrouvons tous ensemble.* »

Première semaine chez Bhaïji | 27-30 Septembre 2005

Mardi 27 Septembre - Anand Niketan Ashram

Je m'éveille après une nuit de parfait sommeil et admire dès les premières heures du jour la vue sur la rivière et la forêt, les cris des oiseaux dans les arbres, les parfums qu'exhale l'humide rosée matinale. Endroit paradisiaque.

Alors que je partage le petit-déjeuner avec les femmes près de la cuisine, on m'annonce que Bhaïji demande à me voir. Il est arrivé de Boroda dans la nuit. Je rencontre enfin ce grand homme, cette volonté et cette sagesse qui ont modifié le cours de nombreuses vies dans cette vallée. Je suis parfois confondue devant les transformations que peut engendrer la force d'un seul être. Bhaïji revient de l'hôpital. À quatre-vingts ans, c'est

un vieux monsieur aux gestes hésitants, à la diction difficile mais aux yeux toujours prestes et intelligents.

Je passe la journée auprès de lui, essayant de déchiffrer ses phrases. Après cette attentive immobilité, je profite d'un instant libre pour m'activer sur le balayage du bâtiment des invités. J'ai besoin d'action.

Mercredi 28 Septembre - Anand Niketan Ashram

La vie dans un ashram, ce sont les joies de vivre en communauté, mais aussi ses contraintes. Je suis dépendante de la cuisine commune, et ce matin à huit heures j'ai faim.

Accueillie comme chaque matin par un concert joyeux de « *Hello Sister Mira Ben* » je suis aux mains de Rangeeta qui m'appose le *tillo* rituel au milieu du front, puis je les accompagne dans leurs travaux du matin. File indienne de petits bonshommes et de bonnes femmes aux habits dépenaillés et aux pieds nus dans les rangs de légumes. Nous désherbons les plants de *Ladys finger*s sous la houlette des plus âgés. Les rires, les malices, les grimaces, ce travail physique n'est pas pour me déplaire car le reste de la journée est statique, studieux et plein d'attente.

C'est en fin d'après-midi que je prends mon rôle auprès de Bhaïji. Étant la seule personne à parler, lire et écrire l'anglais, je l'aide à rédiger ses lettres importantes. Me dirigeant vers l'*office* pour taper le courrier

précédemment dicté, je me trouve décontenancée devant l'état de la salle d'ordinateurs. Le matériel est vieux, rien n'est connecté, un sac de noeuds pour les câbles et personne n'est capable de reconnaître l'imprimante du transformateur ! En prime, un courant électrique instable et quelques pannes. C'est à cet instant que la toute jolie Reeka vient m'offrir des fleurs pleines de sourires. Merci belette : tout va mieux !

Jeudi 29 Septembre - Anand Niketan Ashram

Ayant découvert l'état de la bibliothèque, je me propose de la ranger et de sauver quelques ouvrages. C'est une longue tâche qui m'attend et qui va m'enfermer seule dans cette grande salle poussiéreuse, mais je suis pleine d'entrain car je suis là pour servir. J'ouvre en grand les fenêtres pour entendre les gloussements des poules d'eau et les cris perçants des perruches, j'allume le ventilateur et commence religieusement mon travail.

Je partage les temps de repas avec Bhaïji dans sa chambre en tête-à-tête. Parfois ce sont des instants passionnants lorsqu'il me raconte le jour où il a essayé de sauver sept musulmans dans un train au temps de la partition entre l'Inde et le Pakistan ou ce congrès en Chine où Mao l'a congratulé devant sa persévérance gandhienne ou ces nuits passées dans la forêt du Gujarat à persuader les indigènes d'arrêter la fabrication d'alcool de Mauhia. Mais parfois aussi, c'est la radio à fond et les

mots incompréhensibles. J'ai l'impression d'être avec mon grand-père !

Au menu, matin et soir, depuis mon arrivée : lentilles, gombos, riz et galettes de blé. Les deux premiers sont des pièges ultra épicés, et les deux derniers servent à apaiser l'incendie ! Mais ce soir, j'ai un gâteau en dessert, celui que les parents m'ont envoyé par colis, colis que j'ai déniché par hasard dans un coin de la poste. Il y a d'autres cadeaux : des romans français, une carte et le guide de l'Inde qui me tiennent compagnie ce soir.

Vendredi 30 Septembre - Anand Niketan Ashram

Les jours se suivent, je ne me lasse pas du cadre merveilleux, de l'affection de mes « sœurs », du travail patient, mais cette aventure du quotidien diffère de celle du voyage. Je suis heureuse de vivre ce rythme : j'avais besoin de ne plus être chaque jour l'étrangère de passage, le courant d'air répétant son itinéraire passé et futur, l'extra-terrestre sur son vélo !

Ce soir, après la prière, des tambours et des chants retentissent de l'autre côté de la rivière. Ce sont les femmes du village d'en face qui se préparent à la prochaine fête : les neuf jours. Ici aussi, l'excitation règne, et revenant des bureaux où je laisse l'ordinateur aux bons soins des grenouilles, geckos, mantes religieuses, verts luisants et fourmis géantes, je dérange une armée de petits fantômes rieurs, cachés sous leurs saris de fête.

Je vais me coucher avec quelques phrases de Sri Aurobindo : *Tout ce que la pensée me suggère, je puis le faire. Tout ce que la pensée révèle en moi, je puis le devenir. Telle devrait être l'inébranlable foi de l'homme en lui-même car Dieu habite en lui.*

Deuxième semaine à Anand Niketan Ashram |
1er-6 Octobre

Samedi 1er Octobre - Anand Niketan Ashram

En me réveillant ce matin, je pensais me retrouver dans une école déserte, abandonnée de tous sauf des punis en ce début de week-end. C'est le contraire. Les filles s'activent déjà dehors, elles tressent des guirlandes de fleurs, se parent de saris et se maquillent. Je suis descendue ce matin en treillis ne sachant pas que la journée était festive, je remonte me changer.

L'ashram reçoit plus d'une centaine de professeurs. Nous sommes encore avec Bhaïji au petit-déjeuner, dégusté depuis sa chambre, avec la vue sur le jardin qui s'éveille et les fleurs délicates d'hibiscus pourpre, lorsqu'un à un les enseignants viennent rendre hommage au sage homme : leurs mains touchent ses pieds

puis leur coeur et s'unissent en prière de gratitude, Namaste.

Après des remises de prix et des discours, tout le monde est reçu par un déjeuner pantagruélique qui déborde de la cuisine : beignets, crêpes, galettes. La cour se met à chatoyer de l'orangé des fleurs distribuées et des saris de fête que les femmes ont revêtus.

Certains professeurs parlant mieux anglais s'approchent de moi et me questionnent, voulant à la fois éprouver leur anglais et étancher leur curiosité. Voyant qu'ils n'auront pas assez d'une heure pour tout savoir, les uns et les autres m'invitent dans leurs écoles. J'accepte toute à la joie de découvrir les environs.

Dimanche 2 Octobre - Anand Niketan Ashram

Lorsque de bon matin je croise les filles qui s'en vont, le linge et la savonnette à la main vers la rivière toute proche, ni une ni deux, je les rejoins.

Douceur de ces heures de soleil passées auprès de l'eau : les plus grandes frappent le linge et m'enseignent leur technique de professionnelles, les plus petites plongent et font des galipettes dans la rivière. Plus tard, c'est la toilette tout habillée, elles glissent le savon sous leurs vêtements, immersion totale, ça y est le tour est joué, elles sont propres !

Au loin, des gamins noirs et nus bataillent dans les remous. Une femme au sari rouge se penche sur sa

lessive tandis que sa fille aux yeux rieurs fait le poisson. Des vaches sacrées viennent s'abreuver. Un vélo, à dos d'homme, effectue la traversée sans se mouiller. La vie s'écoule au rythme de cette eau. Tout paraît si beau et si simple qu'une grande langueur m'envahit. Je suis un gecko qui se dore au soleil, jusqu'à ce que la réalité me rattrape. « *Sister, Bhaïji room !* » Je me rends auprès du vieil homme pour travailler jusqu'au soir.

Lundi 3 Octobre - Anand Niketan Ashram

Cela fait deux semaines que je n'ai pas accédé à Internet, il me tarde aujourd'hui de trouver une connexion. Sarudai Bhaï m'offre une place sur son scooter pour traverser la campagne pendant une heure jusqu'à la ville la plus proche Bodeli. Quarante kilomètres à petite vitesse et quelques turbulences dues à la route pas toujours en bon état, pour découvrir la beauté des champs : bananes, maïs, riz, coton. Les arbres parfois recouvrent la voie d'une voûte fleurie : eucalyptus, manguier, acacia aux fleurs parfumées jaune safran, cocotiers, figuiers au tronc immense de lianes tressés. Les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards s'installent sur la route pour faire leurs devoirs, trier les maïs, faire un petit somme. La route est un ruban de vies !

Arrivés à destination, le serveur fonctionne mal, je peux lire mes mails mais ne peux y répondre. Je suis un peu déçue. Mais le retour, nez à l'air, me remet de bonne humeur et c'est toute guillerette que je rejoins Bhaïji. Lui aussi l'est car la fille de sa petite-fille vient de naître. Du coup, l'ambiance est à l'efficacité et deux lettres sont rédigées et tapées sur ordinateur jusqu'au soir.

Mardi 4, Mercredi 5 et Jeudi 6 Octobre - Anand Niketan Ashram

Somnolence matinale dans les cris chahuteurs des filles qui se lèvent beaucoup plus tôt que moi, puis à sept heures trente, j'ouvre les yeux tout à fait. Douche au seau d'eau fraîche, petite banane dégustée en douce pour les vitamines dont manque le menu ordinaire, et me voici prête pour la journée.

Dès que je retrouve mes soeurs, multiplication des sourires. Peu après, c'est le temps du petit-déjeuner partagé avec Bhaïji, au cours duquel je teste l'humeur et l'état de mon patron. Parfois nous travaillons ensemble, parfois je reprends mon travail d'inventaire à la bibliothèque. Et le soleil tourne.

Depuis Mardi, trône au milieu de la cour d'école une drôle de cabane faite de bambous et de toiles colorées. Elle cache une statue et des portraits de divinités hindoues : Rama qui après neuf jours est libéré d'un démon grâce à la courageuse déesse Dinga. C'est Narvatri ! Chaque soir à l'ashram comme au village de l'autre côté de la rivière, une musique bruyante et clinquante retentit dans les haut-parleurs nasillards. Les bougies s'allument devant Rama, des fleurs lui sont offertes et le tambour retentit d'un rythme implacable qui ne va cesser de huit heures à minuit. Sur cette lancinante rythmique, garçons, filles, enfants, adultes commencent une ronde, dansant selon un pas très cadencé, unanimement répété pendant des heures.

La vie comme elle va, à l'ashram | 7-16 Octobre 2005

Vendredi 7 Octobre - Aller-Retour à Bogalia - 13 km

Aujourd'hui la grande bouffée d'air que je m'accorde est bienvenue ! Les professeurs rencontrés Samedi dernier m'ont invité à visiter leurs écoles : l'une à Mundamor à trois kilomètres et l'autre à Bogalia, cinq kilomètres. L'occasion de dégourdir les roues de mon vélo, un vrai bonheur ! J'avais oublié la plus grande qualité de Pégazou, celle d'être silencieux et de s'approcher sans un bruit, au plus près du paysage, qui vit. La nature ici est vraiment accueillante. Tout est à sa place, dans une harmonie de couleurs, un équilibre des volumes, une lumière qui cisèle chaque événement : un manguier particulièrement robuste, un enfant qui se balance au pied d'un arbre sur un tissage de vieux pneus, un bébé caché dans son hamac de fortune tendu entre

deux piquets, un ballot de foin énorme posé sur une minuscule bicyclette. Je suis heureuse !

Arrivée devant le porche de l'école je trouve une myriade d'enfants surexcités par ma présence et au milieu, un pauvre professeur ne parlant pas un mot d'anglais tout désemparé devant cette énergumène bicycletteuse ! Il est onze heures, l'heure de la prière. Petites lampes à huile et fleurs déposées devant le portrait encadré de Saraswati, déesse de la connaissance, et les enfants, garçons d'un côté et filles de l'autre, en rangs croissants bien ordonnés, se lancent à tue-tête dans un chant interminable. La puissance des décibels est impressionnante ! Certaines petites bouilles sont défigurées par la force qu'elles mettent dans leurs voix : sourcils froncés, rides sur le front et bouches grandes ouvertes !

Après vingt minutes de cet air vibrant, le président des élèves, un petit môme aux airs importants et aux pieds nus, entame un questionnaire général auquel répond l'un ou l'autre debout, les mains croisées. Ils me posent tour à tour des questions. Puis, les professeurs m'entraînent dans leur bureau : minuscule pièce où trône une table d'écolier derrière laquelle s'installe le directeur, très fier de ma venue et peut-être même ému. Ils veulent tout me montrer : le contenu de leurs cours, les salles de classe, les photos de fêtes précédentes... J'apprécie leur sollicitude, basée je le sens, sur un grand amour de leur métier. Et toutes ces petites têtes brunes aux grands yeux

dévorés de curiosité me prouvent par leur éveil l'accomplissement de ce travail.

La comparaison avec la deuxième école visitée me montrera encore davantage le chemin parcouru. J'arrive à Bogalia vers treize heures et trouve les trois professeurs paressant au centre ombré de la cour, tandis que les enfants s'ébattent ça et là. On rassemble les élèves en criant, et ces petits ne savent que me dire.

Après les heures de grosse chaleur, Mina me propose d'aller visiter le village. Alors que j'accepte, elle m'avoue n'y avoir jamais mis les pieds. Elle est pleine d'énergie et de bonne volonté, mais n'a pas reçu les outils pour guider tous ces enfants. Les jeunes professeurs envoyés par le gouvernement dans les provinces les moins demandées, passent cinq ans dans ces villages *adivasis*, qui sont bien loin de la réalité des grandes villes d'où ils viennent pour la plupart.

Les vaches au port altier de déesses, aux longues cornes parfaites, sont partout dans le village. Elles sont attachées à de courts piquets devant les maisons ou parfois dedans, occupant les premières pièces et chauffant celles de derrière où habitent les familles. M'invitant chez l'une d'elles, je découvre les balancelles qui servent de chaise et de lit, les berceaux balançoires magnifiquement décorés, l'armoire unique recelant la richesse du propriétaire, et le grenier à grains en torchis entièrement fermé pour une conservation parfaite, dans lequel on perce un trou lorsque les réserves sont vides.

L'heure est à l'épluchage de maïs au pied des portes et chacun nous reçoit d'un grand sourire, le plus souvent édenté !

Samedi 8, Dimanche 9, Lundi 10 et Mardi 11 Octobre – Boroda

Pas vraiment maîtresse de mon emploi du temps, me voici ce week-end embarquée avec Bhaïji vers Boroda. J'arrive un peu bousculée et déboussolée dans la famille de Nagendra, pour fêter sa petite fille nouvellement née. Quelle différence avec ma jungle à laquelle je m'adaptais : confort, hygiène, télévision allumée, portables aux incessantes et fantaisistes sonneries, et ces gens sans le sourire spontané auquel j'étais habituée, et ces femmes presque obèses. Difficile de nouer le contact avec ce monde-là. Je m'attendais à ce que leurs vies ressemblent à celle de leur aïeul, mais au fond, pourquoi auraient-ils ce devoir-là ? Bhaïji devient ici le grand-père grincheux qu'on laisse somnoler devant la télévision. Celle-ci nous envoie des images du tremblement de terre assassin qui s'est déroulé hier au Kashmir.

À l'occasion de ces quatre jours, j'aurais des petits instants de magie volée : le massage énergique du nourrisson dans les mains expertes d'une vieille indienne noire et ridée, la mise en lange du poupon, véritable petite saucisse ligotée dans un châle, le rituel quotidien de la grand-mère devant l'autel sacré familial ou la

fabrication des *chapatis* par toutes ces femmes rassemblées, accroupies sur le sol de la cuisine.

Mardi, je retrouve avec plaisir les miens à l'ashram. C'est le dernier soir de Narvatri, aussi la cérémonie est-elle particulière. Bhaïji y assistent, tandis que Dal Pat Bhaï et sa famille font tourner le feu sacré au son d'une longue et lancinante mélopée. Un prêtre aux habits orange et à la mine illuminée, bénit cette assemblée dans la fumée âcre et blanche que produisent les noix de coco fumantes. Rama est victorieux ! Ce qui nous vaut à tous un don en nourriture venant des dieux : chacun tend ses deux mains et nous recevons dans la joie des sucres, de la poudre de cocos et autres friandises qui nous occupent tant les paumes que nous ne pouvons en réclamer davantage ! Le prêtre nous remet ensuite un cordon rouge qui protége de tout et apporte le reste. La lumière, la ferveur, la fumée, les rires, les chants, les tambours... L'ambiance féerique m'envahit. Vient ensuite le temps de la danse au rythme immuable.

Mercredi 12 Octobre – Anand Niketan Ashram

Le lendemain, on emmène les offrandes depuis le centre de la fête vers la rivière, en procession derrière Rangeeta la vestale qui porte sur sa tête les dons enfermés dans un pot de terre. Le soleil se couche dans le prolongement du fleuve lorsque les fleurs sont abandonnées au courant. Tout le monde se jette à l'eau. Moment d'euphorie où chacun s'arrose à égalité. Superbes images qui ressemblent à des rites païens !

Nous nous retrouvons au soir, comme chaque soir, pour la prière commune.

La nuit arrive et les préoccupations de la journée rejoignent la lente progression du disque empourpré vers l'horizon. Insensiblement la lumière du jour s'éteint et les visages indiens se confondent dans l'obscurité. Seule la lune connaît désormais les secrets de l'ombre. Les petites silhouettes se retrouvent l'une après l'autre sur les grands tapis étendus dans la cour, comme mues par un appel silencieux. On se déchausse et on s'assied en lotus. Peu à peu, chacun trouve sa place par terre et le silence se fait dans la nuit commune.

Seul le large fauteuil de Bhaïji se meut d'un mouvement de calme balancier, aidé d'une petite fille brune aux yeux et au sourire qui brillent dans le noir. Le grand frère, vêtu de blanc et assis au milieu de cousins orange, lance alors un « Om » repris par l'assemblée. Grande respiration partagée, qui dénoue dans un souffle

les tensions et les soucis de ce jour. Silence. Puis les enfants entament la longue prière mélodieuse qui parle de fraternité, de paix et d'amour.

Son nasillard, harmonies douces et périlleuses, puissance du volume des petites voix, j'entends l'Inde. Autour de moi, tous ces petits visages de frères et de soeurs m'apportent l'apaisement du soir.

Lorsque le choeur se tait, c'est pour laisser deux jolies voix cristallines se percher tout là-haut, près de la lune. Parfois, c'est pour laisser un professeur rapporter un événement de l'ashram, parfois c'est pour écouter la diction hésitante d'un jeune élève qui explique le calendrier indien et hindou, parfois aussi c'est pour entendre Bhaïji nous enseigner des bribes de la vie de Gandhi. Alors la nuit qui a maintenant déployé totalement son manteau peut camoufler les malices des uns, les rires des autres, les chamailleries des petits, mais elle a bien du mal à contenir l'effarouchement de tous lorsqu'un *decko,* un crapaud, veut se joindre à la communauté.

Le temps de prière s'est écoulé, il n'a duré que quelques minutes mais chaque soir il me ressource avant le noir.

Dimanche 16 Octobre – Anand Niketan Ashram
Le jardin de Bhaïji

C'est un petit matin de douceur pâle, c'est une soirée lourde de chaleur et de dorés, c'est une nuit où souffle, énigmatique, le chant des crapauds. Les acteurs

sont immobiles, le décor est immuable, mais la pièce est chaque fois renouvelée.

Spectacle inlassable de la vie d'un jardin indien devant les yeux alertes d'un vieil homme cloué dans son fauteuil : le monde est cet enclos, et l'éternité ce temps de fourmi qui emporte sa comparse sur le dos.

Le rayon tiède du matin vient d'abord réveiller le manguier et ses larges feuilles luisantes, puis il chatouille les parfums de ces belles fleurs blanches torsadées. Baptisons pour un herbier imaginaire, cet arbuste élégant *Nacrea spiraleum*, lui qui se voit parfois escalader par des petites furies qui recherchent la fleur précieuse pour les guirlandes et les offrandes aux dieux. À ses côtés, la majestueux *Tropicana pseudoaceris* au tronc lisse et verdâtre qui capte la lumière changeante le long de ses veines qui plongent dans le sol. Sa canopée aux feuilles découpées couvre l'espace d'une ombre légère. C'est à ses pieds que souvent les deux chats gris viennent se frotter et réclamer la pitance du maître clément.

À l'opposé, deux silhouettes longilignes, les *Filifilus perruchifolia*, dont le feuillage vire du jaune à l'orange puis au vert, comme une multitude de plumes d'oiseaux. De cet étrange arbre, on s'attend en le secouant à voir s'échapper un vol de perruches assoupies, mais on ne fait trembler que sa frêle carcasse. Celle-ci souffre d'ailleurs des tours que lui jouent les enfants. Les petites filles aux robes en guenilles et aux pieds nus, sautillent dans l'herbe, attirées par la naïveté des lieux tels des

chatons bienheureux. Mais jamais elles n'approchent de trop près les volets bleus qui ouvrent sur la chambre de Bhaïji, ni l'allée pavée qui y mène, toujours ponctuée des sandales que les visiteurs y laissent avant d'entrer. Leurs babillements seuls enchantent l'espace.

Pleine lune et Open Court | 17-23 Octobre 2005

Lundi 17 Octobre – Anand Niketan Ashram

Quelque chose de spécial aujourd'hui parfume les heures, une insensible brise de surréalisme : le moineau se cogne et se re-cogne au miroir du couloir désespérant de ne pouvoir embrasser son semblable, une mini mante religieuse pas plus grande qu'un ongle secoue sa tête en triangle m'intimant un non catégorique, un huluberlu au crâne chauve, à la dent unique, au *dhoti* d'un blanc douteux et à la canne de bambou, vient clamer auprès de Bhaïji son mécontentement, les enfants courent dans tous les sens, et même moi, mon humeur oscille suivant les heures.

Seul le lait sait ce qu'il doit faire, là, en cuisine, dans sa baratte de bois. Brassé par un batteur de taille hors norme, manoeuvré par deux garçons qui tirent chacun à leur tour sur une corde, le lait fait son beurre !

Ce n'est qu'en fin de journée que nous aurons l'explication... Alors que chacun rejoint le temps de prière, la lune se lève au-dessus de nos têtes : parfait cercle de blancheur opaline qui renvoie sur tous une lueur froide et mystérieuse. Nuit de pleine lune, et celle-ci est importante car elle marque le passage de deux saisons : celle de la mousson à celle de l'hiver.

Pour fêter ça, le tambour résonne déjà au loin, il ne s'arrêtera que tard dans la nuit. À l'ashram, un autre tambour lui fait écho, et voici que les silhouettes petites et grandes se mettent à danser d'exubérante joie sans motif, et les jeunes garçons lancent dans l'air frais des cris stridents. Explosion naturelle de ce que nous avons de plus primitif au fond de nos veines ! Plus tard, vers onze heures, les petites têtes brunes se retrouvent pour partager le *pawla* : dessert sucré de riz noyé dans du lait. Du blanc laiteux dans les gamelles, du blanc gluant sur les doigts, et du blanc lumineux pour éclairer la scène partagée...

Mardi 18 Octobre – Anand Niketan Ashram

Aujourd'hui se tient le tribunal des tribus, *Lokadalat* ou Open Court, une pratique mise en place par Bhaïji depuis les débuts de l'ashram pour dénoncer les injustices et l'exploitation des populations *adivasi*, mais aussi pour lutter contre les flamboiements de violence entre villages. Le principe est simple : recourir le plus souvent possible au dialogue pacifié, au juste

compromis et à l'implication de la Communauté. Une fois par mois, le jour qui suit la pleine lune, seul calendrier connu de tous les paysans, dans la cour de l'ashram sont dépliés les tapis et la petite table bleue est de sortie.

Plusieurs chefs de village sont présents, ce qui donne une extraordinaire galerie de personnages : vieux pirate au turban rouge noué majestueusement sur la tête et aux lourdes boucles d'argent pendant à ses deux oreilles, hilarant Jacques Brel indien aux dents de cheval et au regard plein d'humanité souligné par deux scarifications de part et d'autre de ses tempes, inconcevable silhouette d'un aïeul drapé dans un effilochement de *dhoti* blanc d'où s'échappent deux maigrelettes jambes qui s'installent avec souplesse en tailleur sur le sol. Tous ont la large trace rouge au milieu du front.

Chacun s'est installé par terre, les deux protagonistes légèrement en avant, et Dal Pat Bhaï en médiateur ouvre la séance. Devant nous, deux jeunes gens mariés depuis trois ans, la femme est rentrée chez ses parents avec son enfant d'un an car elle ne supportait pas sa belle-mère. Entre deux explications lancées avec un air farouche de jeune biche aux abois, sous le voile de son sari qui lui couvre presque le visage, elle donne le sein à son enfant. Son mari, tout jeune adulte à l'air perdu et buté, demande le divorce. Après d'âpres discussions, menées notamment par un jury de quatre personnes

représentant les deux familles, il accepte que sa femme revienne, et la réussite du *Lokadalat* se fête par le partage d'un plat de sucre brun. Dal Pat Bhaï rédige sur sa petite table le contenu du procès, reçoit la signature de l'un et l'empreinte de l'autre, illettrée.

L'histoire suivante implique aussi un tout jeune couple dont la fille a toujours refusé d'aller vivre chez son mari et ses beaux-parents. Pas de vie commune, pas d'enfants, le divorce est déclaré et le passage à l'Open Court leur permet de ne pas avoir de frais d'avocat ni de délais d'attente. L'ashram transmet en effet les dossiers à la justice du Gujarat qui reconnaît les décisions du *Lokadalat* et les applique.

En écho, ces quatre phrases d'Eluard trouvées ce soir : *C'est la douce loi des hommes, De changer l'eau en lumière, Le rêve en réalité, Et les ennemis en frères.*

Mercredi 19, Jeudi 20 et Vendredi 21 Octobre – Anand Niketan Ashram

Cette semaine, l'ashram reçoit de nombreuses visites qui résument les multiples activités de l'ashram : Mercredi, un berger troubadour, Jeudi un ministre de Delhi et Vendredi un Saint homme.

Le premier vient du Kutch, région pauvre à l'Ouest du Gujarat couverte de marais qui s'inondent six mois par an faisant de ses paysans des migrateurs. Cet oiseau-là est un barbu à la moustache noire qui se

termine en boucles retroussées, il porte une longue tunique bleu vif, brodée des jolis motifs de là-bas. Aux chevilles des grelots qu'il fait sonner en même temps que sa voix rapportant les nouvelles du pays, les bienfaits de Gandhi et sollicitant ceux de Bhaïji. Le deuxième est en campagne électorale, et traversant la rivière dans un convoi bruyant de jeeps insubmersibles, il vient demander la bénédiction du Grand Frère. Le dernier fait une halte à l'ashram le temps d'enseigner sa foi aux enfants rassemblés devant lui. Bonhomme jovial et joufflu, tout de blanc vêtu à l'exception d'une large écharpe noire, sur le front un point rouge et deux traits orange, le personnage a un sourire généreux éclairé par ses yeux. On s'incline, on touche ses pieds, ses genoux, on joint les mains en prière et on murmure « *Yessi Krishna.* »

Yessi Krishna, petites soeurs | 24-29 Octobre 2005

Cette semaine est celle des départs : celui des enfants pour les vacances de *Diwali* (Nouvel An) Jeudi, les *teachers* le lendemain et moi Samedi. Je cherche à capter le plus intensément possible ces derniers instants. Un voyage c'est plus de rencontres, mais aussi plus de séparations !

Les petits matins se font plus frais et le seau d'eau de la douche me rappelle ce que signifie « froid. » Il fait encore en moyenne trente-cinq degrés en mi-journée, une vraie chance, mais j'aimerais bien que la température baisse un peu pour les journées vélos de la semaine prochaine.

Profiter de chaque instant cela signifie aussi finaliser mon travail à la bibliothèque, multiplier les instants avec Bhaïji pour enregistrer le maximum de ses anecdotes, continuer jusqu'au dernier jour la rédaction de

sa correspondance urgente en anglais, mais surtout passer le maximum des heures avec les personnes qui m'entourent depuis un mois : Joti, Nouri, Bagubhai, Kinu, Terma, Maharadj, Reeka, Rangeeta, Sonal, Patchli, Kantaben, Sendubhai...

Et puis arrive Jeudi, les enfants plient bagages. Ils ont chacun une mallette de fer blanc, seul accessoire qui orne leur dortoir. C'est l'occasion de rencontrer leurs parents. Là encore, défilent des personnages hauts en couleur, dignes des romans de pirateries et de profondes forêts : les pères portent des vestes à épaulettes plus ou moins usées sur un *dhoti* écru, et sur la tête des turbans noués de façon majestueuse. Aux oreilles des anneaux lourds qui leur donnent des allures de seigneurs tribaux. Les mères portent le vêtement *adivasi* : brassière du *sari* sur une jupe et un voile accroché au dos, multiples bijoux au nez, aux oreilles et au cou. Pour la plupart, elles se cachent le visage derrière leur voile. Elles m'adoptent immédiatement et m'invitent dans leur village pour les vacances prochaines ! Multitude de sourires, de mimiques et de rires échangés qui pallient le manque de mots communs. Pour cette journée importante, Nouri m'a habillé en *sari*, ainsi suis-je une indienne blanche. Couleur de peau qu'elles admirent toutes tandis que moi, je leur envie ce mordoré, ce miel, ce brun de leur chair.

La journée file et je passe le début de la soirée avec Bhaïji qui par quelques mots touchants me remercie chaleureusement de ma présence, ma patience, ma bonne

humeur et de mon travail. J'ai eu moi aussi grand plaisir à le rencontrer, à l'écouter et partager ces journées, vécues comme un membre de la famille à part entière.

La fin de la soirée me fait vivre une Inde mystique et magique. Nouri m'emmène chez ses amis du Rajasthan. Dans une petite cabane à la lumière tremblante, une femme très belle prépare le thé à même le sol, son mari récite des prières à Hanuman, dieu singe qui trône dans un placard enfumé au milieu de multiples offrandes et divinités. Ses yeux sont dilatés, son sourire hilare et son visage est parcouru de spasmes lorsqu'il s'approche de son dieu. Sous l'emprise de quelques drogues sans doute, il prie et nous bénit pendant plusieurs minutes.

Je laisse le parfum d'encens s'échapper dans la nuit pour retrouver une dernière fois la chambre qui m'a accueillie durant ces cinq semaines.

Samedi 29 Octobre – d'Anand Niketan Ashram à Boroda, puis Bombay

Comme au jour de mon arrivée, le petit matin est pâle, la rivière nous embrume de silence. Après avoir empaqueté mes maigres bagages et distribué le surplus, je retrouve Bhaïji pour partager un dernier petit-déjeuner. Gestes quotidiens qui ont une autre tonalité car ce sont les derniers... Je suis émue.

Les travailleurs se sont rassemblés dans la cour pour me faire leurs adieux. Avec chaleur je les remercie et derrière mes sourires trop larges perce la tristesse de les quitter. Ils sont tous là dans le petit jour blanc qui illumine l'ashram, chantant et souriant, et je pars embarquant Pégazou jusqu'à la station de bus.

Ici Bombay ! | 30 Octobre - 4 Novembre 2005
Nouvelles aventures à deux cousines

Dimanche 30 octobre – Bombay

Train de nuit jusqu'à Bombay, j'y suis vers six heures du matin dans le noir et le froid. Je m'installe dans une salle de la gare, à l'étage réservé aux femmes, attendant mon vélo qui a voyagé dans le train suivant. Attendant aussi inconsciemment Yvette, hollandaise, qui débarque trois heures après dans le hall de la gare avec des sacoches de cycliste. Quelques secondes plus tard je fais la connaissance de son vélo, un vrai look de professionnel. À côté, j'ai l'air d'une promeneuse avec mes deux petits sacs de toile et mon vélo de ville, mais finalement c'est plus simple que tout son attirail. Le temps d'un café nous fait faire connaissance et nous décidons de continuer le séjour à Bombay ensemble.

Lundi 31 Octobre – Bombay

Nous quittons ce matin la famille indienne qui nous a accueillies pour nous diriger vers le quartier voisin de Colaba. Quelques kilomètres et soudain mon pneu crève sur la chaussée indienne encombrée de tout ce qu'on peut imaginer. En deux temps, trois mouvements, Pégazou se retrouve la tête en bas, la roue en l'air, la chambre changée... On repart. Tout me semble facile, la conduite malgré le trafic et la sympathie encombrante des cyclistes indiens, la découverte d'un petit hôtel pas cher avec chambre pleine de charme. La ville nous adopte. Yvette qui a vécu des histoires pas très drôles depuis la Syrie et le début de l'Inde, reprend plaisir au vélo et à l'Inde. À deux doigts de décrocher, elle repart dès demain vers sa destination le Sri Lanka.

Déambulation dans les rues encombrées : des fruits, des poudres de couleurs, des guirlandes d'oeillets orange composées dans la rue, des stands de pétards aux grappes d'enfants excités, des *kolams* dessinés à la craie sur le seuil des maisons. Des fruits secs avec toutes sortes de noix que l'on ne connaît pas et que l'on grignote, un jus de canne que l'on sirote, des châtaignes d'eau que l'on teste. Nous goûtons à Bombay avec nos sens !

Le soir arrive et nous retrouvons des amis suisses dont deux filles qui pédalent depuis huit mois. Échanges d'anecdotes en français sur une terrasse d'un restaurant. Vue sur la mer où les paquebots scintillent et dans la nuit

les feux d'artifice qui jaillissent de tous les quartiers de la ville.

Mardi 1er Novembre – Bombay

Nuit à moustiques, réveil aux corneilles et matinée dans le taxi en direction de l'aéroport. Nous avons eu des difficultés à communiquer récemment avec Célia et je ne suis pas sûre d'avoir toutes les informations pour la retrouver. Je ne sais pas non plus si elle a trouvé un vélo et s'il est dans l'avion...

Après de longues heures d'attente, c'est derrière un immense carton Décathlon que la frimousse dorée de Célia apparaît ! Les yeux écarquillés, Célia atterrit peu à peu et apporte avec elle un souffle d'air tout frais dans mon équipée.

En quelques heures, tout va très vite : c'est la résurrection du destrier tout novice et pas encore baptisé, c'est la perte de repères dans les ruelles du quartier pauvre des pêcheurs, c'est l'ambiance festive de *Diwali* qui éclaire la nuit et accueille avec bruits et joyeusetés la petite parisienne !

La terrasse d'hier soir nous retrouve en fin de journée autour de la carte étalée et de la mise au point de la chevauchée. Cinq semaines à deux pour traverser le Rajasthan, puis j'enchaîne sur Agra et Bénarès, tandis qu'elle s'en retournera vers la vie « normale. » Au moment de récupérer les clés à la réception, nous voici interpellées par un rabatteur de *Bollywood,* industrie florissante des films à succès indiens. Figurantes demain

pour une de ces sagas pleines de suspens, de mélodie et de fin heureuse ? C'est d'accord !

Mercredi 2 Novembre – Bollywood

Nous voici stars pour la journée. Pour le modique cachet de cinq cent roupies, nous allons découvrir cet univers de mélodrames à paillettes, de décors de toc et de chorégraphies légendaires.

Embarquées dès huit heures par un taxi de la production, nous traversons par le pouvoir du klaxon le centre occidentalisé de Bombay aux bâtiments victoriens enfouis dans la végétation tropicale, puis les quartiers des bidonvilles faits de briques, de plastiques et de poubelles. Le contraste entre les deux visages de la ville est fort et brutal. Difficile de comprendre ce monde d'opposés et de se positionner soi-même : occidentale ? touriste ? en route pour une journée de futilité? ou vers la découverte de l'Inde ? Une petite brunette à la robe rose de princesse s'avance au milieu de la misère et de la saleté : parfaite synthèse de ce que le pays nous offre à voir.

Puis après avoir franchi un portail bien gardé, nous pénétrons dans une immense friche qui recèle des décors de *Bollywood*. Énergiquement dirigées par l'équipe, avec le reste d'occidentaux cueillis dans les hôtels ce matin, nous voici costumées et maquillées, prêtes à attendre de longues heures.

Nous quittons le parc dans la nuit où se tournent encore des scènes de cinéma : fausse fête de *Narvatri* aux drapeaux multicolores, simulacre d'un campement aux

lueurs tremblantes. Nous franchissons le miroir dans l'autre sens : nous sommes maintenant dans la réalité !

Retour tardif vers le centre avec dans la nuit une nuée de méduses rouges qui se balancent doucement aux balcons de béton, des lucioles éphémères qui pétillent dans le ciel, essaimées dans toute l'agglomération et, sans arrêt, des explosions pétaradantes en mitraillettes qui font de ce *Diwali* une vraie guerre civile !

Vendredi 4 Novembre – de Bombay à Ahmenabad

Je pose d'abord quatre kilos sur le dos d'un pigeon voyageur qui relie Bombay à Paris en moins de quatre jours mais en plus de deux mille roupies. La légèreté n'a pas de prix !

Nous retrouvons un jeune couple de français dans le train qui rejoint Udaipur. Les heures coulent agréablement au début du trajet, mais bien vite la fatigue du transport se fait sentir. C'est plus difficilement alors que nous supportons les cris des vendeurs, les turbulences des enfants, la saleté qui pousse les Indiens à jeter tout ce qui traîne par la fenêtre.

Dix heures nous voient déambuler dans les couloirs de la gare d'Ahmenabad un peu hagardes. Un banc entre deux indiens suffit à notre pique-nique de *puri* et de *dhal*, et nous reprenons le rail pour une nuit de secousses. Nous partageons quelques mots d'anglais avec la famille qui dort à nos côtés, la petite fille aux yeux

verts et un bébé rond comme un bonze. L'air frais de la nuit souffle peu à peu sur nos sommeils.

D'Udaipur à Jodhpur | 5-13 Novembre 2005

Samedi 5 Novembre – d'Ahmenabad à Udaipur

Ce matin dans l'aube ferroviaire, défilent derrière les fenêtres de grosses collines aux allures de montagnes, un sol plus sec, des haies de cactus, des murets de pierre et des routes qui escaladent le paysage... Mines déconfites des futures cyclistes ! Je croyais que l'Inde était une vaste plaine depuis la mer jusqu'aux contreforts de l'Himalaya et voilà des cailloux semés sur notre chemin !

Autres mines déçues lorsque nous apprenons que nos compagnons d'aluminium n'ont pas suivi. Retrouvailles repoussées au lendemain, c'est donc en rickshaw que nous débouchons dans la petite ville d'Udaipur : dédale tortueux dans lequel on croise des parapluies noirs protégeant les vendeurs de rue, une vache aux cornes rouges et l'arrière train d'un pachyderme urbain. Ici aussi les klaxons résonnent dans les ruelles et le peu de calme trouvé se concentre sur les rives du lac Pichola. Vaste miroir créé pour le palais du maharadja. À

ses rives fourmillent les *ghâts*, ces escaliers qui plongent dans l'eau. Ce sont des temples blancs aux drapeaux oranges d'où les couronnes de fleurs flottent en offrande, d'où les bougies scintillent à la nuit tombée, ce sont aussi des lieux de lessive collective où résonnent sans cesse les battoirs qui frappent le linge toute la journée.

Autour d'un thé au lait, nous passons la matinée dans l'échoppe de Sani, artiste peintre, puis l'après-midi s'étire dans un petit restaurant perché sur les toits de la ville. Vue sur les maisons blanches qui montent en hauteur grâce à des escaliers de fer périlleux. Vue sur les horizons montagneux qui n'en finissent pas de bleuir devant nos yeux et nos mollets effrayés, vue sur les temples et palais blancs qui siégent sur les cimes des reliefs comme autant de sommets enneigés. Le temps s'étire.

Dimanche 6 Novembre – Udaipur

La nuit a débuté dans les prières hindoues et elle se termine à six heures par celles des musulmans. Polyphonies spirituelles qui ne laissent que peu d'espace en silence... La journée se lève sur notre petit-déjeuner dans l'air frais. À nos pieds, le lac plein de blanc brumeux. En mémoire nous vient la photographie aperçue la veille : celle du lac asséché par les trois années sans mousson qui viennent d'être vécues. C'était une vaste pelouse en décaissé sur laquelle se plantaient les fondations des maisons, impressionnant !

Nous retrouvons à dix heures nos vélos et programmons aussitôt une excursion vers un réservoir non loin de la ville. La grosse route encombrée nous laisse entrevoir l'agressivité des rickshaws et le danger des camions, mais surtout l'incessante cacophonie d'une route indienne : puis nous bifurquons dans un petit chemin et la douceur revient ! Les *Namaste* aux lèvres pleins de sourires, les femmes colorées, une compagnie de singes qui traversent sans crier gare, les petits accrochés au ventre de leurs mères, des statuettes rituelles : Hanuman orange ou cette pierre plantée ornée de deux personnages à la frange rouge. Nous sommes à la campagne, au calme. Mais c'est un cul-de-sac et lorsque nous repartons dans l'autre sens, une branche d'acacia aux longues épines se faufile sous les roues du vélo de Célia et c'est la première crevaison ! Retour moins glorieux en rickshaw jusqu'au stand réparation à la *guest house*.

Lundi 7 Novembre – d'Udaipur à Mavli - 47 km

Première journée de vélo en tandem de cousines. Première approche de la route indienne qui se ponctue naturellement de grands saluts, de longs klaxons et de sourires éberlués. Nous somme l'attraction de cette grande route qui ondule doucement. Quelques descentes nous font doubler dans l'ivresse du vent les motos locales tandis qu'à la montée suivante, les mollets se durcissent et sont vite dépassés par les mêmes moteurs rieurs.

Puis nous quittons la voie majeure, pour découvrir sur une terre aride colonisée par quelques eucalyptus et bougainvillées, le village de Mavli. Village rue qui s'étire le long de l'axe routier, qu'on a du mal au départ à identifier. C'est pourtant notre étape du soir. Pas de choix pour notre logis, ce sera cette g*uest house* installée dans un lycée d'informatique. La chambre est spartiate : trois lits en fer avec des paillasses crasseuses, que nous agrémentons rapidement d'une large moustiquaire où nous réfugier. Radeau posé au milieu de la chambre.

La ville est si petite que chacun sait déjà que deux blanches viennent d'arriver à vélo. Elle est si triste aussi que nous écourtons notre promenade pour retrouver le lycée et ses ordinateurs où nous commençons à rédiger nos jours.

Mardi 8 Novembre – de Mavli à Nathwara – 52 km

L'étape doit être courte aujourd'hui mais l'imprécision de la carte et la multiplication des routes, nous fait prolonger la journée. Départ dans le frais dans un paysage qui se réveille : lac apaisé, multiples écoliers en uniformes qui se pressent vers l'école, nattes des petites filles attachées par des rubans rouges, les enfants fesses à l'air s'amusent près des points d'eau et toujours marchent les femmes en *sari* orange vif, rose fuchsia, vert tendre.

Kankroli est le nom du village où nous voulons atterrir, mais nous avons beau tourner et retourner : nous ne l'atteignons pas ce soir. Cela ne nous empêche pas de découvrir des petits chemins sinueux cloisonnés par des acacias et des cactus qui traversent des hameaux perdus. Le soleil joue avec nous, nous pédalons heureuses ! Pause de fruits à l'ombre d'un fossé puis la cadence reprend. Les gens nous renseignent car la carte ne nous apprend plus rien, et ce n'est pas rare que le grand rire d'un vieux résonne à notre passage.

Au bout de cinquante-deux kilomètres c'est Nathwara qui pointe son nez. Il est midi, l'heure de déjeuner et de s'arrêter ici. Comme hier, le corps et la tête donnent beaucoup le matin, et fatiguée je dors quelques heures, espérant faire cesser mon mal de tête et de sinus. Ce n'est qu'à l'approche du soir que nous partons fureter vers le temple qui occupe le centre du village. Grand complexe blanc que nous abordons par de minuscules ruelles débordant de foule et de marchands du temple, nous franchissons le portail délestées de nos sacs et chaussures. La pression de la foule est impressionnante, nous nous laissons guider par le flux des pèlerins jusqu'à une grande porte d'argent fermée. Lorsqu'elle s'ouvre quelques minutes plus tard, la file des hommes s'engouffre précipitamment, les retardataires courant à leur suite. Les femmes viennent après et c'est la même cohue pour pénétrer à l'intérieur du temple. C'est l'heure du coucher de Krishna. La statue noire est habillée pour

la nuit et comme pour un souverain, le peuple assiste à cette cérémonie. Les hommes psalmodient leur prière, certaines femmes sont en transe. L'excitation est à son paroxysme dans cette petite pièce comble. Une adolescente indienne Zinn nous prend sous son aile et nous montre un à un les gestes et les différentes statues qu'il faut visiter : un panneau d'argent sur lequel on frotte sa tête, des marches qu'il faut toucher avec les mains, des petites bougies à allumer sur une grande structure, des colliers de bois à demander aux prêtres… Chaque rite participe au fourmillement de ce lieu sacré. Nous laissons le bruissement du temple derrière nous pour remonter au calme sur le haut de la colline où nous avons notre hôtel.

Mercredi 9 Novembre – de Nathwara à Kankroli – 19 km

Puisque Kankroli n'a pas été atteint hier c'est aujourd'hui que nous nous y attaquons. La victoire est facile : une grande route bien indiquée sur une vingtaine de kilomètres. Sur cette grande route très fréquentée, camions, vaches et motos cohabitent, et nous encouragent à pédaler de plus belle. À l'entrée de Kankroli, tandis que nous essayons de voler la jolie image d'une femme en *sari* rose sous un bougainvillée exubérant, cette dernière, insiste pour que nous prenions en photo une de ses filles. Partout nous avons cet accueil inattendu : des gens qui nous prient de les prendre en photo. Nous sommes ravies

et grâce à l'écran numérique nous pouvons leur montrer leur portrait, ce qui les enthousiasme !

De cyclistes nous devenons piétonnes, et le point de vue change. Les vélos n'auraient eu qu'un aperçu de la grande voie commerçante tandis que nos pas plus délicats peuvent se perdre dans les coulisses du paysage.

Après avoir crapahuté jusqu'au barrage joliment travaillé qui retient le lac de Rajsamand, nous découvrons à son verso des *ghâts* ponctués de petits temples de facture mongole. Les marches forment des motifs sobres et puissants de noir et de blancheurs. Elles reçoivent la vie des usagers du lieu : femmes qui activent leurs battoirs au lourd écho sur le linge, jeunes et gamins qui jouent. Avec cette jeunesse exubérante, d'autant plus excitée par la présence de deux étrangères, nous ne pouvons capter le calme du lac.

Nous repartons donc vers le centre de la ville, pour rendre visite à Krishna en son temple. Là encore, nous avons la chance d'assister au coucher du dieu. Se précipitant dans la pièce de vie de Krishna soigneusement décorée, nous nous asseyons avec les femmes qui psalmodient leur prière au rythme de petites cymbales et de la voix chantante d'un moine. Devant nos yeux, se tient un

cortège de petites statuettes sur roulettes, et au fond dans l'axe de la lourde porte d'argent ciselé, la statuette noire de Krishna. Au
bout de quelques minutes, ce n'est plus l'heure et les moines tirent le rideau de la scène, décrétant la fin de cette dévotion. Nous continuons par les appartements des moines qui sentent le beurre rance. Puis un étroit couloir nous amène en plongée sur le lac. L'endroit est paisible, et les petites bougies que nous laissons dériver sur des feuilles de bananier dessinent des sillons de sérénité sur la fin de cette journée.

Jeudi 10 Novembre – de Kankroli à Narlai - 67 km

Le réveil est tôt, très tôt car nous voulons profiter de la fraîcheur du petit jour pour avancer et nous avons une longue étape aujourd'hui avec la traversée des fameuses montagnes Aravalli que nous repoussons depuis que nous les avons aperçues à Udaipur ! Les gens que l'on croise sont emmitouflés dans des châles épais, les oreilles sous l'écharpe et parfois même un bonnet sur la tête. Nous, après quelques tours de roue, nous enlevons déjà la polaire !

Des nappes de brume se reposent encore sur les terres assoupies, et nous roulons dans le petit matin. Au fil de la route, des femmes et des enfants qui portent sur leur tête de lourds ballots de foin qui leur cachent le visage, nous progressons sur une route plus sinueuse qui

monte. Le rythme est plus lent que la veille, mais c'est appréciable car l'horizon est sans cesse différent, et je n'ai pas assez de tous mes yeux pour goûter ce que je vois !

La bifurcation placée à vingt kilomètres ne se révélant pas, nous nous arrêtons dans un boui-boui de bord de route. La famille de Benot nous y accueille avec de grands sourires et de longs discours en hindi. Peu de communication mais une douce halte qui nous repose de la route et nous fait tirer le portrait d'un de ces *fellows* au turban rouge qui donne aux rajputs l'air d'être encore de puissants guerriers. À leurs pieds, ils ont des babouches en cuir clouté, et pour compléter la silhouette, aux oreilles des hommes deux boucles d'oreille en forme de petites fleurs. Pour les femmes, c'est un bijou d'oreille relié à une large boucle d'or au nez. Ils nous indiquent sans hésiter la route qui part en face et qui se termine en cul-de-sac un kilomètre plus loin sur une grande maison de béton blanc.

L'accueil y est charmant, et lorsqu'un moine en blanc se présente avec un tissu qui lui masque la bouche, nous comprenons que nous venons d'entrer dans un temple jaïn. Difficile de refuser le thé et le petit-déjeuner si spontanément offert, nous passons donc quelques instants à découvrir le lieu : grands espaces vides, couverts de marbre blanc qui inspire leur méditation.

Nous repartons en milieu de matinée, avec cette fois les bonnes indications. Après une bifurcation plein Ouest, nous nous enfonçons alors dans un pays plus sec

où les hommes n'ont cessé de créer des murets. C'est un paysage de doux reliefs, et sans cesse le cliquetis des vitesses ponctuent les montées et les descentes.

Nous croisons un village où nous trouvons de l'eau, des fruits et un étrange caravansérail oriental, puis nous voilà dans l'étroite traversée qui fend la chaîne des Aravallis. Sans s'en apercevoir nous sommes en haut du col et devant nous, nous n'avons plus qu'une longue descente ombragée par la forêt aux lacets enivrants, que menacent seulement les colonies de singes postées aux abords de la route. Le vent siffle dans nos oreilles et ce n'est que du plaisir sur cette descente inespérée !

On atterrit dans une vaste plaine que quelques cahots de montagnes viennent à peine troubler. C'est au pied d'un de ces rochers de granit poli que la ville de Narlai nous accueille. Depuis six kilomètres, nous suivons un panneau « Nav Tal Hôtel » sans savoir que la fin de la route nous réserverait un petit palais de maharadjah. Chambre de princesse, jardin de bougainvillées, et Monsieur le Maharadjah qui nous fait la causette. Les soixante-sept kilomètres parcourus sont alors presque oubliés dans toute cette soie, et nous repartons vaillantes en fin d'après-midi vers les temples qui jalonnent la colline à peau d'éléphant.

D'abord nous dénichons un petit lieu improbable, coincé entre deux strates de rocher, qui ne tient que grâce à l'appui de quelques cailloux et sans doute les prières de l'ermite orange qui y vit. Puis le

chemin nous emmène dans un petit escalier qui escalade le relief. Plusieurs stations dédiées à des dieux, rencontres avec des paons farouches et là-haut un temple blanc au pied d'un mimosa jaune et d'un bassin d'eau de pluie.

Plus haut encore se tient un petit ermitage blanc coincé dans les rochers qui rougissent au couchant. Le bruissement de la ville nous arrive avec clarté, mais de ce point de vue nous sommes attirées par le ciel et par cet horizon de montagnes qu'incroyablement nous avons franchies aujourd'hui !

Vendredi 11 Novembre – de Narlai à Pali - 63 km

Si j'étais objective, j'écrirais pour cette journée : du rien ! du plat ! de l'air brassé ! Mais je n'ai pas qu'un corps, j'ai aussi une tête avec des idées, des envies, des projets qui s'y chamaillent. C'est aussi ça le propre du vélo, on peut rouler sur une piste plate, dans un pays monotone, que rien ne réveille, sans un souffle d'air. Malgré ce rien, voilà que l'esprit s'échappe. La bicyclette est productrice d'imaginaire !

La route ne nous donne que quelques rares moments d'attention, et me voici en pleine rêverie pédalant à vingt kilomètres heure. Trois/sept, c'est le code des cyclistes pour résumer cette route, j'imagine. Plateau trois, vitesse sept : le maximum du maximum et à grande foulée je traverse l'espace.

Comme évènement extérieur, il y a une crevaison pour moi à force de m'écarter du mince trait d'asphalte réservé aux plus forts et de m'approcher des dangereux arbustes d'acacias. Il y a aussi cette traversée d'un village à pied, car la route se construit, où les habitants se répartissent suivant la couleur de leurs costumes : camaïeu de rose, de rouge, de violacé.

À l'intérieur, il y a le projet de constitution d'un petit traité «Usages et Dérivés des Pneus d'un Vélo» : décoration de façades, création de balançoires, signalisation d'un événement, assise des sièges en rotin, cordon élastique, offrandes aux arbres...

Et puis, sous la chaleur, sous la fatigue et sous la faim, nous aboutissons après soixante-trois kilomètres à un petit hôtel deuxième choix. C'est ça aussi le lot du cycliste : en plein air toute la journée on ne rêve que de la halte, et à l'arrivée, cloisonné dans une pièce quelconque l'envie de repartir pour respirer !

Samedi 12 Novembre – de Pali à Sardar Samand - 35 km

Le début du parcours se raconte avec les oreilles. Pour recréer la bande-son de l'autoroute que l'on a suivie sur dix kilomètres : trouvez des trompettes sur trois tons qui répètent à l'infini leur tintamarre, prenez des « pouêts » plus sobres mais aussi agressifs qui se modulent du plus loin au plus proche, saupoudrez de gros « pongs » sonores issus de quelques mammouths de la route... et vous obtiendrez ce qu'on a subi en cette douce aube indienne.

Cette symphonie se calme pendant notre traversée de Pali, grosse bourgade triste et polluée. Puis c'est l'arrêt au passage à niveau. La faune des deux-roues, motos et vélos, se faufile en cohorte désordonnée jusqu'au plus près des barrières. Quelques-uns même se risquent sur la voie, tandis que le train toute sirène hurlante fait mine d'arriver. Nous sommes maintenant au touche-touche avec nos voisins : un gros camion sûr de sa puissance et des petits bolides nerveux qui se tassent, qui se pressent, jusqu'à ne plus savoir quel est le gaz d'échappement de qui. Il ne s'agit pas de perdre son souffle, car les signaux sont levés et nous devons pédaler sec et agile pour suivre le flux vrombissant. Bicyclettes, passagères et sacoches sont sauves et peuvent enfin profiter d'une route très peu fréquentée.

Nous retrouvons le calme et le même plat qu'hier au point de pédaler dans le silence jusqu'à notre point

d'arrivée. L'arrivée n'est pas aussi féerique qu'à Narlai mais c'est bien dans un palace que nous nous arrêtons ce soir. Nous sommes devenues des princesses de la route ! L'intérêt majeur du lieu est ce grand lac immobile qui bruisse des claquettement des grues blanches de Sibérie. Elles sont des milliers à venir passer l'hiver ici. Après sieste, lecture et plongeon dans la piscine, nous entamons une excursion vers les rives.

Nos ruses pour s'approcher sur la digue sont vite démasquées par les vigilants volatiles, et d'un coup le lac résonne de leurs cris indignés. L'air s'emplit de milliers d'ailes noires et blanches.

S'installant néanmoins près de l'eau, nous assistons dans le sommeil du jour à la poursuite d'un hibou grand-duc par une nuée de corneilles, à la pêche solitaire d'une aigrette et au vol furtif et cadencé de deux jolis plumages. Les perroquets verts se sont quant à eux assoupis depuis longtemps. Instants de paix tandis que les couleurs cèdent la place à l'ombre. Et voici que deux regards se lèvent vers les étoiles, vers l'horizon incroyablement plat sur trois cent soixante degrés, vers la lune qui nous montre l'ombre de la terre, et l'autre astre qui va réchauffer le côté opposé de notre planète. Sentiment vécu de l'infiniment grand.

Dimanche 13 Novembre – de Sardar Samand à Jodhpur – 54 km

Les oiseaux que nous croisons sur notre route vers Jodhpur sont de tout acabits : vol bas des grues, jolies plumes bariolées dans les buissons, en piqué deux grands échassiers au bec plat, et haut sous le soleil des aigles à grande envergure. Les plus hurleurs sont ceux de la route. Camions et bus roulent comme des rois sur la chaussée unique. À nous d'aller embrasser les épines à chaque alerte et me voici à nouveau avec un pneu crevé ! Le goudron est abîmé et nous cahotons sur la grande majorité du chemin. Nos corps peinent et nos têtes aussi, totalement concentrées sur le sol.

Nous traversons le territoire des Bishnoïs, tribu défendant la faune et la flore de leur territoire. Une petite gazelle solitaire, nous prouve en fin de parcours que la faune est là, mais nous croisons très peu de villages et aucun habitant.

La fin du chemin nous fait miroiter au loin une silhouette brune de palais oriental, puis plus loin une autre : celle du fort de Meherangarh au pied duquel s'étale la ville de Jodhpur. Une bonne douche de cohue et de vacarme nous réveillent à l'arrivée, et nous laissons désormais la fatigue descendre dans nos cuisses.

Halte dans la ville bleue | 14-15 Novembre 2005
Quelques jours à Jodhpur avant de reprendre le chemin

Lundi 14 Novembre – Jodhpur

On pourrait se dire aujourd'hui : pas de vélo, grasse matinée et tout le confort qui accompagne une journée *off*… Mais c'est sans compter la puissance du soleil qui nous fait lever tôt pour éviter ses plus chauds rayons et la rapide arrivée de la nuit qui réduit le temps disponible avant le noir. C'est donc huit heures qui sonnent à la Tour de l'Horloge du marché de Sadar lorsque nous attaquons les flancs de la colline perchée à cent vingt-cinq mètres sur laquelle se dresse la forteresse des Rajputs.

La marche à la fraîche est d'autant plus agréable qu'elle se ponctue des *Namaste* des habitants pleins de civilité. Nous rejoignons le Fort de Meherangarh, bâtiment imposant et austère, qui s'orne à la visite intérieure de plusieurs raffinements architecturaux,

révélant ceux de la vie des maharadjas et maharanis qui l'occupèrent.

De là-haut, depuis les *jalis* des ouvertures, dentelles de pierre qui gardaient les femmes du palais hors des regards des visiteurs, la vue sur la ville nous remplit les yeux d'un camaïeu de bleus qui contraste si bien avec l'ocre foncé du palais.

Mardi 15 Novembre – Jodhpur

Je crois, je l'avoue, que je suis devenue accro au vélo. Il nous permet d'aller à la rencontre simplement et sans bruit, il nous donne la liberté de nos gestes, mais aussi il occupe à ce point notre corps que l'esprit peut se libérer et voguer au rythme du paysage. Que de temps pour soi lorsqu'on pédale ! Tandis qu'ici, au sol, sur deux pieds, nous voici dans la cohue et le tohu-bohu de la ville, et lorsque nous nous échappons vers les toits terrasses qui accueillent tous plus ou moins un restaurant, nous sommes encore envahis par les conversations des touristes.

Il y a des accalmies comme ce matin lorsque du haut de notre terrasse, devant le bleu indigo essaimé avec nuance et harmonie sur toutes les maisons, nous écoutons avec plaisir le chant de la ville qui se réveille. Les appels à la prière musulmane retentissent l'un après l'autre des différents minarets, la cloche du temple hindou le plus proche insiste, au loin le long soupir du train indique qu'il arrive et puis les gongs sonores des travailleurs qui

tapent sur du bois pourraient tout aussi bien répondre à un rite religieux. Début de journée avec le spectacle d'un de ceux-ci : sur sa terrasse où sont alignées plusieurs étagères remplies de vieux ouvrages, un indien grassouillet en peignoir élève une coupe au soleil, puis la renverse en offrande sur la terre et joint ses mains en salutation rituelle. Petit geste du matin qui le place sous la bienveillance d'un dieu.

La suite de la journée est moins paisible. Mais au soir revient la sérénité lorsque, après une enquête méticuleuse, nous arrivons à la conclusion qu'il nous est possible de rouler sans embûche vers Bikaner, à travers « le plateau semi-aride de transition vers le désert du Thar. » L'itinéraire a changé bien des fois depuis notre première soirée passée devant la carte à Bombay. Ce sera donc une route plein Nord et des réveils tôt pour pédaler dans le frais. Nous attendent des temples jaïns, des forteresses, des dunes de sable, des rats sacrés... Et le chemin qu'on se prend à aimer !

En fait, il y a du sable ! | 17-23 Novembre 2005
Tours de roue après Jodhpur

Jeudi 17 Novembre - de Jodhpur à Osyian - 98 km

Nous nous arrachons aujourd'hui à la douce torpeur qui nous engourdit depuis quatre jours à Jodhpur. Nous réveillons les bicyclettes au petit matin et nous traversons la ville sans trafic.

Moins de voitures, c'est aussi moins d'indications. Sur la foi d'une seule personne, nous prenons la route vers le soleil qui se lève. Ce n'est qu'après dix kilomètres au prochain croisement que nous nous rendons compte de notre erreur ! Il nous faut refaire le parcours à l'envers. Dix plus dix, cela fait vingt bornes dans les jambes, en prime quand soixante-huit nous en attendaient déjà.

Nous filons donc, le nez dans le guidon, un peu tendues aussi, car nous ne savons pas à quelle sauce la route va nous manger. Nous nous approchons du désert

Thar, et Osyian semble présenter des dunes de sable, pour lesquelles nous ne sommes absolument pas équipées.

La route est avare de rencontres aujourd'hui, et c'est seulement deux tambours pérégrinant sur le chemin qui alimenteront l'évasion de nos pensées. Leurs caisses sur le dos, décorés de papier doré, ils marchent tous deux pour colporter la bonne ou mauvaise nouvelle, simplement ils marchent.

Enfin après un long effort qui nous laisse sans vigueur, voici qu'apparaît le village d'Osyian. Ce n'est qu'à la nuit tombée que nous offrons au temple de Mahavira une visite mystérieuse sous la lune. À l'éclairage de sa lampe, un prêtre à l'anglais hésitant nous désigne les statues d'or, de lait ou de marbre des différentes incarnations de Mahavira. Le décor sculpté qui les entoure est plus impressionnant encore dans l'obscurité : des cobras, des danseuses, des yogis. La nuit les fait presque vivre. Pieds nus sur le marbre frais, une énergie particulière semble imprégner le sanctuaire, relayée par les étoiles qui s'allument une à une.

Vendredi 18 Novembre – d'Osiyan à Phalodi – 50 km + 30 km bus

Les étoiles brillent encore au ciel lorsque à la porte frappe notre serviable hôte qui nous offre de si bonne heure le *masala tchaï*, thé aux trois épices : gingembre, cardamome et poivre noir. Dans cette semi-

obscurité qu'éclaire seulement les lueurs pastels de l'aube, nous levons le camp.

Une petite visite au temple hindou s'impose, nous traversons le village silencieux. Des colonies de vaches encore endormies sur leurs pattes encombrent les ruelles mais nous nous gardons bien de les bousculer. Non seulement ce sont des déesses, mais encore des déesses à l'humeur variable qui parfois se mettent en tête d'encorner un mortel. À Jodhpur, j'ai manqué de peu l'éventrement divin ! Parfois dans ces lumières pâles qui blanchissent le bleu d'une maison brahmane, les flammes d'un petit feu vif et instable réchauffent les mains d'un lève-tôt. Alors dans tout ce labyrinthe apparaît le grand escalier qui mène au temple de Sachiya Mata, ensemble de plusieurs temples de grès rouge qui surplombent le village. Ici l'on vénère Durga, face sombre de la déesse Parvatri, épouse de Shiva, et sur les dômes finement sculptés, on peut lire la terreur et la férocité de ses exploits.

Le soleil ne s'est pas encore levé que nous sommes déjà lancées vers les dunes de sable qui bordent l'horizon. Impressionnantes vues depuis les hauteurs du temple, elles ne s'expriment sur le chemin qu'en quelques incursions sableuses sur l'asphalte et dans la sécheresse des paysages. Il faut être bishnoï pour vivre ici !

La route est magnifique, les couleurs renforcées par le petit matin et la joie simple d'être si tôt sur le chemin. Quel délice : avoir froid aux portes du désert !

Nous frôlons l'Est du désert du Thar qui s'étend jusqu'à la frontière de Pakistan. Peu à peu le soleil se réveille, accentuant la lourdeur des pédales. Les paons nichent sur les arbres, les chameaux tirent des citernes d'eau précieuse et puis là, sur le bord de la route, des arbres enturbannés de rouge offrent au vent les prières du temple voisin. Éclat carmin qui de loin, devient procession écarlate de flamboyants.

La fatigue de la route ajoutée à celle d'hier nous ralentit. Après cinquante kilomètres, le village de Lohawat marque la fin de notre parcours cycliste. La suite se fera en taxi jeep. En un rien de temps, les vélos sont sur le toit, les passagers tassés et nous à l'arrière, nous goûtons à la route sans l'effort. Cette échappée finale nous permet d'atteindre Phalodi dans la journée, village qui compte le seul hôtel à la ronde. C'est en réalité une jolie *haveli* qui nous accueille dans sa fraîche pénombre. La promenade comme une simple errance curieuse, n'est pas chose aisée dans ce village-ci. Cela demande l'énergie que nous n'avons plus, celle que nous avons donné à la route ce matin. Une fois notre réserve de sourires épuisée, nous rentrons à l'*haveli*.

Samedi 19 Novembre – de Phalodi à Kichan – 15 km

Le programme de la journée n'est pas très chargé : voir les grues de Kichan et s'en revenir. Pourtant, c'est une fois encore dans la pleine nuit que nous nous

levons, les oiseaux préférant l'aube fraîche pour se montrer. Avec Samsingh, jeune père de famille qui travaille à l'hôtel, nous enfourchons les vélos pour nous rendre à six kilomètres de là. Nous nous approchons de la clameur et devant nous à une centaine de mètres, les grues de Sibérie ou les Demoiselles comme on les appelle, se regroupent par milliers. Pas de lac mais du sable, une dune dorée à peine ombragée. Elles sont cinq mille à s'installer ici pour l'hiver, aux portes du village, matin et soir on peut assister à leurs allées et venues incessantes qu'accompagnent le bruissement de leurs ailes et leur papotage bruyant. Ce sont de paisibles heures que nous passons devant ce spectacle gracieux : un ruban gris qui ondule à l'horizon, leur vol ample et lourd, l'harmonieuse précision de leur atterrissage, leur déplacement prudent au sol évitant le trajet du chien pacifiste ou du villageois blasé.

En fin de journée, notre curiosité pour le temple jaïn voisin nous pousse dehors. Nous atterrissons dans une caverne d'Ali Baba, et ses quarante pilleurs de vieilles *havelis*. Auprès de son propriétaire, nous apprenons la captivante histoire des lieux. Cité datant de plus de cinq cent ans, elle se plaçait sur les échanges commerciaux avec la Route de la Soie. La culture traditionnelle de l'opium a fait la richesse des jaïns qui occupaient Phalodi. À l'apogée de ces échanges, le village vit se construire de somptueuses *havelis*, le riche temple central et de nombreux produits d'Europe furent introduits ici : miroir

de Belgique, lampes, porcelaines de Hollande. En déclin depuis la fin de ce commerce et la création du Pakistan, la communauté jaïne a abandonné ses *havelis* pour s'exiler vers des lieux à l'économie plus intéressante.

C'est donc dans un capharnaüm d'antiquités que nous nous perdons, richesses amassées là par le père de notre hôte, archéologue reconnu. Nous retrouvons ce même mélange éclectique à l'intérieur du temple.

Dimanche 20 Novembre – de Phalodi à Nagaur - 55 km +120 km en jeep

Le repos que nous nous sommes accordées hier nous permet aujourd'hui de repartir sur le chemin de très bonne heure : premiers kilomètres dans la nuit. Nous laissons derrière nous les *havelis* assoupies et retrouvons le désert.

Ce désert dans la fraîcheur du petit jour est un désert bien accueillant, offrant des vues magnifiques sur les dunes de sable, les huttes tribales et les animaux éparpillés. Sous nos yeux, le même spectacle que ces derniers jours, mais pourrions-nous nous lasser des paons qui glanent le grain sur la route, des chameaux qui vont chercher les feuilles les plus hautes des acacias, des vaches qui placidement vont, du doux bruissement du vol régulier des grues, des gazelles à la petite queue noire pas farouches, et même de ce renard blanc du désert qui file devant nos roues ?

Un temps pour les animaux, l'aube, puis vient celui des hommes, rares sur cette route. Après trente kilomètres, nous nous accordons une pause, et c'est l'occasion pour Narmasaji de nous inviter dans sa famille. Le temps d'une rencontre et nous gravons dans notre mémoire l'image de cette femme qui fait rouler sa pierre à moudre, de ces quatre huttes de terre et de branchages, reliées par un sol de torchis et des murets décorés, de ces femmes et de ces bambins rassemblés autour de Mae la grand-mère, de cet homme qui cultive le désert avec ses vaches.

Grâce à notre rapide avancée, nous débarquons dans le village de Aau dès dix heures du matin avec déjà cinquante kilomètres dans les cuisses. Faute de lieu sympathique pour s'arrêter, c'est en jeep que nous parcourrons les cent prochains kilomètres. Nous ayant « vendues » au moteur, nous ne pourrons pas déguster à loisir le spectacle de cette réunion de villageoises autour d'un tambour ou la purification par l'eau de toute cette communauté d'hommes jaïns. Une heure de cahots nous amène tous les quatre, vélos et cavalières, au chef-lieu de Nagaur.

Déambulation dans des ruelles tortueuses qui ressemblent à un dédale de souk oriental : des tentures s'accrochent au-dessus de nos têtes, de minuscules échoppes proposent épices, tabac ou tissus, des vaches, des chèvres et des mouches, et puis des odeurs qui me rappellent l'Iran ou le Pakistan. La forte proportion de

population musulmane qui vit à Nagaur depuis des décennies y a créé un parfum envoûtant.

Lundi 21 Novembre – Nagaur

Nagaur qui nous a séduite hier soir, doit aujourd'hui nous révéler ses trésors. La vieille ville se concentre autour du fort massif et robuste d'Ahhichatragarh, vieux de cinq cent ans. Une imposante muraille crénelée nous laisse pénétrer dans un espace immense qui regroupe plusieurs palais. Créés sous le règne d'Akbar le Grand, les édifices respectent le style mogol ainsi que celui des rajputs. J'y retrouve le système ingénieux de rafraîchissement des pièces par l'air des tours de vent et celui des canalisations pour l'irrigation des jardins et des pièces d'eau, techniques développées par les Perses.

Le guide qui ne parle que trois mots d'anglais nous offre finalement une visite passionnante car de ses mimiques, nous pouvons en déduire tout ce que notre imagination développe et couvrir ces espaces d'un faste qu'ils n'ont peut-être jamais eu !

Un soleil de plomb réchauffe maintenant les lieux et nous nous échappons par les ruelles de Gandhi Chowk à l'ombre précieuse et aux mouches si nombreuses. Beaucoup de petits ânes gris circulent ici, et l'on voit leurs fins museaux à la mine pleine d'humilité crouler sous des charrettes lourdement chargées. Du haut

de la forteresse, nous avons aperçu deux vieux minarets qui sont le but de cette ballade. Au milieu d'un quartier crasseux où les chèvres rentrent dans les maisons comme chez elles, nous retrouvons les tours de prière musulmane. Comme deux phares faits de briques recouvertes autrefois de mosaïques bleues, ils appartiennent à une mosquée construite par Akbar en l'an mille six cent. Elles surplombent un vaste étang à l'étrange surface vert lentille, qui ajoute une couleur encore à la vaste palette indienne.

Mardi 22 Novembre – de Nagaur à Desnhok – 87 km

Ce ne sont donc qu'une cinquantaine de kilomètres qui nous attendent aujourd'hui. L'air est frais, la polaire est sur le dos et le goudron de cette voie principale est de tellement bonne qualité que sans se fatiguer, nous avançons. Ce sont déjà trente kilomètres que nous avalons sans un mot, sans une pause.

Le paysage est monotone, plein de sable, de petites montées et descentes qui font cliqueter nos vitesses. À ce rythme nous sommes vers dix heures à destination. L'état négligé du seul hôtel du lieu nous fait reprendre la route sans tarder. On brûle une étape et la nuit est vécue à Deshnok finalement.

Et c'est toujours à la même vitesse, le nez au sol et les fesses s'acclimatant tant bien que mal à l'idée de vivre près de quatre vingt dix kilomètres sur une selle, que nous croisons Pio ! Pour un peu nous aurions pu ne pas

nous voir, car trouver un autre cycliste dans ce bout du monde relève de l'irréel. Et pourtant cet italien de cinquante-sept ans est bien là. Un grand thé de l'amitié nous fait découvrir ce charpentier yogi aux envies nomades. Il roule depuis cinq mois en pur et dur, et déjà il comptabilise plus de dix mille kilomètres dans les mollets ! Sans carte précise ni kilométrage détaillé, il avance avec des yeux bleus de rêveur et une tignasse un peu folle vers le sud de l'Inde rejoindre l'ashram de Sivenanda.

Nous laissons ce compagnon de fortune faire sa route dans l'autre sens et atteignons le village de Deshnok aux heures les plus chaudes. Après s'être installées, nous allons voir le temple.

Karni Mata, paradis des rats ! Ces rongeurs sont sacrés, réincarnations des conteurs défunts par le pouvoir du dieu Karni Mata, ils grouillent partout dans le temple. Leur vision, l'odeur fétide qui flotte dans l'air, la peur qu'ils viennent me grignoter un orteil et l'estomac un peu secoué, j'écourte la visite tandis que Célia plonge au milieu du temple observer l'offrande de *prasad* mâchée par les rats. Les hindous qui viennent se recueillir sur le lieu ne paraissent pas plus à l'aise que nous au milieu de tous ces rongeurs ! Un peu désappointées, nous rentrons reposer nos corps fatigués de championnes du deux roues.

Mercredi 23 Novembre – de Deshnok à Bikaner - 29 km

Nous rejoignons aujourd'hui notre destination finale : Bikaner ! Ce sont à peine trente kilomètres que nous avons à parcourir ce matin. Le réveil est plus tardif, la pause petit-déjeuner plus allongée et le long du chemin il y a de nombreux arrêts photos.

Les chameaux sont de plus en plus nombreux sur la route et le sable est partout. Cependant avec ou sans culture, les terres sont parsemées d'arbres isolés. Épineux et rabougris, ils n'en forment pas moins un semblant de forêt lorsqu'on regarde au loin. Horizon vert, mais chemin sec.

Du silence de notre pédalage, nous arrivons bientôt au vacarme de l'entrée de Bikaner, avec cette fois encore tout un bestiaire qui encombre la chaussée. Poussière et pollution accompagnent le tout, et nous sommes ravies de trouver sans encombre une confortable *guest house*. Les vélos soigneusement garés dans la courette, les sacoches posées, nous voici à quai pendant plusieurs jours. Quelques excursions vélo ne sont pas exclues, notamment pour atteindre nos huit cent kilomètres de cyclistes indiennes !

Derniers tours de piste des princesses | 24-30 Novembre 2005
Bikaner et Jaisalmer

Jeudi 24 Novembre – Bikaner

Décidément l'hôtel où nous logeons se révèle très agréable et ce matin nous goûtons au plaisir d'un petit-déjeuner arrangé sur le toit. La ville ne s'éveillant qu'à dix heures, les premières heures de déambulation dans la vieille ville sont reposantes. Elles sont commentées par Jef et son ami Mohammed, jeunes musulmans qui semblent apprécier la compagnie d'occidentaux et concrétiser à leur contact le rêve d'émigrer aux États-Unis.

Nous nous trouvons devant de splendides *havelis* aux tons ocre, murs de grès rouge et peintures naïves. Parcourant le marché aux épices, nous nous grisons des odeurs de safran et de cardamome, puis nous traversons la ville vers les nouveaux quartiers et leurs boutiques

d'artisanat. Le porte-monnaie se vide ainsi que notre énergie.

Visite à la tombée de la nuit du temple jaïn Bhandasar auquel on promet une rencontre plus éclairée demain matin.

Vendredi 25 Novembre – Bikaner

C'est donc dans les lueurs plus douces de ce matin que nous retrouvons le temple de Bhandasar. Construit sur une colline de ghee, beurre utilisé comme ciment, sa structure principale est percée de nombreuses portes aux volets délicatement peints qui laisse les rayons de soleil du matin entrer dans l'édifice et éclairer une deuxième structure en bois sculpté et peint. L'ensemble reflète une étonnante fraîcheur.

Les heures sont bien longues ensuite et je rêve de retrouver la liberté du vélo. Demain on s'échappe !

Samedi 26 Novembre – de Bikaner à Kolayat – 64 km, puis Jaisalmer par bus

Réveil aux aurores pour une journée sportive : échappée cycliste à travers le désert jusqu'à Kolayat. De là, soit nous restons y dormir, soit nous hélons le bus qui rejoint Jaisalmer à plus de trois cent kilomètres. La sortie de cette grosse ville est totalement fluide à cette heure matinale, mais nous hésitons brièvement sur la direction : est-ce vraiment cette voie toute simple qu'ils appellent

Hight Way number 15 ? Oui, et le trafic est pratiquement nul pour un revêtement impeccable, un rêve de cycliste en somme !

D'ailleurs ce n'est pas un hasard si nous rencontrons quelques kilomètres plus loin l'équipe nationale cycliste du Rajasthan ! Lunettes high-tech, maillots moulants, gants de professionnels, ils ont de l'allure ! Ravie de la rencontre, je les laisse à leur entraînement, tandis qu'un peu plus loin un autre groupe nous escorte sur un bout de chemin.

Dans tout ce plat, toute cette sécheresse et tout ce silence, nous bifurquons enfin pour emprunter la route de Kolayat. Paysage lunaire où les hommes creusent de gigantesques cratères pour extraire le roc. Atmosphère remplie de poussière. L'arrivée sur Kolayat n'est pas très accueillante, les visages des habitants non plus, quêtant sans cesse *pen* ou roupies.

Le lac autour duquel se concentre le village ne recèle aucun charme. Les milliers de *sâdhus* que nous promettait le guide sont bien rares et ressemblent plutôt à des mendiants. Autant le dire : Kolayat ne nous plaît pas. Nous décidons de héler le bus qui rejoint Jaisalmer. Postées au bord de l'autoroute depuis midi, et entourées jusqu'à l'agoraphobie, nous croisons chacune des équipes d'ouvriers qui se succèdent au rythme de l'arrivée des camions. Sans cesse ce sont les même questions et les mêmes réponses : nous attendons le bus pour Jaisalmer,

oui pour Jaisalmer, oui le bus. France, Bikaner, cycle, Marie et Célia…

Le soleil ne calme pas davantage notre attente, et tandis que notre public nous garantit depuis midi que le bus va arriver dans dix minutes, le voici enfin, quatre heures plus tard, efficacement arrêté par notre comité de départ. Ceux-là nous aident à embarquer les vélos et nous voici roulant à vive allure vers Jaisalmer, cité dorée du désert.

Dans ce bus qui nous paraît merveilleux depuis qu'on l'a vu révéler son nez, nous ne sommes pourtant pas assises dans des conditions très confortables : sur le capot du moteur chauffant, partageant la tôle avec l'imposant acolyte du chauffeur, changeant la place de nos orteils au gré des montées et descentes des passagers. Les chiens commencent à poindre leur museau et fouiner, signe que la nuit à laquelle ils appartiennent va bientôt tomber. Escale à Phalodi où un thé bienvenu agrémente notre pique-nique de biscuits et de fruits, puis l'espace s'étant libéré, nous trouvons deux places confortables à l'arrière à côté de deux hommes qui chantonnent de douces mélopées. Au-dessus du désert et du bus qui file, les étoiles brillent d'un bel éclat. Au fond de la nuit arrive Jaisalmer. Quelques vues furtives du fort éclairé nous laisse le plaisir de découvrir ce spectacle qu'au lendemain.

Dimanche 27 Novembre – Jaisalmer

Une certaine quiétude s'échappe de la ville ce matin, la même que celle respirée hier soir tandis que nous retrouvions notre accueillante *guest house*. Pas de voitures, peu de rickshaws, quelques klaxons assourdis... Une belle cité assoupie dans le sable. La ville de Jaisalmer vieille de neuf siècles a même failli s'évanouir dans le désert, lorsque le commerce des caravanes a cessé et la puissance du port de Bombay s'est affirmée. Cependant les relations compliquées avec le voisin pakistanais lui ont redonné une importance stratégique et la mine touristique qu'elle représente lui permettent de revivre.

C'est une cité d'ocre jaune qui s'étend sous nos yeux, multiples cubes de terre dorée rehaussés de quelques touches d'indigo qui blanchissent à la lumière, et surplombant toute cette vie le fort et sa centaine de bastions qui semblent poser leurs fondations sur un tas de sable friable. Seule forteresse habitée au monde, elle renferme au sein de sa double muraille une cité que nous parcourons tout au long de cette journée paisible.

Au rythme du pas qui baguenaude, nous déambulons dans des ruelles tortueuses où les façades sont finement travaillées, les

fenêtres en dentelle de pierre et les portes en bois sculpté. À l'extérieur ce n'est que de l'ocre claire tandis que par éclairs, les intérieurs se réchauffent de bleu vif, de vert soutenu ou de rouge éclatant. Au détour d'une ruelle, tandis que sagement je me range pour laisser passer une vache ou un veau, un petit escalier m'interpelle. En haut, je trouve un minuscule temple jaïn où les dévots font leur prière ponctuée de la cloche qu'ils font sonner en pénétrant les lieux. Attenant, se trouve un parvis de pierre couvert où filtre à travers les feuilles du figuier sacré les rayons de lumière. L'espace est incroyablement paisible, et c'est là que je me repose après notre visite du fort.

Tandis qu'en fin de journée, nous saluons le repos du soleil face à la citadelle depuis la terrasse de notre *home*, sur le toit voisin une femme vit ce moment sacré par une prière autour d'un plant de basilic vénéré : elle fait tourner le feu, récite des prières, parcourt l'espace avec de l'encens allumé et laisse pour la nuit une flamme auprès de la plante. Religion du quotidien.

Cette douce journée se termine pour nous sur une autre terrasse. En rentrant, nous sommes embarquées dans la procession d'un mariage. Tambours frénétiques, foule compacte qui parade dans les rues, lustres électriques portés par des gamins pour éclairer la scène, et derrière les hommes qui dansent en lançant des billets de dix roupies, le futur marié regarde d'un oeil fatigué ses amis s'amuser depuis un cheval somptueusement paré. Le

tambour résonne encore, tandis que nous sombrons dans nos rêves à nous.

Lundi 28 Novembre – de Jaisalmer à Khuri – 50 km

Ce matin, à l'heure où blanchit le désert, nous partons. C'est avec nos dromadaires à deux roues que nous allons taquiner les dunes de sable. Finalement ils valent bien les vrais : ils ne boivent pas d'eau, résistent à la chaleur et se maintiennent à la même vitesse moyenne, vingt kilomètres parcourus en une heure.

Nous avons bien choisi notre journée car il fait frais, presque froid jusqu'à neuf heures. Derrière nous la forteresse toute pâle semble être un mirage de caravaniers à demi enfoui dans une colline de sable. Et nous voici à pédaler, respirant à grandes goulées la liberté de cette belle journée. Sans sacoches, notre vitesse de pointe augmente jusqu'à vingt-cinq kilomètres par heure. Autour de nous défile l'aridité des paysages, des acacias, des cactus ou des squelettes d'arbres secs, mais le vent toujours nous maintient au frais. Nous croisons tout un réseau de câbles et de pylônes électriques qui relient la civilisation à ces grands moulins à vent postés au loin dans le désert. Même à cette distance, les éoliennes paraissent immenses. Apparemment l'énergie captée n'est pas suffisante car ici, la coupure est quotidienne de huit heures à midi, sans préavis.

Même si les vues et l'horizon prêtent aux rêves, il nous faut rester vigilantes car camions, bus et jeeps foncent à l'allure d'un chameau au galop, et c'est au plus petit de se garer. Les plus petites, c'est nous, toujours !

Une route dans le désert, monotone, mais grâce à quelques virages et dos d'ânes, nous parcourons des lieux renouvelés à chaque tournant : ici c'est du plat rocailleux, là-bas des dunes de sable abritant des arbustes, plus loin un champ et des huttes. Les yeux d'un cycliste peuvent se poser à la fois sur l'horizon comme sur le microscopique : ces scarabées noirs par exemple qui arpentent l'asphalte le nez à terre et l'arrière-train en l'air.

À notre compteur cinquante kilomètres, c'est l'heure d'arriver à Khuri, ce doit donc être ces quelques maisons postées au bord du chemin. Nous quittons nos compagnons à deux roues pour nous enfoncer à pied dans les magnifiques dunes de sable qui dessinent le lointain. Même si nous ne faisons qu'une petite marche d'une demi-heure, nous semblons déjà être loin de tout. Un chien, le premier spécimen affectueux et câlin rencontré en Inde, m'accompagne dans la marche, poussant la bienveillance à me suivre dans ma retraite silencieuse.

Mon regard ne se porte que sur les ombres et la lumière découpée sur le sable. Pendant de longs moments, j'appartiens au sable : du sable dans lequel mon pied nu s'enfonce, des paillettes de sable qui volent à la surface du sol mouvant, une douceur fine sous ma main, et ces milliers de petits grains qui mitraillent mon corps. L'éolienne, c'est moi !

Saoulées de tout cet espace et ce soleil, nous retrouvons la civilisation. Ici aussi, nous trouvons chez les

enfants le réflexe « *One Pen Please* » signe malheureux de fréquentation touristique. Cependant, lorsque nous patientons un peu pour prendre le bus, les gens se montrent curieux et heureux de discuter avec nous. Encore une fois ce sont les vélos qui font l'accroche, et c'est à cette occasion que nous découvrons que le prix d'un de nos vélos correspond à celui d'un chameau ! Ces derniers sont partout et remplacent les mobylettes pour les jeunes du village. Ils les chevauchent pour quelques courses rapides, c'est un plaisir de voir ces mômes jouer aux princes du désert.

Mardi 29 Novembre– de Jaisalmer à Bada Bagh - 14 km

Encore une journée à profiter de nos vélos avant de les livrer ce soir aux aléas des réseaux ferrés indiens. Nous rendons visite ce matin aux jardins de Bada Bagh, livrés au Vent, seigneur de ces terres désertiques. La pédale est légère, l'humeur à humer la gaieté de l'air, et nous arrivons vite dans un champ de moulins à vent. Les éoliennes encore, et cette fois, nous sommes à leurs pieds. L'air bruisse du mouvement tranquille des pâles, tandis que des miettes de vent soufflent sur nos visages. Ces lents tournoiements bercent l'atmosphère d'un air de science-fiction.

Tandis que le plateau se livre au bon vouloir d'Eole, le vallon qui s'est creusé à Bada Bagh réserve une jolie place à l'eau retenue par un vieux barrage de pierres,

aux arbres qui plantent leurs racines depuis longtemps dans cet éden, au vert qui coule en abondance dans cette vallée bienheureuse. À l'emplacement du barrage, des cénotaphes royaux ont été érigés : fins chapiteaux de grès jaune qui offrent au vent la mémoire de ces princes guerriers.

Laissant ces monuments aux touristes qui commencent à affluer, nous nous glissons par une petite porte à l'amont du barrage dans des jardins cultivés. Un système ingénieux et ancien d'irrigation nous guide jusqu'à un puits dont un paysan tire l'eau à l'aide de ses deux vaches attelées. Un cri du *fellow* et dans un souffle tiède commun les bovins tirent, l'eau surgit et éclate en grosses flaques, puis s'étire le long d'une rigole jusqu'à plus de huit cents mètres où une femme travaille la terre. Les gestes sont ancestraux. Petit instant qui nous rend magique ce lieu.

Puis nous revenons à Jaï' la Dorée, régler l'histoire d'un colis et des vélos à envoyer à travers l'Inde. Bombay pour Célia, Agra pour moi. Séparation des bicyclettes avant la nôtre, toute proche.

Mercredi 30 Novembre - Jaisalmer - 5 km en pédalo !

Pour cette dernière journée à deux, nous faisons une petite visite au réservoir de Gadi Sagar, retenue d'eau qui alimentait la ville. Sur les bords de ce lac paraissant irréel, une porte, un temple, quelques bâtiments et des

ghâts jouent avec délicatesse avec la lumière du soir qui s'annonce. Plusieurs îles au centre dont le seul moyen d'y accéder reste le pédalo ! Nous reprenons les pédales, fanatiques du vélo sous toutes ses formes. Très paisibles, ces instants sous un beau soleil nous font reprendre à deux le fil de l'épopée et nous laissent heureuses du chemin parcouru.

Puis la nuit tombe, et le froid avec. Le pull polaire ne suffit plus à le contrer, c'est l'hiver qui s'annonce. Longue attente glacée devant le train qui m'embarque pour une dernière semaine indienne et puis vers le Népal. Célia, quant à elle, prend le chemin du retour : bus jusqu'à Jodhpur puis avion local vers Bombay et départ pour la France. C'est la fin du périple des cousines qui ont joué aux princesses de la route sur huit cents valeureux kilomètres indiens !

Une semaine sur les rails | 1er-6 Décembre 2005

Jeudi 1er Décembre – de Jaisalmer à Jodhpur puis Jaipur

Le froid qui nous a saisis hier dure toute la nuit et le lendemain jusque tard dans la journée, je grelotte. Je viens de quitter Célia, la laissant s'évanouir frigorifiée dans un rickshaw nocturne, et m'en retourne à ce périple solitaire qui touche à sa partie ultime. Depuis plus de quatre mois, je mange du vent, j'entame mon cinquième mois, le dernier.

La première partie du trajet se fait en train de nuit, bercée au chaud dans mon duvet par le roulis ferroviaire.

Cette fois encore, j'ai plaisir à déguster des *tchaïs* de gare. Sauter du train le temps d'un arrêt avec le suspens de ne pas savoir combien de minutes il m'est accordé... Jouer des coudes jusqu'à la bouilloire fumante, se précipiter sur l'une des tasses que le vendeur remplit à tour de bras et qui sont distribuées tout aussi vite, trois ou quatre roupies pour un lait chaud et sucré au goût de

thé brûlant les mains et réchauffant le gosier. Scène quotidienne que tous ces hommes, le nez penché sur la chaleur qui s'échappe du gobelet. Je m'y sens à ma place.

Vendredi 2 Décembre – de Jaipur à Agra

Quittant l'auberge balayée par le vent glacial à l'aube, j'espérais trouver le rickshaw réservé la veille. Cinq heures dans la nuit et personne dans les rues, je dois donc retrouver la gare à pied avec mes sacoches vélo qui ne sont pas pratiques quand le vélo n'y est pas !

Mal réveillée, je m'installe dans un train qui n'est pas le bon, pour sauter de quai en quai avec l'aide de mes voisins, et attraper au vol celui qui m'emmène vers Agra. Pour me remettre de ces émotions matinales, je dors. Il fait froid, très froid : je m'emmitoufle dans tout ce que j'ai et soigne ma crève à coup de miel et de potion médicinale ayurvédique.

L'arrivée à Agra se fait attendre mais m'y voilà enfin. Nous sommes Vendredi et le Taj Mahal est fermé, je savoure donc cette bulle de tranquillité et de confort.

Samedi 3 Décembre – d'Agra à Fatehpur Sikri, aller retour

Je n'ai pas trouvé mon vélo hier à mon arrivée, je m'y attendais un peu. Mais aujourd'hui pas de vélo non plus, je m'inquiète ! J'occupe la matinée à la gare traquant la moindre information sur mon compagnon perdu. Le

Supervisor du département bagages s'investit dans l'histoire : téléphone à Jaipur, téléphone à Jodhpur, téléphone à Jaisalmer, plus aucune trace de Pégazou ! J'ai mon billet pour Bénarès ce soir, et mon visa indien expire dans trois jours, je songe avec effroi qu'il va peut-être falloir laisser mon destrier derrière moi. Le coeur lourd, après cinq heures passées à la gare, je reprends le chemin de la *guest house*.

Quitte à attendre un peu ici, autant en profiter pour visiter Fatehpur Sikri, ville idéale conçue par Akbar en 1580. Tandis que je m'installe dans le bus, je rencontre Cécile, jeune française qui travaille pour un an à Bangalore comme professeur de français. Le trajet passe à papoter. Découverte de la cité abandonnée doublée de la rencontre avec la demoiselle, voilà des heures bien riches !

Le soleil se couche sur les pierres rouges de l'ancienne capitale de l'empire Moghol, abandonnée par manque d'eau potable et pourtant sur un site merveilleux. Sous la voûte de la porte principale, une inscription « *Le monde est un pont, traverse-le mais n'y bâtis pas de maisons. Qui espère une heure peut espérer l'éternité.* »

Dimanche 4 Décembre – d'Agra à Bénarès

Quelle nouvelle de mon vélo ? On l'aurait vu en gare de New Delhi, reste à savoir maintenant quand et comment je vais le récupérer. L'espoir de le retrouver me

fait patienter, mais il me faudra aller très vite ensuite pour franchir la frontière.

L'esprit serein, je décide de rendre visite au Taj Mahal avec Cécile. À cette heure matinale, les touristes n'ont pas encore tout envahi. Après une courte marche, nous voici face à la splendide silhouette blanche. Malgré toutes mes réticences, la magie opère et le mirage du tombeau de la princesse Mumtaz Mahal semble s'évaporer dans l'air opalescent. De grands jardins d'un vert dense et riche s'étendent autour du monument et c'est de là que nous profitons du site, au soleil sur le gazon.

Notre promenade continue le long du fort, de la rivière jusqu'à la gare, où Pégazou ne m'attend toujours pas. C'est alors qu'un appel au *Supervisor* de la gare d'Agra accélère la suite des prochains événements : il me confirme que mon vélo arrive depuis Delhi vers dix-huit heures ce soir. Je fonce récupérer mes bagages à l'hôtel, payer, dîner, souhaiter une belle année indienne à Cécile et je retourne à la gare. Une fois l'engin récupéré, toujours un peu plus abîmé après chaque trajet, je l'enregistre à nouveau pour le train de Bénarès dans lequel je prends aussi un ticket. Le tout en une heure grâce à l'efficacité de ce chef des colis ! La tasse de thé partagée avec le reste de l'équipe à la suite de leurs efforts est un grand moment !

Je dois être trop fatiguée pour garder tous mes sens en alerte car je me trompe de train au départ. Lasse,

je n'ai que mon sourire et un brin de désinvolture pour envisager les prochaines heures. D'ailleurs le wagon des troisièmes classes bondé des gens les plus pauvres est très accueillant, et nous échangeons rires et sourires sans nous comprendre.

La providence se présente sous les traits d'Ismail qui sait comment récupérer mon train à la station suivante. Je me laisse guider dans la nuit et le froid, et me retrouve dans le Marhudar Express sans vraiment savoir comment. Gentillesse de ces anges gardiens qui se relaient auprès de moi !

Lundi 5 Décembre - Bénarès

Le trajet s'éternise, avec de longues pauses au milieu de la campagne. Nous devions arriver vers neuf heures, mais il en est seize lorsque le train essoufflé finit sa course d'escargot dans la gare de Varanasi.

Me voici à Bénarès, ville sainte, ville magique qui m'accueille dans un tintamarre assourdissant et un embouteillage inextricable. Dans un dédale de ruelles tortueuses dont je ne saurais m'en sortir, le rickshaw me conduit jusqu'à la *guest house* choisie dans mon guide. L'endroit n'est pas à la hauteur de la description, et pour cause comme j'en aurais la preuve le lendemain je ne suis pas dans le bon endroit. Arnaque au nom identique, je me suis fait piéger.

Ne m'en n'apercevant pas tout de suite, je règle pour l'instant la suite du marathon routier jusqu'au Népal. Puis, je file me coucher.

Mardi 6 Décembre – Bénarès

Dans la nuit, je me lève pour aller sur le Gange voir les *ghâts* se réveiller. Les instants magnifiques se succèdent : lorsque le fleuve sacré se révèle au bout d'une ruelle comme une mer pleine de brume. Offrande d'une lumière et de fleurs dans les flots calmes, salut d'un prêtre hindou au soleil qui se lève, rites de purification des croyants dans cette eau opaque et trouble. L'instant est très calme, au rythme des rames silencieuses.

Flânerie le long des *ghâts* où la vie et la mort se côtoient avec un naturel incroyable. Certains *ghâts* sont réservés à la crémation, mourir à Bénarès permet d'interrompre le cycle des réincarnations hindoues. Le corps du défunt est immergé dans l'eau sainte puis porté sur un bûcher. Un jeune garçon, le fils de l'homme mort sans doute, la tête rasée et vêtu d'un unique *dhoti* blanc s'approche du bûcher, tourne autour trois fois avec un fagot allumé puis enflamme le tout. Seuls les hommes ont le droit d'assister à la crémation, quant aux touristes, ils n'existent pas.

De même, les bains de purifications se font sous les yeux de tous et les clichés des nombreux touristes n'influent en rien les rituels et la dévotion. Cette foi se vit dans le bruit, la foule, le mouvement, et j'admire la beauté des gestes qu'ils savent préserver dans tout ce brouhaha.

Et au ciel toujours ces cerfs-volants qui virevoltent à plus de cinquante mètres ! Je quitte Bénarès demain matin, direction le Népal, avec le plaisir de savoir que les écoliers de Triple Gem m'attendent à Katmandou.

Namaste Népal ! | 7-10 Décembre 2005
Premiers jours au pays du yéti

Mercredi 7 Décembre – de Bénarès à Sunauli - Népal

Le réveil est tôt sous les cris quotidiens des propriétaires de colombes. Vol en cercle de la vingtaine d'oiseaux blancs et roux, guidés par un doux sifflement et quelques exhortations vives du voisin. Instant de pause pour picorer des graines, et c'est à nouveau le tournoiement collectif au-dessus des toits de Bénarès.

Je rejoins à vélo le lieu d'embarquement en bus vers le Népal. Plusieurs touristes sont de la partie : des vigoureux partent faire un trek, des japonais dont quelques-uns semblent être de doux rêveurs, un groupe d'américains qui mangent leur propre nourriture à part, et puis moi voyageuse seule un peu particulière.

Par la fenêtre de ce bus assourdissant tant sa carcasse de métal est secouée, je laisse couler mon *spleen*. Dans l'infini des champs, les fumées des feux du soir

stagnent à l'horizontal par manque de vent, le paysage s'aplatit, la faible lueur des bougies éclaire les étals de marché dès cinq heures la nuit tombée.

La journée est finie, je ne l'ai pas vue passer, ensommeillée dans mon car. Il est dix-neuf heures, il faut se secouer et passer la frontière dans la nuit. Aucun transport en commun ne franchit la frontière, il faut descendre du premier bus, passer les contrôles d'émigration puis d'immigration, dormir du côté népalais et reprendre un deuxième bus le lendemain.

Nous sommes livrés à nous-même, petite troupe hétéroclite de touristes hébétés. Je monte sur mon vélo pour traverser les centaines de mètres qui séparent les deux pays. C'est un bon moyen de détendre les douaniers, et avec le sourire de la cycliste, les formalités sont plus rapides.

Jeudi 8 Décembre – de Sunauli à Pokhara

Nuit sans confort, mais sans doute ais-je été chanceuse de ne pas avoir croisé « rats, cafards et puces » qu'annonçait un graffiti sur le mur de ma chambre.

Le tout petit matin voit des cohortes de camions, de jeeps et de silhouettes humaines transiter de part et d'autre du poste frontière. Lumière fondue dans un gris bleu, dans laquelle se confondent les visages des touristes de la veille à destination de Pokhara. Un anglais me précise que c'est du côté gauche que les vues sont les plus

belles, je m'installe donc à gauche près de la fenêtre, et bien vite le bus se remplit de locaux, de chargement en tout genre, de chèvres odorantes, d'un singe apprivoisé... Nous avançons pendant une heure sur terrain plat, mais lorsque le soleil se lève, il éclaire enfin les belles chaînes de montagnes qui se dressent face à nous. Ce sont les Teraï, avancée modeste de la chaîne himalayenne. En effet, nous ne sommes plus en Inde : les maisons, les couleurs, les faces ont changé. Yeux bridés, pommettes hautes et peau tannée des montagnards, les Népalais ont des visages qui paraissent toujours sourire !

Je suis sous le charme, et heureuse de trouver enfin ces montagnes. Tout le voyage n'est qu'un enchantement des yeux. Dans le fond des vallées, coulent des rivières turquoises et de chaque côté une multitude de champs en terrasses, travail infini des paysans pour ajuster au mieux l'irrigation de leurs rizières. Le soleil généreux joue dans toute cette nature, éclairant les parcelles inondées, plongeant derrière les pétales rouge vif d'une liane, débusquant les couleurs automnales de la jungle ou la transparence des feuilles de bananier.

Les femmes ne portent plus leurs sacs sur la tête comme les Indiennes, mais sur le dos dans de grands paniers en osier avec de larges lanières tendues depuis le front. Des *saris*, des *penjâbis*, mais aussi beaucoup d'habits traditionnels : un chemisier ajusté avec des ficelles sur un sarong long, et puis souvent des foulards noués autour de la taille. Dans des camaïeux de rose, de

rouge et de brun. Comme des sages inspirés, les vieilles crapotent des grosses cigarettes roulées. Quant aux hommes, ils portent tous un petit calot, le *topi*, coupé dans des tapisseries de différents motifs. Les enfants sont dehors, à profiter de la chaleur du soleil, les bébés dans des pagnes suspendus, les jeunes enfants dans des parcs en bois et les plus âgés à jouer au jeu du *quarré* : grande planche carrée talquée où d'une pichenette on balance les pions noirs ou blancs.

Le bus nous brinqueballe tant bien que mal dans ces hauteurs. Plusieurs fois le trajet s'interrompt lorsque l'armée bloque la route aux check points. Treillis bleu et gris, chacun une carabine, ils font descendre tous les hommes valides, inspectent le bus qui ne récupère ses passagers qu'une centaine de mètres plus loin. Le pays est en pleine instabilité, les rebelles maoïstes fourmillent dans la jungle.

Les yeux déjà sollicités par tant de beauté, découvrent au-dessus de tous ces monts la chaîne de l'Himalaya, blancheur nacrée qui domine tout, le toit du monde. C'est céleste, je suis sans voix. Le Népal cherche à me séduire, je suis conquise !

Nous atteignons Pokhara en fin de journée. J'ai une vue incomparable sur l'Annapurna qui semble si proche, et pourtant à plus de huit mille mètres d'altitude. La neige s'étale sur les sommets, mais ici aussi il fait froid. Polaire, goretex et bonnet de laine ne sont pas de trop pour déguster le dîner sur le toit.

Vendredi 9 Décembre – de Pokhara à Sarangkot

Dans ce pays de montagnes, je n'ai qu'une envie, y faire un petit tour. Je laisse tous ces chanceux qui partent pour une semaine ou plus dans les altitudes poudrées, moi je me contente d'une jolie promenade jusqu'à Sarangkot, altitude mille six cents, qui offre un beau point de vue sur les Annapurnas : le Macchapuchare, les Annapurna, le Fish Tail, le Lamjung Himal, et puis les glaciers, les nuages qui s'effilochent sur les flancs des montagnes, et peut-être si le temps le permet une ou deux silhouettes de yéti. L'ascension se fait dans l'ombre paisible aux parfums d'herbes acides : fougères, menthe, orties, humidité végétale, tandis que sans cesse au Nord m'appellent ces hautes montagnes étincelantes.

Je traverse de nombreux villages où les femmes prennent le soleil dehors en cette douce journée : elles filent la laine, tissent des écharpes, donnent leurs seins frais aux bébés affamés, paressent devant leurs maisons. *Namaste* ! *Namaste* ! Mais d'autres que je croise s'activent : une vieille dans un arbre perchée récolte du bois mort, une toute ridée tire par le front un chargement incroyable de feuilles, une autre, Bolamai, m'offre le thé sur sa terrasse ou bien celle-ci, Mana chez qui j'acquière un de ses jolis châles brodés.

Après trois heures de marche pleine de liberté tranquille, j'atteins le sommet. Air frais mais caresse chaude du soleil, je savoure ce présent incroyablement beau et paisible. Sous mes yeux, les aigles s'amusent avec les parapentes.

Puis je redescends, du côté jungle cette fois. Le chemin est très beau, plein d'emmarchements en pierres, croisant des ruisseaux de montagnes, des fermes où les poules sont cloîtrées dans des paniers renversés et où les chèvres broutent le foin au chaud. Les petits enfants rieurs jouent entre les meules de foin surélevées et les séchoirs de maïs en bambous. Les paysans manient la charrue et les boeufs dans de minuscules parcelles en terrasse.

Après avoir traversé une forêt plus dense, me voici en bordure du lac tandis que le soleil baisse à l'horizon. Cette marche sur les flancs de l'Himalaya m'a fait respirer un air pur et envoûtant. Devant moi, les

nuages tentent de me voler l'embrasement des montagnes au crépuscule.

Samedi 10 Décembre – de Pokhara à Begnas Tal - 50 km

Je laisse Pokhara pour une petite virée vélo vers d'autres lacs plus en aval dans la vallée. En réalité, je concours pour les deux mille cinq cent kilomètres que j'espère atteindre avant la fin de ce périple. Emprunte pour quelques kilomètres l'autoroute qui relie Pokhara à Katmandou, le trafic me réserve quelques rares camions aux gaz noirs et un revêtement très mauvais. Aux périphéries de la ville, des contrôles de l'armée créent des embouteillages.

Je m'éloigne de toute cette agitation et me retrouve très vite dans la campagne profonde. En prenant un peu de distance avec les montagnes, je peux observer d'ici l'ensemble de la chaîne qui s'étend encore plus à l'Est. Je ne m'en lasse pas !

La saison du riz est finie, les boeufs peuvent pâturer librement dans les parcelles, sauf ceux qui doivent encore travailler. Ils foulent les céréales afin de faire tomber le grain au sol et libérer ainsi le futur fourrage. Travail agricole qui occupe toute la famille. On profite ainsi de la chaleur. Même les enfants font leurs devoirs sur les pentes herbeuses, au soleil tout simplement.

Le lac Begnas Tal, sombre et respirant à peine, s'installe au milieu des montagnes à la végétation pleine d'ombres bleues. La lumière d'hiver est si basse que j'ai l'impression de vivre en noir et blanc. La route n'étant plus qu'une piste caillouteuse, je prends le chemin du

retour après avoir échangé plusieurs fous rires avec Arati, petite fille qui me vend un soda, et plus loin avec deux mômes enfourchant une moto à l'arrêt. Ces enfants sont très beaux, et pleins d'une gaieté qui dépasse les différences de langage.

Rendez-vous traditionnel avec le coucher des montagnes, comme autrefois on parlait du coucher du Roi. C'est toute une cérémonie, ces hautes dames se parent de feux et de couleurs, laissent les ombres grandir sur leurs flancs, s'enroulent pour la nuit de quelques écharpes de brume, saluent puis s'éteignent.

Katmandou et Triple Gem School | 11-14 Décembre 2005

Cours le matin et vélo l'après-midi

Dimanche 11 Décembre – de Pokhara à Katmandou

L'heure matinale à laquelle je prends mon bus me réserve deux beaux spectacles. Celui du lac cotonneux à la surface duquel coure une armée de fantômes à vapeur. Une brume opaque rend la scène plus évanescente encore. Puis, quand je lève les yeux se réveille rougeoyant l'Annapurna, pur de tout nuage. C'est un beau salut que le paysage me réserve à l'heure où je pars vers ma dernière destination : Katmandou.

Istanbul – Katmandou, le chemin devient une réalité, fil déroulé en bientôt cinq mois, cinq mois de lieux et de gens rencontrés. Le brouillard envahit une bonne partie de la matinée et ce sont des peintures japonaises qui se dessinent à travers les fenêtres : silhouettes des montagnes en grisé, apparitions

fantomatiques sur la route, tracé à l'encre des feuillages de bambous et d'érables. J'ai l'impression de voyager à travers le temps et non l'espace.

Une nouvelle aventure m'attend : celle de Triple Gem School, du nom des trois joyaux de l'enseignement de Bouddha. École privée bouddhiste, elle dispense une éducation à plus de trois cents élèves, dont une bonne centaine ne peut subvenir aux frais de scolarité. Elle est soutenue par une association à Paris, dont je fais partie.

N'en sachant pas beaucoup plus, je débarque à Katmandou, ville gigantesque, polluée et aux voiries défoncées. Cette capitale n'a pas de système d'adresses, pas de noms de rues. À chacun d'enquêter sur place auprès des habitants, commerçants et piliers de café.

Direction le quartier de Swoyanbhu, perché sur une colline à l'écart du centre et de la pollution, je me confie à ma bonne étoile pour découvrir l'école. Peu à peu, l'enquête progresse et nous atteignons contre toute attente Triple Gem, je suis ébahie.

C'est l'heure de la sortie des petits, et je patiente sagement avec mon vélo au milieu des mamans qui papotent et qui retrouvent leurs bambins, adorables dans leurs uniformes bordeaux et gris. Puis, Manju, Dilu Lama, Suzata m'accueillent avec de grands sourires. Ils m'attendaient mais Lama Kondann le moine responsable de l'établissement, a dû s'absenter jusqu'à la fin du mois. Je loge dans l'école, à côté des salles de classe hurlantes. Confort spartiate surtout en ces temps hivernaux, mais je

me sens en famille et c'est bien agréable. La nuit est tombée depuis longtemps, le froid aussi, et la coupure d'électricité abrège la soirée.

Lundi 12 Décembre 2062 – Katmandou

2062, oui nous sommes ici à quelques décennies du reste du monde. L'école se lève avec le soleil, dans un froid de yaks. Ici, comme en Inde, deux repas seulement sont servis : du riz, du *dhal* et des légumes sautés.

Première partie de la matinée partagée dans la cuisine avec Suzata, la soeur de Kondann. Toute la famille vient de la ville de Darjeeling en Inde, et languit de la situation privilégiée de ce grand pays riche. Suzata, jeune souris joyeuse a rejoint son frère il y a trois ans pour devenir enseignante à l'école. Elle s'occupe aussi des enfants qui vivent au sein de l'établissement, et bien sûr des invités comme moi. Pleines de gaieté, nous partageons de jolis moments à la cuisine. Pourtant j'ai du mal à désarmer le respect excessif qu'ils me réservent : je devrais manger toute seule à table, je devrais toujours m'asseoir, je devrais laisser Suzata nous servir debout tandis que nous mangeons. Difficile équilibre à tenir entre le fait de ne pas provoquer de gêne et instaurer une familiarité entre nous.

Dix heures sonnent à la cloche, me voici investie dans mon rôle de professeur. Les plus grands m'accueillent avec curiosité et quelques chahuts. Habitués à recevoir des cours très disciplinés, basés sur la répétition et l'apprentissage par coeur, je fais figure d'hurluberlue en leur proposant d'apprendre en jouant.

Tenir cette bande bouillonnante d'enfants nécessite de l'énergie, et je m'échappe en début d'après-midi pour retrouver un peu de quiétude. Je la trouve au temple bouddhiste de Swoyanbhu, au sommet de la colline. Après avoir gravi une multitude de marches aux côtés des singes, j'arrive au pied du *stupa* d'où partent des guirlandes de prières offertes au vent. Son socle présente des moulins de prières que chacun tourne dans un bruit doux de flux marin. Je profite quelques heures de ce lieu, observant les bouddhistes se recueillir, admirant les habits des moines et des nonnes, surveillant les malices des singes qui volent les offrandes des dieux. L'espace est plein de vie !

Mardi 13 Décembre – de Katmandou à Patan - 20 km

Chaque matin est ponctué des innombrables « *Good Morning Miss* » des petits qui arrivent à l'école. Bonnets sur la tête, casse-croûtes au bras, ils défilent dans les couloirs avec leurs petites mains jointes pour le « *Namaste* » rituel. Puis, les cours commencent avec la prière et l'hymne national, non pas chanté mais hurlé par toutes ces petites têtes brunes très concentrées. Le reste des leçons est de la même façon : hurlée ! Quant à moi, je me dépatouille avec mon anglais, mes chansons et mes jeux, et toute cette poussière de craie qu'un professeur respire chaque jour.

Je m'amuse bien et prends beaucoup de plaisir devant leurs bouilles curieuses et rieuses. D'accord l'Alouette, la gentille Alouette, est un peu massacrée, mais elle a le mérite de se faire plumer au Népal !

Après avoir passé la matinée avec eux, je récupère mon vélo pour aller visiter la deuxième ville de la vallée : Patan qui se trouve toute proche de Katmandou. Sur la route, je trouve toujours pollution et klaxons, mais les automobilistes népalais sont beaucoup plus civilisés que les Indiens, les Iraniens et même les Turcs. L'ambiance de Patan est celle d'une petite ville de province, un peu assoupie au milieu de la journée. Des couleurs de briques rouges et de bois sombres, dans une lumière rasante. La place centrale, que j'aborde depuis le toit d'un café a des airs asiatiques. Grand espace où sont disséminés plusieurs temples et *stupas* aux allures de pagodes, qui créent des coins et des recoins aux atmosphères différentes. Il y a le coin des faux brocanteurs, celui des femmes qui paressent au soleil, celui là-bas où les vieux discutent à l'ombre des lions de pierre ou encore ici les femmes qui vendent bracelets et colifichets de toutes les couleurs.

Instants très calmes, mais déjà le soleil est bas. Lorsque je reprends la route, j'admire les lumières du soir sur les Himalayas au loin. C'est le seul moment de la journée où on les voit, le reste du temps elles sont cachées derrière un voile de brume blanche.

Encore une fois je me perds dans les rues de Katmandou. Ce soir, il fait nuit noire. Peu d'éclairage

public et ma dynamo est cassée, c'est donc en aveugle que je traverse les ruelles défoncées. Parfois c'est le noir complet, et les silhouettes que je croise ne sont pas des plus engageantes. Ambiance noire de roman policier, lorsqu'un nid de poule plus profond que les autres fait se cabrer mon destrier. Vol plané et nez par terre ! Première chute de Pégazou et toujours cette nuit d'encre pour remettre ma chaîne déraillée, mon guidon tordu et mon coude endolori. Vaille que vaille, je reprends la bicyclette guidée cette fois par la silhouette éclairée du temple de Swoyanbhu en haut de la colline. Je retrouve le chemin de la maison.

Mercredi 14 Décembre – Katmandou

La journée commence dans la cour avec les enfants pour un exercice collectif : mi-prière, mi-sport, mi-entraînement militaire. La bonne humeur règne, Dilu Lama dirige son petit monde avec des questions criées et dix fois répétées.

Je profite du soleil de la pleine journée pour plonger mes mains dans l'eau glacée pour un temps lessive. Je comprends désormais les femmes lascives que je voyais flâner au soleil, je fais de même. Pour le déjeuner, l'objectif comme chaque jour est de dénicher la belle terrasse qui chauffe à l'astre naturel. De ces hauteurs, on voit des morceaux de neige himalayenne. Aujourd'hui, je me promène dans le quartier hautement touristique du

Thamel : multitude de boutiques et d'enseignes, dans une fanfare de couleurs criantes. Cette incursion me permet d'apprécier mes quartiers populaires. J'aime ma rue crasseuse où un jeune tailleur aux yeux verts m'a coupé une veste népali, j'aime ces mômes des rues, trop nombreux, à la tignasse pleine de poux, j'aime ces vieux qui tirent des vélos transformés en étals de fruits mobiles, j'aime ces énormes poissons qui luisent dans la rue, morts, ou ces chiens qui attendent de chaparder un bout de viande que le boucher charcute devant nos yeux, j'aime ces vendeuses chez qui je me ravitaille le soir en douceurs pour les enfants.

Je partage la soirée avec Dilu Lama. Nous sommes deux à dîner, les femmes et les enfants nous entourant. Ce soir, il y a du poulet, seule viande de la semaine, et je les soupçonne de s'être privés pour moi. Dilu, professeur depuis de longues années et notamment dans les hauteurs éloignées du Népal, est le cousin de Kondann. Il vit à l'école avec sa femme chrétienne et son petit garçon. Tout en bavardant, il me dresse un portrait dur du pays : le plus pauvre du monde, n'ayant pas d'autres ressources que l'eau des montagnes pas encore exploitée, et le tourisme, en chute depuis des années à cause des troubles politiques.

Journées népalaises | 15-17 Décembre 2005
Vie dans la vallée de Katmandou

Jeudi 15 Décembre – Katmandou

Les chiens de Swoyambhu se sont entre-déchirés toute la nuit, troublant mon sommeil de leurs batailles canines. Quelques cernes au matin en conséquence, mais je suis vite ragaillardie par la douche glacée et les premiers rayons de soleil tant espérés.

Ce matin, je me livre à des exercices de cuisine. Après avoir appris aux élèves les mots français désignant dix fruits, dix légumes et dix condiments, ils doivent reconnaître dans mes bouillies qu'ils goûtent un à un, les différents éléments qui les composent. Des procédés dignes du scoutisme. Ils s'amusent, ils apprennent, et je sors de ces deux heures de cours encore une fois heureuse mais épuisée. La puissance des décibels échangés est impressionnante !

Scènes de vie dans Katmandou tandis que je m'y promène, et soudain un fait s'impose à mes yeux : je n'ai pas vu autant de femmes depuis longtemps, depuis Istanbul. Partout ailleurs, j'étais en pays dominés par des hommes ne réservant que peu de place publique aux femmes. Ce que j'observe à Katmandou n'est peut-être pas loi dans tout le pays, mais ici les filles et les femmes achètent, vendent, lavent, se promènent, toutes seules, entre elles, avec un amoureux, en famille. Et elles sont belles. Elles portent souvent la blouse à ficelles aux tons rouges si souvent aperçue, mais je croise aussi beaucoup de femmes tibétaines qui elles, sont vêtues de la robe traditionnelle de couleur grise nouée dans le dos, à laquelle deux tabliers sont adjoints : l'un dans le dos rembourré et robuste, l'autre devant aux rayures colorées magnifiques. Elles ont parfois des mocassins de peau. En les voyant, on respire déjà les hautes montagnes austères d'où elles viennent.

Pas de coucher de soleil ce soir mais une belle vue sur la ville illuminée, pluie de lucioles jaunes, blanches, rouges et vertes qui scintillent en contrebas.

Je dîne avec Dilu devant la télévision allumée. Il s'est produit une tuerie dans la vallée. Pendant une fête, un soldat ivre a tué une dizaine de personnes. La tension monte. Le peuple régulièrement proteste et se soulève contre l'armée toute-puissante, mais aucun changement n'apparaît.

Vendredi 16 Décembre – Katmandou

Aujourd'hui, pas d'école ! En protestation contre ce qui s'est passé hier, la journée est déclarée « *bandh* ». Grève des écoles et des commerces et défilé dans les rues de Katmandou. La journée est sous tension, et chacun m'intime de ne pas sortir de Swoyambhu : trop de risque et peut-être de violence peuvent se déchaîner.

Déçue de ne pouvoir travailler avec les enfants, je tourne en rond dans ma chambre. Les femmes ne comprennent pas mon besoin d'aider et me défendent de toucher à la vaisselle ou au ménage. Je procède alors à quelques travaux de fin de voyage : trier mon sac, arranger les multiples achats qui viennent le grossir, ordonner mes idées pour la suite. Me voici à faire l'inventaire de mes sacoches, pour ces cinq mois sur la route, rien ne manquait dans ces dix kilos bien légers. En chemin, j'ai épuisé deux pantalons, il ne m'en reste qu'un, mes deux chemises sont en train de rendre l'âme, et mes baskets ont la marque imprimée des pédales ! Mis à part ça, l'équipement était parfait, et je n'ai pas besoin de beaucoup de choses pour vivre, et vivre bien. Le dénuement n'est pas austère, je me sens plus légère pour vivre et plus libre de mes lendemains.

Mon périmètre de promenade étant limité à Swoyambhu, j'en profite. Je grimpe au temple, ascension des innombrables marches jusqu'au visage de Bouddha, là-haut, qui se mérite par mon essoufflement. La journée

n'est guidée par rien d'autre que de la vivre au présent. J'appartiens pour quelques heures au peuple du temple, je me fonds avec les gamins des rues qui agacent le touriste. Une petite môme et son frère aux allures de Mowglie sauvage, s'installent près de moi. Nous regardons ensemble les malices et la terrible loi qui règne dans la colonie des singes du temple. Parfois, ce sont des couinements de peluches adorables mais lorsque le mâle dominant débarque, ce sont des grognements féroces et des coups de dents. Plus tard, ce sont deux vieux tibétains qui viennent profiter du soleil à mes côtés. Leurs visages sont magnifiques, plein d'histoire et de sagesse. Sans mots, nous partageons notre humanité.

À mon retour, dîner de fête à l'école car les femmes ont décidé du menu en mon honneur : des *momos*. Plat traditionnel du pays, d'origine tibétaine, ce sont en fait de grosses ravioles. C'est un long travail et tout le monde met la main à la pâte. Le secret de la recette est peut-être là : dans la réunion de tous les membres de la maisonnée. En tant qu'invitée, je suis obligée d'en manger le double de tout le monde, et me voici gavée comme une oie !

Samedi 17 Décembre – Aller Retour de Katmandou au Monastère de Kopan, via Bouddhanath - 26 km

Journée fériée aujourd'hui comme tous les Samedis. De même que l'heure népalaise est en avance de

quinze minutes de celle de l'Inde, ce jour férié inhabituel est surtout une façon de se démarquer du géant voisin. Tout le monde profite de ce jour de vacances et c'est tardivement que nous prenons le déjeuner.

Aussitôt après, je sors Pégazou qui veut absolument franchir le ruban des deux mille cinq cent kilomètres, je n'ai qu'à obtempérer. Je pensais parcourir cette dizaine de kilomètres dans la campagne, pourtant la ville ne s'est pas aérée un instant tandis qu'un coup d'oeil rapide à gauche me fait entrevoir un splendide stupa. Le regard doré de Bouddha me fixe, nous sommes déjà à Bouddhanath !

Les gens qui se rendent dans l'Himalaya, spécialement ceux qui fréquentent la route vers Lhassa au Tibet, viennent ici demander les faveurs de Bouddha. Les plus fervents saluent l'édifice les mains jointes avant de s'allonger entièrement sur une planche en bois en signe de prière. Chaque pèlerin tourne autour du monument dans le sens des aiguilles d'une montre.

À chacun de choisir de regarder le stupa et faire rouler les moulins de prière à main droite, ou préférer, à main gauche, les marchands de *thangkas*, de *bagh chal* et de *katas*. Venir à Bouddhanath relève autant d'un pèlerinage religieux que d'un acte social et commercial.

Je continue mon chemin sur les hauteurs, vers le monastère de Kopan. Je monte des pentes à fort degré, mais Pégazou n'étant pas chargé, il lui pousse des ailes. À l'arrivée, victoire, il a parcouru deux mille cinq cents kilomètres, belle chevauchée ! Sur le sommet d'une jolie colline, le monastère est un endroit qui respire le calme. J'y découvre une assemblée de jeunes moines passant leur examen devant un vieux lama assis en tailleur sur une très haute chaise, un parc extraordinaire où la bignone orange s'accroche à l'araucaria et les piéris n'en peuvent plus de rougir, un jardin miniature qui reconstitue au milieu des bonzaïs les scènes de vie du Bouddha, des occidentaux venus en retraite s'essayer au pas méditatif, un énorme moulin de prière que je tourne en remerciement de tout ce que j'ai reçu ces derniers mois.

Au retour, le vent siffle à mes oreilles dans cette descente digne des montagnes turques. Je retrouve la maison, les petits devant la télévision en cette soirée de Samedi, Suzata le nez dans ses copies, et bientôt le dîner. Purée de citrouille au gingembre, thé au lait parfumé au clou de girofle, légumes sautés au *masala*.

La nuit est noire, les chiens se mettent à vociférer. Quelques mots de Mallarmé pour m'endormir :

Bondissaient en clartés les sauvages crinières
Des mendiants d'azur le pied dans nos chemins.

Derniers jours sur la route | 18-20 Décembre 2005

On dit que partir c'est mourir un peu...

Dimanche 18 Décembre – Katmandou

Voilà ma dernière journée d'enseignante, et le compte à rebours est déjà lancé. Flottement habituel des fins d'aventure, j'essaie de rester au présent sans m'immerger dans le vertige du passé ou du futur. Aujourd'hui après la tasse de thé apportée par le toujours souriant Dristis, les facéties échangées avec le petit diable Bibek, le déjeuner partagé avec Suzata, je file à mes devoirs.

L'expansion de la culture française passe ici par l'apprentissage de trois nouvelles chansons : Frère Jacques, À vous dirais-je maman et Nous irons au bois. Je ne suis pas sûre que mes successeurs reconnaîtront les paroles, mais ces enfants ont l'air si heureux de chanter. C'est un bonheur ! À la fin de la séance, ce sont les plus terribles

qui m'offrent des dessins, des sourires et des chantonnements improbables : récompenses du professeur.

Je retrouve au soir les pensionnaires de l'école. L'ambiance est familiale, les petits m'appellent désormais *Auntie*, tata et les couloirs vides résonnent de nos rires. En fin de soirée, j'ai le plaisir de discuter par téléphone avec Lama Kondann, qui a dû s'absenter en Malaisie pendant toute la durée de mon séjour. Installée dans son bureau, j'ai son portrait devant les yeux et j'entends sa voix : il a l'air de quelqu'un de très apaisant avec une joie à fleur de mots, un homme inspiré. Après avoir converser quelques minutes avec lui, je ressens une grande paix qui m'amène vers le sommeil un demi-sourire aux lèvres.

Lundi 19 Décembre – Aller Retour de Katmandou à Bhaktapur - 35 km

L'humidité est tombée pendant la nuit, et ce matin le soleil ne s'est pas levé. Brume blanche sur Katmandou, sommes-nous d'ailleurs encore à Katmandou ? Ce voile opaque ne m'en donne aucune preuve.

Soleil en grève, mais je dois me lever et commencer cette journée. Supplice de la douche glacée. Puis je me réchauffe, l'astre brille de nouveau et nous voici tous dehors dans la cour. Cours de danse népalaise aujourd'hui avec une démonstration spéciale en mon honneur. Ces petites sont d'une sensualité incroyable. Les

hanches ondulent, les sourires explosent, les mains et les doigts tissent de la dentelle dans l'air. Elles sautillent sur un air endiablé. Ce spectacle est magnifique, créé par le seul mouvement de leurs corps, car elles ne sont ni costumées ni maquillées, le décor est celui tout simple de la cour et la musique se fait entendre au travers de haut-parleurs criards. Pourtant la grâce est là.

Puis je m'offre une dernière virée vers Bhaktapur. Et je peux le dire enfin : j'ai vu l'Everest ! Je m'en suis d'ailleurs tellement enivrée les yeux que j'ai failli avoir un accident avec les camions et autocars qui n'en finissaient pas de me souffler leur fumée noire sur l'autoroute. L'accès de la ville n'est pas très agréable pour un cycliste, mais quel avantage ensuite pour déambuler dans les petites ruelles médiévales et les places insolites occupées de temples, pagodes et réservoirs. Je suis dans l'ancienne capitale de la vallée, ville la plus ancienne datant du douzième siècle. Rouge sombre des briques, boiseries brunes des fenêtres, balcons, charpentes sculptées, et tuiles brûlées. L'ensemble de la ville est piétonne et ressemble un peu à un musée tellement les touristes sont fréquents et les habitants relégués aux faubourgs.

Le Moyen-âge se voit dans les ruelles étroites, l'ouvrage délicat du bois, les jeux de rue qui réunissent les hommes aux nombreux *topis*, les femmes qui descendent quelques marches jusqu'au réservoir carré en briques, les chèvres qui vivent avec les hommes dans de minuscules réduits sombres. Le Moyen-âge c'est aussi se promener

dans le labyrinthe des rues populaires avec toujours la menace au ciel d'ordures ou de crachats lancés depuis les fenêtres, de la fiente lâchée par les pigeons ou les volailles. Ces intérieurs s'éclairent faiblement de lueurs de vie : un homme, une femme oeuvrent autour d'un foyer, d'une forge, d'une ampoule pendue au plafond.

Tous les gens rencontrés aujourd'hui sont souriants, ont le temps et le plaisir de la discussion. Mais il faut rentrer, la nuit s'annonce et j'ai une heure de route jusqu'à Katmandou. Ce soir le ciel me gâte de magnifiques rayons dorés sur tout le massif montagneux : je me régale.

Dernière soirée avec ma famille népalaise, nous nous sommes installés dans une salle de classe pour que tous, petits et grands, nous dégustions ensemble les multiples plats du meilleur restaurant de la ville, la cuisine de Suzata ! Échange de petits cadeaux, de jolis et émouvants dessins d'enfants et de courrier à destination de l'association.

Mardi 20 Décembre – de Katmandou à Delhi

Dristi ce matin m'apporte la tasse de thé du petit-déjeuner avec une question brûlante aux lèvres : « quand reviendras-tu ? »

Le vélo est emballé et scotché, les sacoches vont peut-être exploser, et moi je ne sais que faire de mes bras ballants, attendant midi pour quitter la maison. Les

professeurs sont dehors, attablés devant des montagnes de dossiers d'élèves, recevant les parents pour les résultats du deuxième trimestre. Je profite du soleil à leurs côtés, et glisse quelques facéties à Dilu, Suzata et Elisa mes complices.

Dernier adieu, je dois rejoindre l'aéroport. Attente interminable que je prévoyais, et puis expérience inoubliable : je survole l'Himalaya ! L'ensemble du massif se dévoile dans le soleil éblouissant, tandis que les vallées s'enfoncent dans une brume bleutée. C'est irréel, comme le devient ce grand voyage que je suis en train de clore.

L'air immense | 21 Décembre 2005
Retour à la maison

Sous le titre de "Vingt-quatre heures de la vie d'une femme", mon retour tient en cette prose :

AVION - Mardi, 20 Décembre Indian Airlines Vol : IC 814HY010
Départ : Katmandu Tribhuvan Airport 1525 heures
Arrivée : Delhi - Terminal 2 1645 heures
AVION – Mercredi, 21 Décembre Austrian Airlines Vol : OS 034 HY010
Départ : Delhi - Terminal 2 0230 heures
Arrivée : Vienna International Airport 0605 heures
AVION - Mercredi, 21 Décembre Austrian Airlines Vol : OS 411 HY010
Départ : Vienna International Airport 0715 heures
Arrivée : Paris Charles de Gaulle - Terminal 2D 0930 heures

Ou bien, préférez-vous les mots du poète Valéry :
Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages toutes éblouies !

Avancer, changer d'horizon chaque matin, parcourir avec mon corps le monde, vivre en nomade pendant cinq mois, ne poser mon sac que le temps d'une halte. Et manger du vent, de l'azur et de l'espace. Délice de l'éphémère, liberté du lendemain toujours neuf, plaisir de la route.

Tout ce bonheur grâce à un vélo, devenu compagnon à part entière sur le chemin. Pégazou, je vante encore tes qualités : tu vas partout où m'en prend l'envie. Léger tu te glisses dans tous les transports imaginables : camion, rickshaw, train, bus, taxi, avion. Tu ne fais pas de bruit et ne réclame pas de fourrage à la halte. Tu es simple, peu précieux et attire la sympathie de tous. Tu avances bien : soixante à quatre-vingt kilomètres par jour et ces traits de route parcourue, visibles sur une carte à grande échelle m'impressionnent encore. En plus tu permets à ta cavalière d'être active, de vivre le chemin avec toute sa tête et tout son corps.

Quatre jours après mon retour en France, Pégazou se fait voler dans une nuit populaire des

quartiers de Montmartre. Ou peut-être, tout seul, a-t-il repris le chemin ?

Sommaire

| Turquie

Le tout début | 16-19 Juillet
.....7
Istanbul - Ankara en six jours | 20-25 Juillet
.....12
Ankara- Cappadoce | 26-30 Juillet
.....21
En route vers l'Est | 31 Juillet –6 Août
.....27
Progression dans le Kurdistan | 7-19 Août
.....38

| Iran

En terre iranienne | 20 Août – 1er Septembre
.....58
Au sud de la Perse | 2-7 Septembre
.....76
Bam et la fin du voyage moto | 8-10 Sept
.....84

Bye Bye Iran ! | 11-14 Septembre 88

| Pakistan

Traversée du Pakistan | 15-20 Septembre 90

| Inde

Rejoindre l'Ashram ! | 21-26 Septembre 98
Première semaine chez Bhaïji | 27-30 Sept 102
Deuxième semaine à Anand Niketan Ashram | 1er-6 Oct.....106
La vie comme elle va, à l'ashram | 7-16 Octobre 110
Pleine lune et Open Court | 17-23 Octobre 118
Yessi Krishna, petites soeurs | 24-29 Oct 122

Ici Bombay ! | 30 Octobre - 4 Novembre 125
D'Udaipur à Jodhpur | 5-13 Novembre 130
Halte dans la ville bleue | 14-15 Novembre 144
En fait, il y a du sable ! | 17-23 Novembre 147
Derniers tours de piste des princesses | 24-30 Nov.....157
Une semaine sur les rails | 1er-6 Décembre 167

| Népal

Namaste Népal !| 7-10 Décembre 173

Katmandou et Triple Gem School | 11-14 Décembre.....181
Journées népalaises | 15-17 Décembre 187
Derniers jours sur la route | 18-20 Décembre 193

L'air immense | 21 Décembre 197

Avancer, changer d'horizon chaque matin, parcourir avec mon corps le monde, vivre en nomade pendant cinq mois, ne poser mon sac que le temps d'une halte.

Et manger du vent, de l'azur et de l'espace.

Délice de l'éphémère, liberté du lendemain toujours neuf, plaisir de la route. D'un chemin.